HAL
open science

NOUS AUTRES SANS PATRIE/ NOUS, LES SANS PATRIE Traduction et préface de Marie Gaille

Marie Gaille, Ursula Hirschmann

To cite this version:

Marie Gaille, Ursula Hirschmann. NOUS AUTRES SANS PATRIE/ NOUS, LES SANS PATRIE Traduction et préface de Marie Gaille. Les Belles Lettres, 2009, Nous sans patrie, 978-2-251-44369-0. hal-01268798

HAL Id: hal-01268798

https://hal.science/hal-01268798v1

Submitted on 28 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

URSULA HIRSCHMAN

NOUS AUTRES SANS PATRIE/ NOUS, LES SANS PATRIE

Traduction et préface de Marie Gaille

À Elsa, mon interlocutrice privilégiée, avec qui, à l'âge de 13 ans, je devisais d'un monde sans frontières.

À Constantin, avec qui j'en ai franchi de nombreuses, en mémoire de nos années de pérégrination.

À mes enfants, Alexis et Valentine, pour qu'ils apprennent l'art d'une pensée « sans patrie ».

Préface

Ursula Hirschmann est née un an avant le déclenchement de la première guerre mondiale, le 2 septembre 1913 et décédée un peu plus d'un an après la chute du mur de Berlin, le 8 janvier 1991. Le cours de sa vie embrasse deux événements qui ont en grande partie structuré son existence.

Elle grandit dans une famille de la bourgeoisie juive berlinoise et se politise très tôt, en compagnie de son frère, Albert, futur économiste politique. Très jeunes, ils entrent tous deux dans l'organisation de jeunesse du parti social-démocrate allemand et font partie des opposants précoces à Hitler.

En 1932, Ursula commence des études universitaires, vite interrompues par le départ en France en 1933. Suivant son frère, au début de façon provisoire, elle s'établit finalement quelques temps à Paris après l'élection de Hitler au pouvoir en Allemagne. En France, elle fréquente des militants anti-fascistes italiens et la communauté anti-nazie réfugiés dans la capitale française.

En 1935, ne sachant trop de quoi son futur sera fait, elle se rend à Trieste, chez un ami rencontré à Berlin, Eugenio Colorni. Celui-ci, philosophe de formation et de métier, spécialiste de Leibniz, est très actif dans la résistance anti-fasciste. Elle s'installe chez lui ; ils deviennent rapidement amants et s'épousent la même année. En Italie, elle reprend des études universitaires, cette fois-ci en littérature allemande. Elle participe également à la résistance anti-fasciste, tandis que naissent ses trois premières filles : Silvia, Renata et Eva.

En 1939, Eugenio Colorni est confiné sur l'île de Ventotene, en mer tyrrhénienne. Il y poursuit son travail philosophique et a des discussions politiques nourries avec d'autres confinés, retranscrites dans les *Dialoghi di Commodo*. Ursula le suit. Elle y fait connaissance avec Altiero Spinelli, qui deviendra par la suite son second époux.

Ce dernier, en compagnie d'Ernesto Rossi, rédige sur l'île la première version du *Manifesto di Ventotene* : « Pour une Europe libre et unie ». Ce texte promeut l'émergence d'un parti d'un genre nouveau, à même de faire face à l'internationalisation de la politique. Dénonçant l'insuffisance des partis traditionnels dont la portée d'action est nationale avant tout, ce manifeste contient en germe le Mouvement fédéraliste européen. Ursula Hirschmann, n'étant pas elle-même confinée, contribue au cours de la guerre à diffuser clandestinement ce texte sur la terre ferme.

Eugenio Colorni, transféré à Melfi au cours du second conflit mondial, en 1941, parvient à s'enfuir en 1943, et poursuit son engagement dans la résistance. Cependant, peu de jours avant la libération de Rome, il est arrêté par des miliciens fascistes de la bande Koch. Gravement blessé, il meurt le 30 mai 1944.

Au cours du second conflit mondial, Ursula Hirschmann a elle aussi poursuivi son activité politique en faveur du fédéralisme européen. Elle a

participé en les 27 et 28 août 1943, à Milan, à la fondation du Mouvement fédéraliste européen. Elle collabore en pleine guerre à la rédaction et à la diffusion clandestine du journal *L'Unità europea*. Parallèlement, elle s'unit à Altiero Spinelli. Ils se réfugient en Suisse, où naît la première de leurs trois filles, Diana. Après la guerre, ils reviennent en Italie et s'établissent à Rome, où naîtront Barbara et Sara.

En 1975, Ursula Hirschmann fonde l'Association des Femmes pour l'Europe à Bruxelles. En hommage à cette initiative, le Robert Schuman Center for Advanced Studies (European University Institute, Florence) a donné son nom en 2001 à une série de conférences sur la question du genre et la construction européenne, où se sont tour à tour exprimées, ces dernières années Aissa Djebar, Gayatri Chakravorty Spivak, Laura Balbo, Luisa Passerini, Barbara Duden, Rosi Braidotti.

En 1975 également, Ursula Hirschmann est frappée d'une hémorragie cérébrale suivie d'une aphasie. Elle ne s'en remettra jamais véritablement. Elle interrompt alors la rédaction de *Noi senza patria* dont nous proposons ici la traduction.

Ce texte relate une part de sa vie et de l'histoire européenne, de son enfance berlinoise au temps de la guerre froide, en passant par la montée du nazisme en Allemagne. La narration est éclatée. Elle ne suit pas l'ordre chronologique ni celui des déplacements d'Ursula Hirschmann en Europe (elle a vécu à Berlin, Paris, Trieste et Rome). Elle épouse plutôt celui de ses pensées et de ses souvenirs.

Le texte paraît ainsi écrit selon le principe de la libre association. Mais il n'en recèle pas moins une grande unité car il se concentre tout entier sur une vie où la réflexion politique occupe une place prépondérante et où le va-et-vient est constant entre celle-ci et les détails d'une existence singulière. De ce point de vue, *Noi senza patria* peut se lire comme les portraits proposés par Hannah Arendt, qui convertissent le récit de vie en vecteurs de la réflexion politique.[1]

Les mémoires d'Ursula Hirschmann méritent d'être connues pour la part d'histoire et de culture européennes qu'elles donnent à *éprouver* de manière vivante, douloureuse ou exaltante selon les moments. Leur intérêt tient aussi à ce qu'elles nous confrontent à notre héritage, celui de l'Europe, qui fait de nous des « héritiers riches et comblés – mais riches aussi en obligations, héritiers de plusieurs milliers d'années d'esprit européen ».[2]

La langue dans laquelle ces mémoires sont écrites constitue sans aucun doute l'un des aspects qui retient le plus l'attention. Si l'allemand est la langue maternelle d'Ursula Hirschmann, elle a écrit ses mémoires en italien. De façon significative, elle affirme avoir perdu l'allemand mais aussi continuer à percevoir l'italien comme une langue étrangère, bien qu'elle se

[1] H. Arendt, *La tradition cachée, le juif comme paria*, tr. de S. Denamy-Courtine, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1987, repris en 10 :18 (1997). On lira aussi de S. Denamy-Courtine dans la même perspective *Trois femmes dans de sombres temps, Edith Stein, Hannah Arendt, Simone Weil*, Paris, Albin Michel, Le Livre de Poche, 2002 [1997].

[2] Fr. Nietzsche, *Le Gai savoir*, 5, 377, in : *Friedrich Nietzsche, Œuvres*, 2, éd. dirigée par J. Lacoste et J. Le Rider, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 248.

soit établie en Italie depuis de nombreuses années au moment où elle commence à rédiger ses mémoires. C'est malgré tout dans cette langue étrangère qu'elle écrit, acceptant en quelque sorte de s'installer au plus intime de l'expression de soi dans l'exil.

Pour entendre la radicalité et l'originalité de ce « choix », il faut le confronter aux propos de l'écrivain Sándor Márai à propos de sa langue maternelle : « c'est uniquement en cette langue que je puis exprimer ce que j'ai à dire. (Et c'est seulement en elle que je puis taire ce que je veux passer sous silence.) Je ne suis ce que je suis que dans la mesure où je peux formuler, en hongrois, ce que je pense ».[3] Ou à la réflexion de H. Arendt sur le même sujet : « j'écris en anglais, mais je garde toujours une certaine distance. Il y a une différence incroyable entre la langue maternelle et toute autre langue. Pour moi, cet écart se résume d'une façon très simple : je connais par cœur en allemand un bon nombre de poèmes allemand ; ils sont présents d'une certaine manière au plus profond de ma mémoire, derrière ma tête, *in the back of my mind*, et il est bien sûr impossible de pouvoir jamais reproduire cela ! En allemand, je me permets des choses que je ne me serais jamais permise en anglais. (…) La langue allemande, c'est en tout cas l'essentiel de ce qui est demeuré et que j'ai conservé de façon consciente ».[4]

Ursula Hirschmann n'aurait pas nécessairement été en désaccord avec de telles déclarations. Quelques mots ou vers en allemand émaillent d'ailleurs son texte. Pourtant, elle écrit dans la langue du pays où elle a été successivement la compagne d'Eugenio Colorni et d'Altiero Spinelli, a élevé ses six filles et a vécu sa vie d'adulte. Quelles que soient les raisons du « choix » de l'écriture en italien, qu'elle ne cherche pas à justifier, il donne à voir une personne qui assume publiquement son sort de n'être nulle part véritablement chez elle. La seule patrie qu'Ursula Hirschmann se reconnaît, ce sont les maisons des ouvriers dans Berlin Nord où elle se politisa au début des années 1930. Elle n'emploie que pour ces foyers le terme allemand *Heimat*. Mais ce « chez soi » est perdu à jamais.

Être sans patrie est finalement sa condition véritable. Elle en porte haut les couleurs, jusqu'au titre donné à ses mémoires, qui fait écho au *Gai savoir* de Nietzsche. L'un des chapitres de cette œuvre porte en effet le titre repris par Ursula Hirschmann : *Nous, les sans patrie*. « *Heimatlosen* » : sans patrie, sans 'chez-soi', *homeless* en anglais. « Leur sort est dur, leur espoir incertain, il faut un tour de force pour leur inventer une consolation – mais à quoi bon ! ».[5] Car, pour Nietzsche, c'est un titre qui fait honneur à ceux qui le portent, qui « ne se laissent point accommoder et raccommoder, concilier et réconcilier ».[6] C'est aux sans-patrie qu'il dit vouloir confier sa *gaya scienza*.

Comme Nietzsche,[7] Ursula Hirschmann convie dans ce texte à considérer, par delà l'effective dureté du sort des sans-patrie, à considérer le sens positif que l'on peut donner à une façon d'être et de penser « sans

[3] S. Márai, *Mémoires de Hongrie*, tr. de G. Kassai et Z. Bianu, Paris, Albin Michel, 2004, p. 303.
[4] H. Arendt, 'Seule demeure la langue maternelle' (Entretien télévisé, 1964), *La tradition cachée, le Juif comme paria*, Opus cit., p. 240.
[5] Ibid.
[6] Fr. Nietzsche, *Le Gai savoir*, Opus cit., p. 247.
[7] Ibid.

patrie », consciente de la fragilité et de l'hypocrisie de « l'ordre des choses » et dédaigneuse de tout nationalisme.

Être sans patrie ne signifie pas être sans passé. Cet aspect est décisif pour l'auteur de *Noi senza patria*. Quand l'histoire rend impossible un ancrage géographique dans un pays, une ville, une culture, elle fait prendre conscience à ceux qu'elle contraint à l'exil du poids et du rôle que peut jouer leur passé dans leur vie présente. Dans les mémoires d'Ursula Hirschmann, un couple semble aveugle à cette dimension : Renata, amie d'école, et son époux, si occupés, par les fonctions de ce dernier, à transporter des marchandises d'un lieu à un autre en Allemagne pendant la seconde guerre mondiale, qu'ils traversent les année 1939-45 sans se rendre compte de rien et s'établissent ensuite en R.F.A comme si rien de particulier ne s'était produit. Mais à l'exception de ce couple, toutes les personnes croisées par Ursula Hirschmann se sont trouvées à ce sujet à la croisée des chemins : ou elles ont renié l'Allemagne, se sont coupées de leur passé et ont « perdu leur âme » ou elles ont choisi « d'aimer » l'Allemagne malgré tout. Pour Ursula Hirschmann, cette deuxième voie est la seule manière possible « de demeurer dans la réalité ».

Dans cette perspective, ses mémoires constituent un travail sur le temps et ses strates successives qu'elle cherche à composer, à tisser ensemble, non pour reconstruire *a posteriori* une cohérence factice entre passé, présent et futur, mais plutôt pour *faire tenir ensemble* les briques d'une existence disjointes par le cours de l'histoire. Cela exige de s'accorder le temps des détours nécessaires dans les souvenirs et les lieux traversés et de l'élaboration du sens : il est possible de vivre sans patrie, à condition de ne pas se mutiler d'une partie de soi et du passé laissés derrière soi au cours du voyage.

Marie Gaille
(CERSES, CNRS-Université Paris Descartes)

Je remercie Judith Lindenberg pour la relecture attentive qu'elle a généreusement faite de ma traduction. Il ne pouvait y avoir de lectrice plus « adressée » pour ce texte. Je remercie également ma mère d'avoir mis à contribution pour améliorer cette traduction son sens aigu de la langue française.

… Ma force première et unique, qui cependant s'affaiblit peu à peu, est ma capacité de dire en allemand, ma langue maternelle, ce que je vois et ce que je sens. Avant qu'elle ne soit entièrement épuisée, je veux fixer les images. Pourquoi ? Pour qui ? Moi-même je l'ignore. Peut-être cela sera-t-il plus clair à la fin.
1950

… Depuis des années, depuis toujours, j'éprouve à la fois l'impulsion d'écrire et le découragement après quelques lignes. Mais ces derniers temps, ces deux sentiments sont devenus plus forts : plus fort le désir d'écrire, mais plus fort aussi le découragement, qui s'est ancré plus profondément et qui envahit en moi des régions nouvelles où il n'était pas descendu jusqu'alors. Ce n'est plus seulement la sensation de ne pas savoir écrire, mais une certaine perte de vitalité, qui évolue selon un mouvement lent mais constant … L'image que je voudrais coucher sur le papier apparaît importante, chargée d'un sens à découvrir, urgente ; puis elle se dissout progressivement, elle devient évanescente et insignifiante et je n'ai plus la force de l'élaborer. J'ai la sensation que le vieillissement, ce n'est précisément rien d'autre que cela. Comme lorsqu'on est tombé malade et que la volonté de vivre diminue en même temps qu'augmentent les douleurs.
1960

Nous, les sans-patrie/
Nous autres sans patrie

Nous, les sans-patrie/Nous autres sans patrie

Il y a quelques jours, à l'occasion d'une réunion politique, j'ai compris d'un coup pourquoi il m'était beaucoup facile qu'aux autres d'être « européenne ». Je devais prendre la parole et je me suis rendue compte que je ne disposais même plus d'une langue. L'italien que je parle depuis tant d'années m'est toujours demeuré étranger ; je n'ai jamais voulu trop m'y engager de peur de perdre ma langue : l'allemand. Et malgré cela, je l'ai perdue. Des années passées à la conserver amoureusement me l'ont rendue incolore et peu maniable, comme il survient avec les souvenirs.

Cette absence de langue n'est pas tout : je ne suis pas italienne bien que j'aie des enfants italiens, je ne suis pas allemande, bien que l'Allemagne ait été un jour ma patrie. Et je ne suis même pas juive, bien que ce soit pur hasard si je n'ai pas été arrêtée puis brûlée dans l'un des fours d'un camp d'extermination.

Je songe à l'un de nos amis, belge et juif, d'une intelligence très vive et provocante. Comme moi, il est un « européen errant ». Il voyageait un jour avec un couple de petits-bourgeois français, mari et femme, et il critiquait le nationalisme avec cette véhémence libertine dont seul un *déraciné* peut faire preuve. La petite française lui répliqua, avec une pointe de méchanceté : « Pour vous, c'est facile d'être européen ; vous êtes juif ». Notre ami s'offensa profondément de cette réponse (aussi parce qu'il s'offense volontiers et puise dans ses humiliations de nouvelles forces), mais la petite française avait parfaitement raison.

Marx a déjà dit que les ouvriers exploités entreprendraient de lutter contre les capitalistes parce qu'ils n'avaient rien à perdre à l'exception de leurs chaînes (et de fait, dès qu'ils sont devenus, au cours de ce siècle, co-propriétaires de l'État et ont donc eu diverses choses à perdre, leur lutte s'est quelque peu affaiblie).

Nous, les *déracinés* de l'Europe qui avons, comme le dit Brecht, ce roi des *déracinés*, traversé plus de frontières que nous n'avons changé de chaussures, n'avons également rien d'autre à perdre que nos chaînes dans une Europe unie et c'est pourquoi nous sommes fédéralistes.

J'ai une fille forte et volontaire. Selon une manière d'être très italienne, elle entend ne pas faire « mauvaise figure ». À bien des égards, elle est mon contraire et elle souffre quand à ses yeux, je fais, moi, « mauvaise figure ». Pour ma part, je ne m'en rends pas compte car ces « questions d'honneur » ou d'« amour-propre » ne figurent pas dans mon répertoire moral. Je n'ai même jamais vraiment bien compris ce que sont ces choses.

Il y a quelque temps, il m'est arrivé quelque chose d'assez caractéristique : pour des raisons dépourvues de logique, une amitié qui me liait à une autre personne a pris fin. Je n'en étais pas coupable et j'ai cherché à me rapprocher de nouveau de la personne. J'ai fait face à un mur. Je n'ai pas voulu l'admettre et de nouveau, je me préparai à « expliquer la véritable situation » à l'ami perdu.

Ma fille survint à ce moment-là. Elle était indignée contre moi : parce que je ne m'étais pas rendue compte de l'offense qui m'avait été faite, parce que j'insistais, parce que je ne voulais pas reconnaître le caractère « inéluctable » de la rupture.

Tandis qu'elle me faisait face, belle dans son indignation, et pleine de ce vigoureux réalisme qui précède l'expérience, mes pensées suivaient leur cours intérieurement et revenaient en arrière, aux temps et aux lieux lointains de ma jeunesse.

J'aurais voulu lui expliquer pourquoi j'étais différente d'elle. Mais où commencer ? Des années et des années auparavant, lorsque j'avais aimé en Allemagne le pays et ses poètes, de cet amour confiant que l'on éprouve pour les choses qui nous entourent au cours de l'enfance ? Ce Mörike par exemple, avec ses poésies d'une folle beauté, dont l'univers n'était pas plus grand qu'une maison de poupée ? Ou bien devais-je commencer plus tard : décrire l'expérience de ma rencontre avec les ouvriers du parti socialiste entre 1931 et 1935 ? Leur force et leur intelligence, leurs jugements pondérés et leur solidarité. Je n'ai plus rien connu d'aussi pur et encore aujourd'hui, le mot *Heimat* me fait penser avant tout aux rues sombres de Berlin Nord, avec ses maisons hautes et étroites, et leurs pièces éclairées, où le soir, mon frère et moi allions écouter des discours sur la libération de l'homme et nous laissions guider par ces hommes dont le sens moral était sûr et désintéressé.

Tout cela, ensuite, a volé en éclats, d'abord d'un coup, avec la fuite, puis au cours de longues années passées à attendre, l'impatience des premiers temps s'étiolant peu à peu.

Depuis lors, je cherche à retrouve l'Allemagne, mon pays. Quand on a tout perdu, un monde entier, ou « les traits se durcissent » ou l'on travaille toute sa vie à remettre les choses qui se sont brisées dans leur état initial. Parce qu'il y a, dans la part la plus secrète de l'esprit, la conviction qu'aucune rupture n'est « inéluctable » mais survient par erreur. Telle est l'attitude qui ennuie ma fille : cette volonté de comprendre et de rétablir les choses telles qu'elles étaient après que l'on a été offensé et chassé.

C'est le même ennui que ressent la jeunesse israélienne à l'égard des parents qui se sont laissés déporter et assassiner presque sans révolte.

Eux aussi éprouvaient dans la part la plus secrète de leur esprit que tout cela survenait suite à une terrible erreur et ce sentiment empêchait que la révolte éclate.

Qui d'entre nous n'a pas rêvé une fois au cours des ces années terribles de se trouver entre quatre murs à tu et à toi avec Hitler – ou un membre de sa clique – pour lui « expliquer » d'homme à homme quelles étaient ses « erreurs » ?

Et par ailleurs, dans ma génération, on ne peut rencontrer de gens plus tristes que ces allemands qui ont effacé l'Allemagne de leur cœur, qui ne veulent plus parler et entendre parler en allemand, qui haïssent les allemands comme les nazis haïssaient les juifs. Ce sont de pauvres gens qui, pour sauver « l'honneur », ont perdu leur âme. Ce qui, en nous, a quelque chose de faux et de mauvais, ne repose plus, dans la génération de nos enfants, sur ce substrat de haine réciproque, et peut être un sentiment de fierté né de la félicité.

Mais nous, nous pouvons seulement aimer. Non par bonté, non par sentiment religieux, mais parce que c'est notre unique manière de demeurer dans la réalité. Parce que Mörike existe toujours et que nous ne pouvons pas l'enterrer et qu'aucun Eichmann ne peut nous le prendre. Parce que nous retrouvons aussi dans Brecht ces moments de parfaite poésie, inscrits dans un monde qui n'est pas plus grand qu'une maison de poupée. Parce que je suis convaincue qu'il y a encore quelque part ces ouvriers graves et justes que j'ai connus à Berlin entre 1931 et 1933, dépourvus d'égoïsme et grands dans le sacrifice.

Berlin, Berlin, Berlin ...

… Cette ville continue à vivre dans mes pensées et la vue de ses places désertes et de ses rues réduites à des champs de ruine ne parvient pas à m'empêcher de ressentir sa richesse d'autrefois aussi intensément que la vision d'un coucher de soleil sur les collines de Rome.

Retour à Berlin

Mon frère n'est jamais revenu à Berlin où nous sommes nés et où nous avons vécu, moi jusqu'à l'âge de vingt ans et lui, jusqu'à dix-huit ans. Nous en sommes partis en 1933 pour Paris aux premiers signes du nazisme, lui peu de jours après l'avènement au pouvoir de Hitler, qui a coïncidé avec la mort prématurée de notre père, et moi au cours de l'été qui a suivi. Depuis lors, après quelques années d'étude en France, il s'est installé aux États-Unis tandis qu'après diverses péripéties, je me suis mariée et installée en Italie.

Je suis revenue à Berlin plusieurs fois. La première fois en 1950 à l'occasion du premier congrès de la Liberté de la Culture et de nombreuses autres fois encore. Chaque fois avec le regret de ne pas retrouver tant de choses que j'avais aimées dans le passé et d'en découvrir de nouvelles à leur place. Chaque fois avec un amour poignant pour notre ville, ma ville et celle de mon frère.

Nous l'avons aimé au-delà de toute mesure. À quinze ou seize ans, une fois le lien familial distendu, nous étions sortis, intrépides, du cercle magique formé par la maison, les amis d'enfance et le quartier ordonné – avec ses maisons de style classique, ses balcons fleuris, ses jardins protecteurs … - pour nous aventurer dans la grande forêt qu'était la ville. Une fois que nous eûmes parcourues les routes connues, nous en avions découvert d'autres, plus violentes, éclairées de nouvelles lumières, plus densément fréquentées par des personnes différentes de nous dans leur apparence et jusque dans leur langue. En y pénétrant, nous découvrions encore un autre monde, d'autres rues étroites flanquées de maisons hautes, noires, menaçantes, grouillantes. Il fallait se décider : revenir dans le quartier de l'enfance ou l'oublier pour toujours et prendre notre ville pour guide. On ne pouvait comprendre le nouveau monde qu'en tournant le dos à l'ancien.

Ainsi, par une étrange substitution – Berlin était devenue notre père et notre mère -, la grande ville aimée nous avait montré le chemin qu'il fallait emprunter.

Il y avait eu des signes annonciateurs. La joie triomphante lorsque, après les vacances, le train entrait avec lenteur et solennité dans l'Anhalter Bahnhof aux voûtes pleines de fantaisie. Le retour à Berlin était la musique de fond de toutes les vacances. La réverbération des lumières dans le ciel que l'on voyait, la nuit, depuis notre quartier endormi. Les canaux noirs le long desquels on revenait de l'école. Le bourdonnement lointain grâce auquel on continuait, une fois couchés, à entendre le rythme vivant de la ville. Le hurlement lointain de la sirène d'un paquebot : d'où venait-il ? Où allait-il ? Ville inconnue et tant aimée, une vie suffirait à peine pour la connaître.

Entre le Tiergarten et le Landwehrkanal

Mes premiers souvenirs de Berlin sont ceux d'une enfance heureuse.

Le soir, lorsque j'étais couchée, j'entendais la respiration de la ville. La lumière encore claire du jour déclinant filtrait à travers les jalousies de couleur grise ; le bruit des automobiles montait et s'évanouissait en se confondant avec le bourdonnement de la grande ville. Plus tard, dans l'obscurité, on percevait la lueur des réverbères dans l'obscurité.

Le matin, en émergeant de mon sommeil, je sentais que la ville était déjà éveillée ; j'entendais, de loin, son grondement léger et de temps en temps, un long sifflement de sirène, dont l'origine m'est demeurée longtemps mystérieuse, raisonnait dans le brouillard. Dans mon esprit, il se fondait avec l'image des hommes que j'avais parfois vus pousser des bateaux chargés de pommes, avec un pas lent et oblique, le long des rives des canaux de la Spree.

Dans la journée, c'était l'étendue infinie et la profusion du Tiergarten. Les petits lacs épars remplis de poissons rouges, le sentier de terre sombre et poussiéreuse où l'on montait à cheval ; la roseraie avec ses fleurs délicates, dont chacune avait son nom sur un écriteau en bois ; les parterres fleuris le long des routes lumineuses ; les îles Rousseau vers lesquelles, à l'improviste, de fiers canards suivis d'une longue file de canetons s'avançaient de toutes part au printemps.

L'été, l'eau recouverte ça et là de mousse verte semblait rêver ; l'hiver, elle gelait et nous patinions dessus. C'est seulement après nous être bien entraînés près de la rive que nous osions nous aventurer jusqu'au Lac nouveau sur lequel il y avait beaucoup de mouvement, et des enfants plus grands que nous criaient « place ! » et nous faisaient tomber si nous n'étions pas assez rapides pour nous mettre de côté.

On ne trouve pas, dans mes souvenirs de ces années, les Princes électeurs de la Siegesallee, mais l'histoire dramatique de la lionne, touchée par une flèche alors qu'elle était entourée de ses petits, et l'image délicate d'un élan dans le vert sombre des arbres.

Et je me souviens d'une écluse grondante dont j'ai oublié le nom, qui était la destination toujours agréable d'une promenade plus longue ; je crois qu'elle était près du mystérieux « Grosser Stern », qui appartenait à la fois au Tiergarten et à l'univers des routes parcourues par les automobiles.

Le long de la large allée des enfants du Tiergarten il y avait des bancs pour se reposer et derrière eux des buissons de fleurs roses qui se couvraient plus tard de baies blanches et gonflées : elles éclataient joyeusement si on les piétinait. Dans l'herbe croissaient des fleurs aux noms poétiques : des petites marguerites appelées les *Gänseblümchen* (petites fleurs des oies), les calices bleus sur leurs minces tiges appelées *Bleibtreu* (reste fidèle) et les fleurs appelées *Männertreu* (fidèles aux hommes), ce qui avait donné à notre bonne d'enfant l'occasion de nous informer très tôt du caractère superficiel des hommes.

Je garde un souvenir lointain et vague d'une étable dans le Tiergarten où ma grand-mère me conduisait boire du lait frais. J'en ai une image confuse : les briques rouges du bâtiment long et bas, les verres de lait … Je

garde un souvenir plus net d'une autre étable, qui se trouvait à quelque pas de la rue Hohenzollern, dans la rue Hilderbrand, une voie étroite aux pavés disjoints. Elle partait de la rue Königin-Augusta et débouchait elle aussi dans la Tiergartenstrasse. Là, au début des années 1920, il y avait une étable, un bâtiment de briques rouges avec une grosse horloge sur la façade. Par la suite, elle a dû laisser place à un immeuble ou à une villa, parce qu'à la fin des années vingt, je venais souvent dans cette rue pour rendre visite à la famille Maas, qui y avait sa villa, et déjà, l'étable n'était plus là.

Revoir des années plus tard le Tiergarten fut et demeure encore une très grande déception. Non seulement en 1950, quand il y avait à sa place une sorte de lieu abandonné, réduit et dépourvu d'arbres, mais encore aujourd'hui : les arbres et les buissons sont de nouveau là, mais ni le réseau de sentiers destinés à la promenade et à l'équitation, que je connaissais si bien, ni les clairières, grandes et petites, n'ont été reconstitués ; de nouveaux sentiers ont été ouverts, d'où les vieilles îles Rousseau apparaissent si différentes de celles que moi je voyais auparavant. Mais qui cherche encore les anciens sentiers ? Qui se souvient encore de la « Petite avenue » et de la « Grande avenue » sur laquelle nous apprenions à faire de la bicyclette, parce que là, il n'y avait pas d'autos ? Peut-être l'étang aux poissons rouges existe-t-il encore, et qui sait, la roseraie également ; et l'enfant qui aujourd'hui, cherchant sa pelle, se retrouve à l'improviste face à l'élan recouvert de neige blanche, sculpté dans une pierre noire et brillante, le rencontrera-t-il en rêve cinquante ans plus tard comme je le fais aujourd'hui ?

En pensant au pont de Hohenzollern

Petit pont délicatement lancé
Sur le canal de Landwehr
Pendant la guerre s'en est allé en morceaux
Petit pont perdu pour toujours
Sur le canal de Landwehr

Sur son dos en bois courbe
Mille fois nous sommes passés
Plus tard nous avons aimé d'autres ponts
Mais aucun ne nous a plus envoûtés
Que celui sur le canal de Landwehr

En montant, en descendant, en marchant, en tournant
Nous avons fait notre choix
Entre la maison de l'enfance et les destinées lointaines
Il y avait la petite rêveuse du Hohenzollernbrücke,
Comme un phare au courage précoce

Berlin n'est plus Berlin
Extraits de journal

Rome, 3 juin 1967

Toute la journée, je me sens oppressée à cause du voyage imminent à Berlin. Le nier aujourd'hui serait ridicule. Enfin, un rêve, dans sa logique transparente mais de courte durée, m'apaise : je me promène dans Berlin, pas à pas sur les pavés que je connais depuis si longtemps ; pierres hexagonales, pierres quadrangulaires et irrégulières, il faut faire attention, ne pas mettre le pied sur le bord noir de la pierre, hexagonale, quadrangulaire … de nouvelles maisons, des espaces vacants utilisés pour garer des voitures. Le Kurfürstendamm, les boutiques à la suite les unes des autres, les vieux noms des rues, la rue Bleibtreu, l'angle de Uhland, oh, le vieil Uhland maintenant entièrement fondu avec sa route, je m'arrête devant chaque boutique et je savoure : l'air, les journaux, la rue, les personnes, j'étreins et savoure tout, je suis pénétrée entièrement par Berlin et plus je chemine, plus me rassure la pensée qu'il n'est plus nécessaire de partir, le rêve suffit, j'ai ma ville en moi, je reste là, à Rome, dans la Rome légère, libre du temps qui s'écoule, avec ses couchers de soleils roses et ses nuits bleues, à Rome où je ne suis pas chez moi, quelle chance de n'avoir pas de patrie.

5 juin, dans l'avion pour Berlin

Je voyage vers Berlin dans le ventre de l'oiseau sévère et imposant ; à mon âge, on ne peut faire de caprice, il est ridicule d'être angoissée, tu es une adulte, les autres n'éprouvent pas d'angoisse ou peut-être si ; même si on ne perçoit pas de l'extérieur la mienne, l'angoisse croît, cesse à l'improviste, l'oiseau descend sur la piste de Tempelhof, le contact avec la terre rugueuse est une fête. La salle de l'aéroport se déploie amplement, des porteurs au béret rouge errent, ma valise avance en roulant, je la prends, les portes s'ouvrent toutes grandes d'elles-mêmes, mon cœur aussi, Berlin, Berlin, Berlin.

7 juin

Il y a dix ans, l'hôtel Hilton surgissait au milieu du désert ; c'était un immeuble élevé, revêtu d'un costume d'Arlequin à carreaux bleus et blancs. Deux ou trois panneaux routiers seulement étaient restés sur pied, les anciens noms inscrits sur les plaques encadrées de noir : Wichmannstrasse, Keithstrasse … Désormais, le désert est traversé par un réseau de nouvelles routes. L'une de celles-ci s'appelle « An der Urania » : inconnue, elle ne me dit rien ; mais pour une génération entière, « An der Urania » évoque un lieu de naissance, comme l'évoquait pour moi Wichmannstrasse ou Blumeshof, et résonnent en elle la croissance, les pas, le futur.

Entre les tracés de ces routes, nouvelles et anciennes, l'herbe pousse et le sable de la marche de Brandebourg affleure en surface. Le vent souffle dans la Budapestrasse émaillée de stupides colonnades sans maison. L'escalier roulant conduisant à la Tauentzienstrasse fonctionne à vide.

L'étoile morte de la Mercedes tourne sur de fines corniches en ciment. Entre des rampes ouvertes de garages et d'immenses vitrines, une vieille maison berlinoise, partiellement dissimulée, me salue. Balcons et géraniums sont encadrés de stuc qui tombe par morceaux.

Les rues Nettelbeck, Schill, Keith et Nürnberger composaient autrefois un univers dense et animé ; elles forment maintenant un triangle sablonneux, petit et étroit, encadré par des routes et enveloppé par le vent. La Budapeststrasse était comme un accord musical : silencieuse et élégante, enveloppée d'un bleu comme on en voit le soir, si on l'atteignait par le Herkulesbrücke ; animée d'un mouvement festif près de l'hôtel Aldon ; mystérieuse et prometteuse comme les expositions de grès de l'Acquarium, jusqu'à la source lumineuse formée par la circulation ; pareille aux coulisses d'un théâtre quand on faisait le tour de la Gedächtniskirche. Mon père, dans son manteau d'hiver gris, avec le col en fourrure d'opossum et son doux regard, marche dans cette cité énergique, sans imaginer ce qui arrivera … « de cette ville, il restera seulement le vent qui la traverse ».

8 juin

Juin à Berlin. Les longues soirées claires. Depuis la rive, les péniches sont lentement poussées en avant sur l'eau noire des canaux. Des cerisiers appelés « Knupper ». Mon père, demeuré en ville, pendant qu'avec ma mère, nous jouions sur la plage de Heringsdorf, cite Nietzsche dans son journal de juin 1923, à minuit, après une promenade dans le Tiergarten et une bière chez des amis dans la Rauchstrasse : « Attention à qui n'a pas de patrie », il parle de ses opérations, de ses patients, de son chef, ambitieux et grincheux le professeur Borchhardt – avec *dt* ! Mon père, humble et dominé par la morale prussienne comme par l'évangile, se dit à lui-même : « fais ton devoir, fais-le à fond, ne demande pas pourquoi. J'ignore ce que Borchhardt a contre moi, l'opération était difficile, mais tout s'est bien passé. Demain soir, je vais au Philarmonique ; j'ai rendu visite à ma belle-mère, j'ai besoin de toi, Hedda, tu me conseilles d'avoir une explication avec Borchhardt, mais tu me connais, Hedda : je suis un homme faible et tu es trop bonne avec moi, seul le devoir me fait tenir debout ».

Aujourd'hui aussi, c'est de nouveau juin à Berlin. De nouveau une longue soirée claire. À l'Hilton, j'écoute à la radio une conférence sur Rathenau. Peu de temps avant son assassinat, un militant sioniste lui rendit visite et lui reprocha d'être ministre des affaires étrangères allemandes, tout en étant juif, et de nuire aussi au « judaïsme mondial » parce qu'il s'exposait sans nécessité, en tant que juif, au profit d'un autre peuple. La réponse de Rathenau fut qu'il ne pouvait faire rien d'autre que ce qu'il faisait, qu'il n'avait aucune possibilité de s'extraire de sa propre vie : son devoir et sa vie s'appelait l'Allemagne. Sa mort aussi.

9 juin

La Hohenzollerstrasse entre le pont et le Tiergarten. Près du pont, le long du canal, de vigoureux châtaigniers s'élèvent comme autrefois. Même le petit jardin artificiel à droite du canal a survécu par erreur, même s'il est

devenu sauvage. Je raconte aux amis dans la grande Opel l'histoire de l'aveugle qui était demeuré un moment assis sur le pont et prenait nos pièces de monnaie de dix Pfennig. Une fois, la pièce était tombée à ses pieds, nous étions presque au milieu du pont et voyez-vous ça !, l'aveugle voit et ramasse la pièce. Nous l'aimions encore plus pour cela.

« Le pont est en bois et légèrement arqué », dis-je en poursuivant et les amis se taisent avec beaucoup de tact, parce que sur les deux rives du canal, on distingue seulement les restes des piliers en pierre.

La Hohenzollernstrasse est une rue courte qui traverse une végétation sauvage. Elle ne porte même plus son nom d'autrefois ; elle s'appelle maintenant Graf Speestrasse, comme on peut le lire sur une plaque à moitié pliée, mais ce nom est encore exagéré pour cette route de sable. A-t-elle toujours été aussi courte ? C'est bizarre comme les rues sans maison rapetissent. Entre la Hohenzollerstrasse e la Bendlerstrasse, il y avait des mondes entiers, aux multiples stratifications ; il n'y a maintenant qu'un sentier et de l'herbe.

Je deviens loquace. Ici habitait Furtwängler, et là, au 17 de la Hohenzollernstrasse, Theodor Wolff. C'était un étrange 17, pour lequel on avait fait le 7 à partir d'un 2 renversé, qui sait pourquoi. Et ici, sur le trottoir opposé, le très vieux Tirptz, avec sa barbe blanche, agrippé au bras d'un jeune homme, s'en allait à petits pas jusqu'au Tiergarten. C'est là que vivait Einstein et le soir, il jouait de la musique la fenêtre ouverte.

Altiero écoute, m'observe et me parle de la dernière scène de Blow-up d'Antonioni, que nous avons vu pas plus tard qu'hier dans un cinéma du Kurfürstendamm, dans laquelle des joueurs de tennis jouent sans balle. Moi aussi, je joue au même jeu dans la Hohenzollernstrasse, renvoyant élégamment balle après balle. Dans la lumière claire de la fin d'après-midi, moi seule je les vois et les sens. Les coups résonnent dans le silence.

10 juin

À l'Institut Otto Suhr de l'Université, il y a une conférence sur la situation au Vietnam. La salle est entièrement occupée et il y a même des étudiants debout dans les passages. L'atmosphère est tendue, parce que l'ombre des graves affrontements entre les étudiants et la police durant la visite du Shah s'étend sur les jeunes. Le chauffeur de taxi qui m'a conduite m'a répétée la version habituelle des faits : les étudiants sèment le désordre au lieu d'étudier, ils vivent grâce à nos impôts et il n'y a rien à reprouver dans ce qui leur est arrivé, parce qu'ils sont tous manipulés par l'Est. Notre police devrait peut-être se laisser jeter des pierres dessus ?

Je regarde les étudiants, leurs visages ouverts, attentifs, sérieux. Sur la situation au Vietnam, c'est un professeur du MIT qui parle, doté de la connaissance précise et toute américaine des rapports de forces et avec cette indifférence glaciale pour les problèmes idéologiques qui, en Europe, nous semble provocatrice. Les étudiants s'agitent, notent quelques points, sourient d'un air railleur lorsque le professeur évoque l'impatience politique qui est un trait partagé par les faucons et les colombes, mais ne convient pas à la puissance mondiale que sont les États-Unis. Mon regard se tourne vers le président de la séance, Richard Löwenthal, dont j'ai manqué le

discours d'introduction. Il se lève maintenant et commence, avec prudence mais fermeté, à confronter l'orateur à son public. Il prie le professeur d'accorder un peu d'attention aux questions sur le pourquoi de la guerre au Vietnam et à son sens, avant d'engager la discussion. Les étudiants applaudissents et le professeur si expert en problèmes stratégiques marque un temps d'hésitation dans sa réflexion. L'identification de Löwenthal au désir des étudiants n'a rien de démagogique. Son visage est sillonné par les pensées et les soucis, la manière dont il orchestre ensuite le débat est dépourvue d'artifices pédagogiques. Quelques jours auparavant, au cours d'une discussion de quatre heures, il est parvenu à faire réfléchir sur les problèmes complexes du Proche Orient ces mêmes étudiants qui avaient adhéré de prime abord aux slogans de la propagande de Nasser.

Les étudiants l'écoutent parce qu'ils sentent dans ses méditations la réflexion d'une vie entière d'engagement politique. Et Löwenthal les aime à la manière protectrice du vieillard qui voudrait épargner aux jeunes ces alliances erronées et l'abandon sans lutte qui furent le destin de la jeunesse de gauche en 1933. Ce souci lui permet de reconnaître en eux les aspects positifs de ces qualités qui irritent le plus sa génération : l'impatience, l'intolérance à l'égard du conformisme qui se répand à gauche, la méfiance à l'égard de « l'establishment », terme par lequel ils désignent la société dominante. Je remonte en pensée les années. Je revois devant moi Richard Löwenthal, trente-cinq ans auparavant, du côté de la Belle-Alliancestrasse, au cours d'une conférence d'Otto Bauer sur les crises cycliques du capitalisme. C'est la première fois que je le voyais, et seulement de loin. L'expression de ses yeux, pénétrante, froide et audacieuse, dans un visage qui n'était pas encore complètement dessiné, est demeurée la même.

Quelques années plus tard, peu de temps après la prise de pouvoir par Hitler, dans un moment de confusion générale des idées, un opuscule circule parmi les groupes socio-démocrates encore vivants. Il s'intitule *Neu Beginnen* (Recommencer du début), ou tout simplement l'opuscule de Miles, d'après le pseudonyme de son auteur. C'est un appel à s'unir, à repenser le fascisme et le socialisme, les alliances et les formes de lutte. Plusieurs d'entre nous le lisent, un compagnon se rend compte de mon enthousiasme pour ces idées, il me déclare être un militant du groupe. Par une soirée claire du début de l'été 1933, il me conduit de l'Alexanderplatz à un quartier ouvrier, à travers un dédale de rues tortueuses, afin que je perde tout sens de l'orientation. Il m'explique que cela fait partie de la nécessaire prudence lorsqu'on se trouve dans la clandestinité. Plus tard, nous nous asseyons à quatre ou cinq dans une pièce nue et nous discutons sur la possibilité de reprendre l'action politique, après que nos chefs social-démocrates nous aient conjurés de toute part, y compris depuis la prison, d'attendre et de ne pas céder aux provocations. Comme un jeu mystérieux, je découvre les premiers rudiments de la clandestinité que j'apprendrai lentement. Bien que les rencontres soient régulières, je ne connais de la nouvelle formation que le compagnon de mon groupe. C'est seulement des années plus tard que je découvre qu'il n'était autre que Miles : Richard Löwenthal.

Pour le dîner, nous sommes chez des amis à Grunewald. Lui est professeur de sciences politiques, elle de biologie et tous deux sont membres du parti social-démocrate. Je leur demande leur opinion sur ce qui arrive à

l'université. Ils jettent un regard soucieux sur leur fils qui est avec nous, mais qui sacrifie avec une obéissance encore apparemment sans failles aux bonnes manières à table. Puis ils donnent une réponse rapide, semblable à celle du chauffeur de taxi. Il y a encore peu d'années, ils étaient eux-mêmes étudiants, profondément frappés par la barbarie nazie que le monde a découvert après 1945. Aujourd'hui, ils croient que la démocratie s'est installée une bonne fois pour toutes dans la république fédérale allemande. Et ils vivent, comme avant le faisaient leurs parents, pour la musique et les voyages, et pour l'accomplissement rigoureux de leur devoir professionnel. La conversation demeure froide et malaisée.

En revenant à la maison, nous voyons des groupes d'étudiants discuter avec les gens sur le Kurfürstendamm. La mort de Benno Ohnesorg a divisé la ville en deux camps : ceux qui sont préoccupés et agités par cet assassinat politique, et ceux qui considèrent que la police est la meilleure protectrice de leur démocratie, même si parfois elle frappe durement.

À Checkpoint Charlie

À Checkpoint Charlie, nous avons voulu passer de l'autre côté du Mur. Notre intention n'avait pas suscité beaucoup d'intérêt chez nos amis de Berlin Ouest. Ils ne nous disaient pas qu'ils nous désapprouvaient, mais on comprenait que c'était le cas.

J'étais au contraire pleine d'enthousiasme. Checkpoint Charlie sonnait moderne, *thrilling*, plein d'imprévus.

Nous sommes arrivés vers deux heures, le dimanche. Le ciel était gris, un peu nuageux : Berlin en novembre. Checkpoint Charlie était en réalité le croisement de Friedrichstrasse et de Kochstrasse. Bizarre qu'on n'y ait pas pensé. Checkpoint Charlie était tout autre chose que la vieille Kochstrasse, où se trouvait autrefois l'un des lycées berlinois les plus renommés, le Wilhelmgymansium.

Le passage se révéla d'emblée difficile. Du côté ouest, ils nous laissèrent passer avec indifférence, sans faire attention. À l'est, nous fûmes écoutés avec attention. Ils me dirent de retirer mes lunettes de soleil et un petit soldat regarda avec circonspection la photographie invraisemblable qui se trouvait sur mon passeport. Deux soldates nous invitèrent à remplir de longs formulaires afin de déclarer l'argent dont nous disposions. L'une d'entre elles avait un air martial ; elle était âgée et avait des hanches larges ; des cheveux déteints et mal frisés pendaient sur les côtés de sa casquette à visière. La jeune avait de grosses jambes et un visage insignifiant et ouvert.

La vieille devint suspicieuse parce que j'avais sur moi quelques marks de l'ouest et parce que mon passeport italien informait que j'étais née à Berlin. Elle s'enferma avec moi dans une petite pièce, me fit vider mon sac sur une petite table, puis entreprit une perquisition minutieuse en m'ordonnant d'enlever mon cardigan, puis ma jupe, mes chaussures, mes chaussettes, etc. La jeune allait et venait et, derrière les épaules de la vieille, faisait des grimaces pour indiquer qu'elle trouvait toute cette histoire odieuse et inutile. Quand la vieille comprit qu'il n'y avait rien à découvrir, elle changea de ton, m'expliqua qu'elle était obligée d'agir ainsi et m'ordonna de me rhabiller. Je la regardai et m'efforçai d'imaginer si, dans sa jeunesse,

elle avait été une compagne enthousiaste et sympathique ou une nazie disciplinée. Pendant que j'entendais de l'autre côté de la porte encore fermée qu'Altiero, dehors, se mettait en colère à cause de toute cette histoire, je me rendais compte qu'en fait, je n'étais nullement irritée. Au contraire. Je parlais désormais amicalement avec l'agent de police qui me racontait qu'elle avait de grands fils dispersés dans l'Allemagne de l'est et qu'elle était demeurée seule à Berlin. Elle chauffait son appartement avec le courant industriel qui, heureusement, ne coûtait pas cher. Même la fouille corporelle ne me dérangeait pas du tout. J'étais entrée dans une relation quasi amicale avec cette vieille berlinoise, elle faisait son travail et j'étais sincèrement de son côté, je n'avais rien à cacher. Il était inutile de céder tout à coup à la panique, de se sentir victime des lieux communs les plus ressassés sur le communisme. Être ainsi au cœur de Berlin, presque à califourchon sur le mur, avait son charme. Et la tâche qu'accomplissait la pauvre et vieille soldate avec gaucherie, de l'autre côté, on l'accomplissait aussi, dans un style un peu plus américain, avec un peu moins de gaucherie et plus d'aisance.

Puis, nous sommes sortis du poste de contrôle. Devant nous s'ouvrait le *no man's land* qui précède le vieux centre impérial d'Unter den Linden. Des maisons en forme de grands cubes côtoyant de grands cubes d'air : les espaces laissés par les maisons détruites. Comme de grands échiquiers avec leurs vides et leur pleins. Quelques rares passants ou visiteurs comme nous, ou encore des agents de police. Au premier angle, une brasserie poussiéreuse. Dans la vitrine, il y a un vieux panneau présentant une liste de boissons. Bière, thé (depuis quand, ici, y a-t-il du thé dans les brasseries ? Ce doit être l'influence russe), vins liquoreux de Hongrie, vodka.

Nous entrons et nous nous asseyons. Un serveur âgé et sale prend notre commande. Cet endroit est triste ; il fait encore partie du *no man's land*. Sur un panneau accroché au mur, est écrit : « Le soir, on danse ». Qui sait si les agents de police ne dansent pas entre eux ?

11 juin

Dernier jour à Berlin. Il commence de bon matin et doit être bien employé. Il fait frais et les autobus jaunes défilent sur un rythme joyeux. Je me plongerai dans la ville pour voir encore une fois tout ce qu'il est possible de voir et l'emporter avec moi à Rome. Nous descendons à Tauentzienstrasse. Une boutique après l'autre. C'était déjà ainsi alors. Woolworth était toujours à cet angle. Le grand magasin Kawede. La Wittenbergplatz : la vieille gare de l'U-Bahn, le métro berlinois, les barreaux en forme de croix aux fenêtres, comme autrefois. La Kleiststrasse : il y avait avant une librairie et un grand magasin d'antiquités. Là commençait la Nettelbeckstrasse, puis la Schillstrasse et la Lützowplatz avec sa grande fontaine en forme de rotonde. Hercule, d'autres héros et des animaux se trouvaient sur le rebord du bassin. Les statues étaient semblables à celles de la place Esedra. Que diraient les Romains si, tout à coup, la place Esedra disparaissait, laissant découvrir un pré bien entretenu et des routes prenant d'autres directions que celles d'avant ? La question est plutôt dénuée de sens.

La Lützowstrasse est méconnaissable. Sur la Magdeburgplatz, il y avait un marché couvert et un petit bureau de poste, le Berlin W10. J'ai vu pour la première fois Thomas Mann dans la Lützowstrasse. Il faisait une conférence sur Fontane, la salle était silencieuse et il goûta ce silence avant de commencer à parler ; sa prononciation de Fontane était à la française, nasale et avec deux syllabes seulement.

Dans la Genthinerstrasse, où je suis née, vivait un garçon, Peter Abrahamson. Nous allions ensemble à la leçon de musique dans la rue An der Apostelkirche. Son sens de la musique était quelque chose d'unique, il était bien plus avancé que nous, tout en étant beaucoup plus jeune. Une fois, nous devions simuler au piano une action dont les autres devaient deviner la nature. Nous peinions à jouer et à deviner : il y avait « marcher », « sauter », « chercher une cachette ». Puis il prit place au piano et commença à improviser. Ses grands yeux bleus regardaient au loin, comme s'il était aveugle. Nous l'écoutâmes longtemps et personne ne pensa plus à deviner. Finalement il s'arrêta et dit à voix basse dans le silence : « caresser ». Où est-il aujourd'hui ? S'est-il sauvé ? … Quand je lis les horribles récits sur les camps de la mort, je pense sans le vouloir à ses yeux qui regardaient au loin et je recherche sa mélodie sur le thème « caresser », « streicheln ».

L'Apostelkirche de couleur rouge est encore sur pied à la fin de la Genthinerstrasse. Ici, Altiero, laisse-moi seule. Il sera bientôt midi et j'ai encore beaucoup à faire jusqu'à ce soir. Tu n'as pas à rester à mes côtés, c'est moi qui dois tout retrouver. Je sais que tu veux m'aider, mais plus personne ne peut m'aider. Ta ville natale, c'est Rome, tu peux me montrer la maison de ton enfance, et la fille de l'ancienne concierge, qui est si bavarde, y habite encore.

Mais madame Stimming, ma concierge, n'habite plus nulle part et personne ne pensera plus jamais à elle, sauf moi. C'était une brave dame âgée, son logement se trouvait dans le sous-sol de la Hohenzollernstrasse, et elle devait regarder en haut, à travers une fenêtre du sous-sol, pour voir les gens qui sonnaient à notre porte cochère. Elle n'avait pas de mari, mais une fille qui était maigre, avait le nez pointu et une bosse entre les épaules. De cela, je sentais que nous étions coupables, nous qui demeurions au dessus d'elle dans des maisons aérées. Elle travaillait dans une usine de papier et le soir, elle me portait des feuilles de papier aux couleurs merveilleuses. « Ce sont nos déchets », me disait-elle et moi, en échange, je lui donnais l'un de nos gâteaux.

Quelques pas mènent de l'Apostelkirche à la Nollendorfplatz. Et voici la Maassenstrasse, courte et large : y demeuraient Brahms, un expert en droit connu qui voyageait beaucoup, son épouse, petite, discrète, artiste et pleine d'imagination, rongée par un amour mélancolique, et la fille Udela, sans défense, au caractère ouvert, amoureuse de la musique et de Hubermann. Theresienstadt fut le dernier arrêt des parents, après quelques années passées en Hollande.

De là, je retourne en arrière à la Lützowplatz. Je dois encore retrouver la Derfflingerstrasse, où était la clinique de mon père, et la Dörnberstrasse, que nous parcourions chaque jour. Pourquoi la Lützowplatz n'a pas été reconstruite comme elle était avant ? Personne n'y a pensé ? À défaut de la fontaine, la forme de la place aurait au moins pu être la même, et les rues

auraient pu prendre les mêmes directions. Mais qui s'y intéresse encore ? Y a-t-il d'autres personnes que moi, qui cherchent encore ? Au bord de la place, il y avait un petit café avec un minuscule jardin entouré d'une haie : il s'appelait Schallehn. Un vieux monsieur passe comme s'il n'y avait jamais eu de Lützowplatz. Il s'y est certainement habitué. Peut-être le connaissais-je. Mais comment dois-je remodeler ses traits pour retrouver son visage de jeunesse ? Tout est si dépourvu d'espérance.

Je dois peut-être emporter avec moi d'autres images : mon école, la tombe de mon père dans le cimetière de la Heerstrasse ; le cimetière Weissensse, où reposent l'une à côté de l'autre les cinq sœurs Aron ; l'une d'elles était ma grand-mère ; et le chemin que mon frère parcourait pour aller à l'école, en traversant le Tiergarten, en passant près de la Regina Luisa, à Lortzing, et presqu'à la sortie de celle-ci, non loin de la Brandenburger Tor, près de la lionne morte blessée à mort par une flèche tandis que ses lionceaux jouaient autour d'elle.

La hâte et la nostalgie me poussent, la fatigue ralentit mon pas. Plus je vois de choses et veux les emporter avec moi, plus elles viennent à ma rencontre et s'accumulent, et je voudrais en saisir toujours plus.

Il y a quelque temps, une doctoresse m'a parlé d'une vieille dame malade qui, pour retenir la vie qui s'en allait, se recueillait devant des papiers toujours plus nombreux : des lettres, des coupures de journaux, des annonces publicitaires de toutes sortes, et des petits morceaux de papier de formes diverses, en nombre infini. Elle demeurait assise et mélangeait et re-mélangeait, ordonnait, groupait, ou cherchait les papiers perdus depuis longtemps. C'est ainsi que je cours à travers Berlin – Berlin vaut un voyage - en cherchant, en faisant de nouveaux mélanges, en ordonnant, en regroupant – Berlin demeure toujours Berlin – non, ce n'est pas vrai. Berlin n'est plus Berlin et moi-même je ne suis plus la même. Berlin est devenue vent, sable et fatigue ; mon rythme s'est ralenti ; voilà ce que c'est que de vieillir. Autrefois, je marchais lentement et Berlin m'entourait tout entière ; maintenant, je cours et Berlin me fuit toujours plus ; je ne la trouve pas, je ne la trouverai plus jamais ; le monde avance à un rythme plus rapide que le mien.

Altiero, je n'ai plus de patrie et je retourne auprès de toi. Tu as choisi de vivre sans patrie, et tu as gagné la liberté de te rendre où tu veux. Moi non plus, je n'ai plus de patrie, mais ce n'est pas moi qui en ai décidé ; elle m'a été enlevée quand elle était encore tellement mienne que je ne savais même pas comment l'aimer. Plus tard, j'ai vécu dans de nombreuses villes et j'ai cru m'être délestée de tout. Mais tu souris quand je suis émue par ces vers de Brecht : « l'assiette dans laquelle tu manges ton pain, ne la garde pas longtemps, jette-là ». C'est ainsi, comme si un incendie avait détruit tous mes biens, et je voudrais être libre. Mais dans l'armoire, j'ai soigneusement conservé les assiettes blanches des grands-parents, décorées de sarments bleus et d'oignons et là, à Berlin, je m'égare dans la recherche avide et angoissée de ce qu'il est impossible de retrouver.

12 juin, dans l'avion, en revenant à Rome

Le vol de retour se déroule sans angoisse. Comme si le désespoir de la veille m'avait unie un peu plus avec la mort. La mort comme amie. Sans la tentative anxieuse et rusée pour la fuir. Rome émerge sous la chaleur blanche de l'été qui commence. Sa beauté paresseuse et solaire chasse Berlin de mon cœur.

Ma famille

Riches et pauvres

Toute la nombreuse parentèle de ma mère vivait à Berlin, alors que mon père n'avait qu'une seule tante, Emma, à qui nous rendions visite de temps à autres.

Les innombrables parents de ma mère se divisaient de manière stricte entre riches et pauvres. Les pauvres faisaient une apparition aux anniversaires, ils se montraient affectueux avec nous, les enfants, et ils étaient vêtus de manière insignifiante et démodée. Les parents riches venaient aux dîners mondains, ils se montraient froids avec nous, les enfants ; ils scintillaient, les cheveux sombres et courts, dans leurs vêtements audacieusement taillés, couverts de perles et soie. Les plus importantes étaient deux cousines qui s'étaient mariées à deux frères venus de Lodz, qui évoluaient dans le monde des affaires le plus sauvage. Elles étaient comme chez elles à la maison et elles étaient révérées tant par ma mère que par mon père comme deux étoiles, certes pas entièrement pures, mais absolument magiques.

Cette révérence contrastait fortement avec tout ce qui nous était enseigné à la maison, au travers de proverbes, de modèles qu'on nous montrait et de l'éducation que l'on nous donnait, et ce contraste m'a appris à faire les premiers pas importants vers l'indépendance.

Ma mère nous assurait qu'elle n'aimait que les choses de l'esprit et les hommes vivant pour elles, les professions intellectuelles, etc. Quand je parlais à la maison d'une amie d'école et disais que son père était un commerçant, je sentais immédiatement son intérêt décroître, alors que l'évocation d'une amie issue d'une famille intellectuelle était accueillie avec bienveillance. Cependant, ces catégories étaient valables seulement pour les évaluations courantes : un commerçant ne pouvait être que très vulgaire tandis qu'un docteur ou un avocat étaient des personnes dignes d'être accueillies dans une réception. Mais un industriel important et même un banquier surpassaient avocats et docteurs. Toute mon enfance, j'ai éprouvé avec une honte douloureuse l'aspiration de mes parents à être à égalité avec les deux riches cousines de Lodz et avec les magnats de la finance ou de l'industrie. Les réunions d'enfants dans ces maisons débordantes de richesses, peuplées de domestiques en livrées, où les petits visages des enfants témoignaient de la plus grande aisance, où des artistes prestigieux donnaient des spectacles, et où l'on distribuait des bonbons qui explosaient et de précieux petits souvenirs, tout cela nous pesait. Plus tard, ce furent les soirées de bal, dans lesquelles ces enfants et nous, impitoyablement, savions chacun à quel groupe nous appartenions : ceux-là dansaient avec leurs pairs et nous avec les nôtres, c'est-à-dire avec quelque autre parent pauvre qui n'appartenait pas à la sphère des êtres très raffinés qu'un domestique venait chercher en auto à l'école.

Ma grand-mère

Ma mère est née en 1880 dans une famille de la bourgeoisie juive qui résidait à Berlin depuis deux générations. Ils étaient venus de Francfort, d'où arrivait de temps en temps encore quelque parent plus éloigné que nous appelions, pour faire simple, tante ou oncle. Ceux-ci parlaient un dialecte qui nous paraissait curieux avec toutes ces cadences nasales et ces diminutifs en *etti* ou en *elli* aux désinences adoucies. Nous savions d'eux qu'à Francfort, l'une de nos arrières grands-mères avait patiné avec Goethe, déjà âgé, qui visitait alors sa ville natale. Et l'une de ces tantes avait aussi parlé d'une correspondance amoureuse en français découverte dans la famille Aron – la branche maternelle – entre une jeune Henriette A. et un fougueux officier français qui avait été – on ne sait quand – en poste militaire à Francfort.

Le père de ma mère, Albert Marcuse, avait été banquier et la grand-mère, une petite femme pleine de peurs et d'égards, a vécu dans notre très proche voisinage jusqu'à ce qu'elle s'installe chez nous, à l'âge de quatre-vingt ans. Elle est morte en 1935.

Ma grand-mère habitait au rez-de-chaussée d'une maison qui se trouvait à l'angle de la Tiergartenstrasse et de la Hohenzollernstrasse. Au premier étage habitait l'une de ses sœurs, la tante Ida Oberwath. Devant s'étendait le Tiergarten ; vers la droite, commençait le chemin qui menait au monument de la Reine Louise et droit devant, le « Petit boulevard » pour les bicyclettes. J'ignore depuis combien d'années ma grand-mère habitait là avec le dernier de ses fils, l'oncle Franz. Je n'ai pas connu mon grand-père, mort au début du siècle.

Dans la maison de la grand-mère, il y avait un petit office avec un « Erker » qui avançait sur la rue.[8] Le long de la courbe de l'« Erker », il y avait une bordure sur laquelle de rares verres à bière étaient disposés, et plus bas, un banc de bois pour s'asseoir. Quand nous lui rendions la visite du matin, avant notre promenade au Tiergarten, nous trouvions la grand-mère assise à la table carrée de bois sombre : elle prenait son « second petit-déjeuner » ; celui-ci se composait d'un verre de porto et de deux morceaux de pain bien trempés. Elle nous parlait alors de ses fils, le capitaine en chef Sepp, le docteur Harry, et le dernier, Fränzchen, qui vivait encore avec elle. Mais notre mère, « mon Hedwige aimée » comme disait toujours ma grand-mère, était sa préférée.

À gauche de l'office, se trouvait un petit salon avec un transatlantique, une petite table et des chaises, de nombreuses photos de famille fanées et des dentelles. De l'autre côté de l'office, il y avait la salle à manger, grande et un peu sombre, avec deux buffets qui se faisaient pendant l'un à l'autre. Des scènes de chasse étaient représentées sur leurs portes. Aux murs étaient suspendus des tableaux aux cadres lourds. Dans le cellier, il y avait la cuisine, blanche et brillante, et la chambre de la « chère Irmchen », la vieille domestique qui préparait de merveilleuses gelées froides.

Ma grand-mère Ottilie avait quatre sœurs, et les cinq sœurs Aron avaient été célèbres dans leur jeunesse pour l'attachement dont elles

[8] Erker : encorbellement.

faisaient preuve les unes pour les autres. On racontait encore qu'elles avaient été parmi les premières à avoir des postes téléphoniques privés pour pouvoir se raconter chaque matin les dernières nouvelles, et que les premières lignes, en petit nombre, étaient tellement accaparées par elles, sans égard pour quiconque d'autre, qu'à Berlin, on disait que ce matin non plus, il n'avait pas été possible de téléphoner parce que les cinq sœurs Aron occupaient toutes les lignes. Quand nous étions petits, elles étaient encore toutes vivantes.

De nombreuses petites habitudes rythmait la journée de ma grand-mère : sortir avec Mignon, son petit chien, faire les comptes de la maison, surveiller la préparation du petit-déjeuner de l'oncle Franz (« un homme a besoin de deux œufs à la coque le matin »), téléphoner aux sœurs, recevoir les neveux, etc. Chaque jour était ordonné et tranquille.

L'été, elle allait à Schlangenbad, dans le Taunus où, lors du vingt-cinquième anniversaire de son arrivée, le bourgmestre était venu l'accueillir à la gare avec la fanfare du pays.

Les oncles

Dans la vie, Onkel Franz avait eu, au départ, les mêmes chances que son frère plus âgé, Sepp, mais il n'avait pas aussi bien réussi. Au contraire, pas bien du tout, il avait même échoué. Il avait encore échoué avant de mourir dans un camp de concentration.

Onkel Sepp, lui, était un oncle dont on pouvait se vanter, à l'école, dans les jardins, partout. Il résidait dans le lieu le plus élégant du Tiergartenviertel, qui était déjà le quartier le plus élégant de Berlin. Et il possédait une villa pour lui tout seul, construite en briques rouges, dotée d'une écurie qui se trouvait à côté. C'est là que se trouvait le cheval qu'il montait chaque matin dans le Tiergarten. Oncle Sepp avait le même âge que Guillaume II et ceux qui connaissaient le Kaiser devait admettre qu'au téléphone Onkel Sepp avait exactement la même voix, la même façon d'employer des expressions berlinoises à quatre sous, le même rire sec et bref que le Kaiser.

Pendant la guerre, Onkel Sepp s'était distingué par sa bravoure et son courage, et il était rapidement monté en grade ; à la fin, il était devenu major. En raison de la paix inattendue, il fit face à de nouveaux problèmes. Celui de la religion, il l'avait déjà résolu en 1912 : pour ne pas rencontrer d'inutiles obstacles dans sa carrière de jeune homme brillant, il avait abandonné la religion hébraïque, qui ne signifiait rien pour lui, pour devenir luthérien, chose qui était plus en accord avec sa vie, sa loyauté à l'égard de la monarchie, et les personnes qu'il fréquentait. En fait, à partir de ce moment et jusqu'en 1914, il fut aussi invité à la cour lors des grandes occasions, et il possédait un carrosse dans lequel il effectuait sa promenade dominicale sur Unter den Linden : lui sur le siège unique, les rênes à la main et derrière lui, debout, un petit nègre vêtu de manière fantaisiste, à l'orientale, identique au maure représenté sur les boîtes de chocolat de la célèbre marque Sarotti. Selon lui, tout le monde, même à la cour, avait trouvé l'idée très originale et amusante.

Vers 1924, il épousa une belle chanteuse, grande et blonde, avec laquelle il avait depuis un moment déjà une « liaison », comme disait ma mère avec un regard significatif. Celui-ci nous faisait comprendre, à nous les enfants, qu'il ne s'agissait pas d'une chose convenable, et même au contraire d'une chose dont nous n'aurions pas du entendre parler, mais qui était trop intéressante pour être tue. Mais nous savions déjà que même les choses peu convenables avaient une toute autre saveur quand elles concernaient Onkel Sepp, si plein de verve, de santé et si riche.

C'était tout autre chose avec Onkel Franz. Il était le plus jeune des frères, il n'avait certainement jamais été un soldat courageux et il était encore moins invité à la cour ! Il était grand, maigre et se tenait incliné ; son visage était celui d'un enfant qui aurait vieilli prématurément. Bien qu'il fût adulte, il demeurait encore avec notre grand-mère, comme un enfant, et cela le rapprochait de nous. La grand-mère lui portait à toute heure des choses exquises à manger et, quand il sortait, elle lui disait « Fränzschen, prends ton écharpe, sinon tu vas attraper froid ». Et Franz revenait la prendre,

même quand il faisait déjà chaud dehors. Il jouait et riait avec nous et nous donnait de l'argent en nous disant de nous taire. Parfois, il se faisait réprimander comme nous, et alors il faisait des grimaces dans le dos de la grand-mère qui nous étaient destinées et nous faisaient mourir de rire.

Nous, les enfants, nous l'aimions bien aussi parce qu'il jouait volontiers avec nous du fait de son oisiveté permanente. Au jardin zoologique, il nous apprit à faire sortir d'une machine des boîtes de chocolats ou de caramels et avec elles, la pièce introduite. Il se mettait en colère lorsqu'il perdait au jeu et nous apprîmes vite à le faire gagner, en nous plaignant pathétiquement de notre malchance et en nous lançant des regards. Il était alors très content et nous achetait des caramels pour nous consoler.

Il commença à venir régulièrement déjeuner chez nous et son visage n'était pas exactement triste, mais on aurait dit qu'il venait de se faire réprimander. Ou parfois, son visage semblait exprimer un vain effort pour penser. Son front d'enfant était alors froncé et il nous faisait de la peine. Entre-temps, nous aussi avions grandi, nous étions souvent hors de la maison, et le trouver toujours là pour le déjeuner devint une chose habituelle à laquelle nous ne prêtions plus attention. Plus tard, nous apprîmes qu'il ne gagnait pas sa vie, qu'il se faisait donner de l'argent par notre grand-mère, et après la mort de celle-ci, par ma mère, « pour le gaspiller avec une femme de rien, une chrétienne », ajoutait froidement ma mère.

Un jour, quelque chose d'inattendu se produisit. Après avoir déjeuné, Onkel Franz vint dans notre chambre et il sortit un paquet de caramels pour nous. Puis il nous demanda d'un ton exagérément joyeux si nous pouvions lui prêter une certaine somme. Évidemment, il ignorait tout de nos finances, parce que le chiffre était bien supérieur à nos petites économies. Cependant, nous percevions sous le sourire d'Onkel Franz une certaine tension et nous voulions l'aider d'une manière ou d'une autre. Nous lui demandâmes pourquoi il n'empruntait pas l'argent à Onkel Sepp qui en avait sûrement de trop. Mais Onkel Franz secoua la tête lentement : « ça ne va pas, ça ne va pas », répétait-il, « vous ne pouvez pas comprendre ». Et il jeta un coup d'œil au sachet de caramels comme s'il songeait à nous le reprendre. De ce jour, une nouvelle complicité s'établit entre notre oncle et nous, qui ne s'exprimait jamais par des paroles, mais que nous ressentions avec force.

Dans les dernières années qui précédèrent 1933, lorsque la grand-mère était venue demeurer chez nous, Fränzchen habitait seul dans un quartier de Berlin Nord. Nous avions vite compris qu'il était désormais avec une dame qui s'occupait de lui. Mais c'était une « mésalliance » et l'on n'en parlait par conséquent jamais. Nous comprenions aussi qu'il y avait une querelle d'argent, mais qui était tue lorsque les adultes craignaient que nous puissions la percevoir. Franz n'avait probablement pas compris que les années de vache maigre avaient commencé.

En 1939, membre unique d'une famille très réduite, il fut déporté en Pologne où il mourut. Ma mère avait eu trop à faire pour s'occuper de lui comme il avait coutume qu'on le fit pendant toute sa vie. De plus, à partir de 1933, la mauvaise situation financière de la famille avait continûment aggravé l'état de leur relation. Ma mère ne s'est jamais pardonnée de n'avoir

pas pensé à lui quand elle émigra en Angleterre. De toute façon, il ne serait jamais venu parce qu'il était attaché à cette femme que l'on n'avait jamais vue ni nommée en famille, et qui l'avait caché jusqu'à ce qu'ils le trouvent, au risque de payer cet acte d'amour en connaissant la même fin que lui. Une carte postale laconique contenant des remerciements, adressée à ma mère depuis une ville de l'est durant son voyage de déportation, fut l'ultime signe de vie de Fränzchen.

Amis de famille

Blumeshof, cette petite rue silencieuse au nom poétique … C'est là qu'habitèrent de nombreuses années les amis les plus proches de nos parents. Un comte Tal dei Tali y habitait aussi, un vieillard sympathique à la chevelure blanche qui, à la fin des années 1920, eut l'heureuse idée de donner des concerts de musique de chambre pour les enfants dans sa villa, l'après-midi. C'est dans sa maison que j'ai appris à aimer la « Kleine nachtmusik » et beaucoup d'autres airs au style précieux ; je me souviens en particulier de l'enchanteresse version originale du Lied « Komme, lieber Mai und mache » proposée par Mozart, qui y avait été jouée de façon improvisée et d'une manière si différente de la chansonnette que nous connaissions. Cela avait été une révélation.

Les amis de mes parents s'appelaient Friedmann et ils étaient deux frères et deux sœurs, tous célibataires. Dans notre jeunesse, ils furent plus importants que les membres de notre famille, parce qu'ils étaient plus proches de nos parents qu'eux et par conséquent de nous aussi. Le plus âgé était Ulrich, professeur de médecine, qui avait beaucoup fait pour la recherche du vaccin contre la diphtérie. Il était grand, il avait une tête imposante, un regard pénétrant et une parésie faciale à peine perceptible qui donnait à son sourire une sorte de biais intéressant. Il était connu de nous, les enfants, pour sa grande distraction dans la vie quotidienne. Il était très lié avec son frère, Helmut, avocat, moins brillant que lui, mais que nous aimions encore. Helmuth n'avait pas la tête longue de poète ni la chevelure ondoyante d'Ulrich, mais une tête ronde, les cheveux rasés, le visage découpé, comme César. Les quatre frères et sœurs avaient les mêmes yeux bleu foncé. On pouvait compter de manière absolue sur Helmut, il était solide comme le roc. Ma mère nous parlait de sa petite amie chrétienne, que nous ne vîmes cependant jamais. Quand il se tua dans les années 1930, un pilier de notre existence s'écroula.

Il y avait ensuite les sœurs, Eva et Käthe, toutes deux des personnalités fortes et intéressantes. Käthe était la moins proche de mes parents, bien qu'elle fut estimée d'eux ; et elle était perçue avec étonnement en raison de sa conversion à la religion catholique. Avec une légère ironie, mon père la considérait comme une victime du professeur italien Romano Guardini, qui connaissait alors un grand succès à l'université et se consacrait en particulier à la conversion des intellectuels juifs à la religion catholique. Eva était plus casanière, dévouée aux travaux de la vie domestique pour ses deux frères, et très musicienne. Jeune, elle avait été chanteuse. Nous l'aimions beaucoup, mais nous n'avions aucun respect pour elle, ce qui nous valait parfois une gifle de la part de notre père ou d'elle-même.

Vers la fin des années 1920, cette famille qui semblait, dans la diversité de ses intérêts, se suffire à elle-même, quitta Blumeshof et se dissout. Je ne sais plus si la mort d'oncle Helmuth fut à l'origine de cette dissolution ou en fut le résultat.

Le grand événement qui sépara la famille fut le mariage tardif d'Ulrich avec une veuve, madame Gertrud Morgenroth. Cette belle femme aux

cheveux noirs et aux traits classiques et nobles tenait un salon à Hirschsprung et jouait merveilleusement du piano, souvent avec Edwin Fischer qui habitait près de chez elle. Quand Fischer avait le temps, il venait chez elle, les deux s'asseyaient devant deux pianos placés en vis-à-vis, et ils jouaient les Concerti pour deux pianos de Bach.

Il semblait émaner des observations de mes parents que la sage Gertrud avait âprement lutté pour le distrait et hésitant Ulrich. Mais perçait de façon trop évidente dans ce commentaire l'amour déçu pour Ulrich, qui avait été jusqu'alors tout à nous. Tante Eva disait la même chose, pour le même motif. Tante Käthe était trop pieuse pour s'opposer destin.

Pour nous, la nouvelle maison d'oncle Ulrich offrait de nouvelles attractions. La façon claire et décidée qu'avait Gertrud Friedemann, alias Morgenroth, de jouer du piano, figurait certainement parmi les premières. Quand le petit Edwin Fischer, légèrement voûté, s'unissait à elle, c'était une fête de se trouver dans cette maison.

Gertrud Friedemann avait deux enfants d'un premier mariage, Eva et Anton Morgenroth, plus âgés que nous de quelques années. D'entrée de jeu, Anton me fit grande impression. Il avait un visage extraordinairement effilé et maigre, sur lequel s'esquissait presque toujours une expression de mépris. Il parlait peu et à voix basse, il était plein d'esprit, de cette sorte d'hommes qui, avec un visage mortellement sérieux, émettent sur d'autres personnes des jugements d'une cynique âpreté. Je l'admirais beaucoup et j'avais conscience d'être embarrassée par ma simplicité gauche quand, avec son amie qui répondait au nom exotique de « Mischa », ils se moquaient de choses dont je n'osais pas encore me moquer. Eva Morgenroth était moins sophistiquée que son frère, et elle avait une mine florissante, pareille à celle qu'on aurait trouvé dans une photo de propagande pour les kibbutz.

J'étais plus attirée par son frère distant et ironique, bien qu'elle fût très affectueusement venue vers moi. Une fois, il me mit dans la poche une photo de lui, dans laquelle il était assis devant un chalet, son sourire pédant éclairant son visage effilé. C'est tout ce qu'il m'est resté d'Anton Morgenroth. Plus tard, j'ai su qu'il était devenu prêtre catholique en Amérique latine. Je ne me serais attendue à cela de lui moins que de quiconque d'autre, et parfois, je me demande si c'est le résultat de sa nature cynique, ou si cela s'est produit en opposition à elle.

Eva Morgenroth, je l'ai revue une dernière fois quelques d'années après, à Paris, au chevet de son ami qui s'éteignait d'une leucémie. J'avais moi-même émigré depuis peu, et j'avais eu des nouvelles d'elle par hasard. L'impression de douleur inconsolable peinte sur son visage épanoui face au mourant qui, pâle, vivait dans le petit logement typique de l'immigré à Paris, était bouleversante. Et de nouveau, je l'ai perdue de vue pour toujours.

Nous voyions aussi tante Eva Friedemann plus rarement. Elle avait déménagé à Charlottenburg, tandis que tante Käthe allait souvent en Allemagne du sud ou se réfugiait à Berlin chez des sœurs catholiques. Même pour tante Eva, la nouvelle maison était devenue trop grande, et elle en loua une chambre. Dans sa distraction friedemanienne, qui naissait d'une noblesse d'âme, elle se retrouva un jour sans s'en rendre compte avec un locataire diabolique, un certain Erhard à la chevelure argentée, délinquant et antisémite. Elle ne savait rien de lui, bien que son nom eût mauvaise

réputation, et quand elle l'apprit, il était trop tard pour le renvoyer. Ils vécurent ainsi côte-à-côte. Lui aussi avait su entre-temps qu'elle était juive, mais il était bien auprès d'elle et naturellement, il disait d'elle qu'elle était une exception. Oncle Ulrich était alors déjà à New-York, Helmuth était décédé, Käthe en Haute-Bavière. Seule tante Eva était encore à Berlin. Dans sa bonté distraite, s'était introduite en elle comme une absence. Elle aussi fut par suite déportée en Pologne, comme oncle Franz.

Mon père

La rue dans laquelle nous habitions autrefois à Berlin est maintenant déserte. Quand on y arrive, on entend les pas résonner dans le silence, parce que presque toutes les maisons ont été détruites par les bombardements. De la rue, j'ai revu les fenêtres de notre appartement ; la porte de l'immeuble, à moitié endommagée, est fermée depuis des années par une chaîne rouillée ; derrière la façade, rien ne s'élève au-dessus du niveau où poser ses pieds.

Le quartier autour de notre maison, depuis le Tiergarten jusqu'au zoo, en passant le long du Landwehrkanal, constituait le vieux Berlin ouest, l'île qu'enfants nous connaissions, perdue au milieu de la grande ville, mer sans fin et inconnue. L'île était bien délimitée non seulement vers le nord, l'est, le sud, mais aussi vers l'ouest, plus ouvert, qui commençait à la Gedächtnikirche. Pour les profanes, c'était là encore Berlin ouest ; et les lumières de Kurfürstendamm annonçaient même son triomphe. Pour nous, au contraire, c'est là que la ville commençait à se dégrader et devenait le Berlin des nouveaux riches, les cafés de la *bohême* littéraire.

Le premier pont lancé vers le monde plus vaste fut l'activité de mon père, qui était chirurgien. La famille de ma mère résidait tout entière dans notre quartier, mais mon père en sortait chaque matin pour se rendre dans un grand hôpital au nord de la ville et, une fois de retour, il nous racontait l'histoire de ce malade-ci et de ce malade-là, et nous la suivions avec passion. Cependant, pendant de nombreuses années, il ne nous vint jamais à l'esprit de vouloir l'accompagner dans ces quartiers, lointains comme les bois obscurs des contes de Grimm.

Mon père n'avait pas de parents à Berlin. Fils d'un agriculteur, il y était venu de Prusse occidentale. En pensant de nouveau à ce que j'ai su de lui par la suite, je suis encline à douter qu'il s'agît là de la profession de mon grand-père. C'était probablement seulement un commerçant, comme presque tous les juifs de l'est. Mon père ne nous parlait jamais de son enfance, ni de sa jeunesse ; nous ne connaissions que quelques étapes de sa vie précédant son mariage : la licence du lycée à Kölln, une ville de Prusse occidentale (« Kölln avec deux l » précisait-il toujours, afin d'éviter la confusion avec Cologne), les années d'université aux États-Unis.

En 1912, alors qu'il était un jeune assistant à l'hôpital Virchow à Berlin, il avait épousé ma mère. Elle, oui, avait une famille : berlinoise, composée de banquiers et d'avocats, une tribu nombreuse, active, aisée et mue par un inaltérable sentiment de sa propre importance.

Dans le petit monde de ce Berlin Ouest, notre mode de vie était identique à celui de tous les autres. Le long des petites rues à la sobre élégance se succédaient des villas et des maisons aux balcons fleuris et bordées de petits jardins, décorés sans avant-gardisme, mais sans laideur non plus. Deux ou trois générations y avaient installé un mobilier qui était varié, sans être trop disparate.

Les familles chrétiennes et juives vivaient côte-à-côte et une amitié s'était souvent établie entre elles depuis plusieurs générations. On devinait au nom s'il s'agissait d'hébreux ou de chrétiens, mais de nombreux juifs s'étaient faits baptiser. Toutefois, la différence de religion ne créait pas de

barrière. Le luthéranisme des familles que j'ai connues alors était assez libéral, et les juifs qui exerçaient presque tous des professions libérales , eux non plus, n'étaient plus pratiquants, ou l'étaient superficiellement. Dans les maisons des uns et des autres, on allumait les mêmes bougies et on chantait les mêmes hymnes allemands autour de l'arbre de Noël. Il y avait aussi un autre groupe de familles dans notre quartier : les huguenots. Ils étaient arrivés à Berlin après les juifs, accueillis en vertu du principe de tolérance, et ils ne l'avaient jamais oublié.

C'est seulement lentement que je me suis rendue compte qu'en dehors de notre monde enfantin et de notre quartier, les choses n'étaient pas si idylliques. Un jour, alors que ma mère me réprimandait pour un mensonge trop fantaisiste, mon père était entré par hasard dans la pièce mais, comprenant de quoi il s'agissait, il en était rapidement sorti sans rien dire. Ma mère avait perçu dans mon regard la déception liée à cette disparition et laissa affleurer de sa mémoire un ancien mépris à son égard, qui se fondait désormais avec celui, nouveau, qu'elle nourrissait pour moi. Elle m'enjoignit avec dédain de prendre garde contre moi-même, parce que ce vice avait en moi des racines profondes, remontant certainement à mon père qui, lui aussi, autrefois, avait proféré un grave mensonge.

Chaque fois que je pouvais, j'insistais pour le connaître, parce que j'étais avide de savoir quelque chose de la mystérieuse jeunesse de mon père. De chacun des lointains parents de ma mère, je savais cent faits et historiettes, mais de lui, je ne connaissais que son activité et ses goûts présents.

Quand, enfin, j'eus découvert l'histoire de ce mensonge, pathétique et surprenant, il devint vraiment mien. Cette espèce de complicité héréditaire que ma mère avait établie entre nous deux, et un sentiment de protection que j'ai depuis éprouvé pour mon père, m'ont rendu cher ce mensonge depuis le premier instant, me donnant le sentiment qu'il avait été dit par moi. Je l'ai aimé comme on aime une faiblesse bien à soi, qu'on tient cachée un peu par honte, mais aussi un peu parce qu'on ne veut pas s'en séparer.

Les choses s'étaient déroulées ainsi. Après les années d'études faites dans la pauvreté, avec l'aide de quelques riches parents d'Amérique, mon père, venu à Berlin en 1911, avait d'emblée été attiré par le rythme de cette ville et les opportunités qu'elle offrait, et il avait décidé de « se fondre » dans le monde berlinois respectable.

Il avait connu ma mère lors d'un concert, il en était tombé amoureux et cela était réciproque. Ils avaient en commun l'enthousiasme pour Nietzsche, pour Wagner, pour Darwin, ainsi que le goût pour la respectabilité sociale et ses plaisirs. Ma mère affirmait être exempte de préjugés et libre à l'égard des besoins matériels, mais elles préférait les endroits luxueux et elle faisait toujours de grands discours sur son père banquier, sur son oncle qui avait été conseiller médical du vieux Kaiser, sur son frère qui chaque matin montait son propre cheval dans le Tiergarten, était major et se trouvait invité à la cour lors des grandes occasions. Mon père, à l'inverse, n'avait alors ni fortune ni parent à Berlin pour témoigner du rang social de sa famille.

Que faire ? Mon père, qui avait le petit sourire triste et rusé du premier Charlot, ses moustaches et jusqu'à son origine, eut une idée. Bien qu'il eut

perdu ses parents lorsqu'il était encore enfant en Prusse occidentale – ou peut-être en Pologne ? -, il porta un jour à sa future belle-mère leurs saluts les plus cordiaux. Dans son esprit, ces saluts devaient suppléer à beaucoup de choses : à l'absence d'une famille, d'une maison, d'un arrière-plan social déterminé, de cette continuité tranquille et vérifiable, nécessaire pour entrer dans le monde bien placé et respectable qui lui plaisait tant.

D'une certaine manière le mensonge dut lui être propice, puisqu'en jeune homme qui n'était pas complètement dépourvu de liens humains, il fut accepté dans la famille de la fiancée, où d'autres épreuves l'attendaient. Par exemple, celle des bonnes manières à table, l'indice le plus révélateur de l'origine sociale d'une personne. Ma grand-mère l'invita à déjeuner et lui fit servir des pigeons rôtis. Il s'en tira brillamment parce que, nous raconta-t-il après malicieusement, étant chirurgien, il connaissait parfaitement les jointures de chaque petit os, et il n'avait donc pas été le moins du monde embarrassé dans le maniement élégant de la fourchette et du couteau. Le succès obtenu dans cette épreuve et d'autres semblables l'obligea à poursuivre l'évocation de ses parents inexistants et de leurs saluts. Leur plus délicate apparition, qui fut aussi la dernière, eut lieu à travers un télégramme de vœux le jour des noces du fils.

Cela avait été une plaisanterie innocente et un peu macabre qui montrait la volonté de conformisme de mon père, en même temps pleine de fantaisie, et jetait une lumière révélatrice sur le conservatisme, si libéral fût-il à d'autres égards, de la société dans laquelle il voulait entrer. Ma mère ne lui avait jamais pardonné ce mensonge, elle l'avait au contraire toujours considéré comme grave et elle n'avait évidemment jamais fait l'effort d'en analyser la raison profonde. Elle n'avait jamais eu à faire face à un quelconque problème, elle n'avait jamais eu besoin de conquérir sa vie à Berlin, comme avait du en revanche le faire ce petit médecin qui portait la marque du juif oriental, qui n'avait pas de famille et dont les parents, déjà morts depuis plusieurs décennies, avaient peut-être encore parlé *yiddish*.

La découverte de ce secret coïncida en quelque sorte avec la fin de mon enfance. À partir de ce moment, je commençai à sentir que ce n'était pas tant moi que mon père qui avait besoin de protection. En m'identifiant à lui, j'entrevoyais l'étrange malheur des adultes. Et les temps barbares qui feraient d'ici peu irruption dans notre monde me frappèrent, moins parce que j'en souffris qu'en raison de l'angoisse sans cesse croissante de voir mon père se laisser accabler par eux.

Entre-temps l'écran protecteur du vieux Berlin Ouest devenait plus fragile et ça et là apparaissaient les premières fissures.

Quand nous allions en villégiature sur la mer du Nord ou sur la Baltique, nous construisions avec nos parents de hautes tranchées de sable autour de notre cabine, comme faisaient tous les autres. Une fois achevé cet épuisant travail, nous plantions un drapeau sur le bord, le drapeau de la République, noir-rouge-or, avec l'ours de Berlin au milieu. Sur presque toutes les autres tranchées, c'était au contraire le drapeau noir-blanc-rouge de l'ancien Reich qui flottait. Rapidement, une entente entre les familles au

drapeau républicain s'établissait. C'était pour la plupart des familles qui exerçaient des professions libérales à Berlin, souvent juives elles aussi. Bien que, par précaution, nous ôtions le soir le drapeau, nous trouvions souvent le matin nos constructions détruites et nous devions nous remettre au travail et continuer pendant des heures, tandis que les enfants voisins suivaient la scène d'un regard ironique, en égalisant leurs tranchées intactes avec un peu d'eau de mer. Je ne me souviens pas que nous ayons jamais pensé à lancer une contre-offensive ; mais les années suivantes, nous avons cessé de hisser le drapeau républicain pour n'être pas dérangés, et nous nous replièrent sur des drapeaux de fantaisie.

Ce fut après l'un de ces étés que mon père commença à nous emmener en vacances à l'étranger. Il choisissait des lieux raffinés en Hollande et en Suisse. Non qu'il voulût fuir l'Allemagne : au contraire, depuis toujours et encore à ce moment, les vacances étaient pour lui des moments au cours desquels il se plongeait dans la lecture de poètes allemands, anciens et récents et il écrivait à leur propos des commentaires émus dans son journal. Il voulait seulement mettre une certaine distance entre ce qu'il considérait être l'habituelle vulgarité humaine du plus grand nombre et l'art de vivre du petit nombre. Nietzsche ne s'était-il pas réfugié à Sils Maria pour les mêmes motifs ? Et Rilke dans le Carso, et tant d'autres ailleurs ? La vulgarité avait toujours existé, il n'y avait nul besoin d'en faire un drame. L'art de vivre consistait à se tenir à l'écart de la vulgarité, en se réfugiant dans les temples de l'Allemagne idéale…

À l'école, quelques professeurs commençaient à briser l'unité naturelle de nos classes avec des questions en apparence innocentes. « Quel journal lit ton père ? » nous demanda un jour le professeur d'anglais. « Il 'Lokal-Anzeiger' » était la réponse la plus fréquente. J'étais angoissée d'être interrogée moi aussi et quand vint mon tour, je répondis fièrement : « Le 'Berliner Tageblatt' ». C'était un journal du grand monde, cent fois meilleur que ce stupide 'Lokal-Anzeiger'. Un bref silence de la part de mon professeur et puis : « Tu es juive ? ». Je répondis que non. Avant tout parce que j'étais baptisée, mais aussi parce que je ne voyais aucun lien entre le fait de lire ce journal et le fait d'être ou de ne pas être juive. La question du professeur et l'impossibilité de répondre plus longuement suscitaient en moi une grande rage. Je comprenais que, bien qu'il ne pût me le signifier, il était en train de penser : « Non seulement elle est juive, mais en plus elle a honte de l'admettre ». Je sentais aussi que ma religion ne lui importait pas du tout, et qu'en réalité, il cherchait autre chose. Et puisque je n'étais pas véritablement chrétienne, je ne me sentais pas moi non plus très protégée par le baptême. Que je fusse d'origine juive, il l'avait déduit de mon nom, et j'aurais payé qui sait combien pour porter n'importe quel autre nom plutôt que celui-ci ; non pour me cacher, mais pour pouvoir défendre avec un nom qui ne fut pas juif la lecture du 'Berliner Tageblatt' et tant d'autres choses encore.

Je ne parlais jamais à la maison de ces petites expériences désagréables, parce qu'en moi croissait peut à peu la force de les supporter sans affolement. Depuis peu, une fille très différente de celles que j'avais connues jusqu'alors était arrivée dans notre classe. Elle avait été renvoyée d'une autre école pour insubordination et elle nous répétait parfois les

réponses justes mais impertinentes qu'elle avait données en classe à des professeurs autoritaires. Je l'admirais beaucoup pour son irrévérence et le courage qu'elle avait de rester seule avec ses raisons, sereine, sans s'agréger à aucun des groupes déjà existants dans la classe. Elle appartenait à une ancienne famille de la noblesse prussienne, pauvre, fière et aux traditions culturelles raffinées. J'accueillis son attitude, une hardiesse agressive et rationaliste, comme une libération, aussi immédiatement que l'on accueille une expérience neuve lorsqu'on est déjà mûr pour celle-ci.

Comme dans la fable antique, je sentais se rompre l'un après l'autre les trois anneaux pesants qui avaient ceint mon cœur : l'enfance, la famille, la tradition. Je commençais à voir que devenir adulte pouvait et donc devait signifier la volonté de construire un monde sans humiliation, fondé sur la liberté et la raison.

Cette découverte de la rationalité dans les rapports humains et dans le monde spirituel était pour moi enivrante et elle donnait à ma vie un fond de félicité indestructible, elle me donnait des armes contre les doux liens de l'irrationalité, de la *Unvernunft*,[9] dont l'antisémitisme n'était que l'une des innombrables expressions pieuses (*).

* Quand j'ai quitté l'Allemagne, j'ai perdu de vue cette camarade d'école, mais pour garder vivant en moi son souvenir, j'ai donné son nom, Renata, à l'une de mes filles. Elle a ressurgi à l'improviste et au cours des années du miracle économique allemand, me rencontra avec joie, mais comme elle avait changé ! Elle avait épousé un général d'intendance qui tout au long de la guerre, avait veillé à faire voyager d'une partie à l'autre de l'Allemagne tout ce dont avait besoin telle ou telle armée, et avec cela, les meubles de leur propre maison, et tous deux avaient ainsi été si pris par cette activité qu'ils n'avaient eu ni le temps ni la possibilité de se rendre compte des autres choses qui se produisaient en Allemagne. Ils étaient désormais bien installés dans l'Allemagne de la restauration, et ils en partageaient le mode de penser et de sentir. La vivacité de Renata était presque intacte, mais elle s'exerçait désormais sur des bagatelles.

À la maison en revanche, les choses se passaient différemment. Je sentais avec certitude que mon père aurait souffert de ce que je supportais désormais sans affolement. Son enfance avait dû le laisser plus vulnérable et il avait certainement moins confiance que moi dans la force de la raison. Ma mère, enfermée dans son univers de luxe et de divertissements, ne se rendait compte de rien. Jusque vers 1930, mon père avait poursuivi tranquillement son ascension et il était désormais un professionnel reconnu et estimé par tous. Son habileté de chirurgien et quelques uns de ses travaux de technique opératoire l'avaient mené au seuil de l'université. C'était celle-ci, la dernière bataille pour le faire entrer dans la sphère des élus, de ceux qui sont complètement et définitivement « arrivés » … Mais il tomba sur un mur, semblable à celui qu'il avait déjà dû connaître quand il était jeune homme, mais qu'il avait dû imaginer ne plus devoir rencontrer dans la société berlinoise par laquelle il avait si brillamment réussi à se faire adopter.

[9] Vernunft : raison – *un* est privatif.

Le poste de chef de service dans un grand hôpital, étape nécessaire pour parvenir à l'université, s'était libéré. Parmi les qualités requises figurait cependant la religion protestante. Le baptême aurait sans doute suffi à ce moment, parce que le critère de la race était encore hors jeu. C'était un hôpital fondé et dirigé par la communauté évangélique d'un secteur de Berlin, et c'était la seule raison pour laquelle une telle condition était exigée pour qui y occupait le poste de dirigeant. Bien que mon père eut toutes les autres qualités requises, et que son embauche fût soutenue par des collègues d'autorité, cet écueil s'avéra insurmontable et, dans la lutte sans pitié qui a lieu d'habitude pour de tels postes, il fut supplanté par un concurrent plus jeune et moins réputé, mais qui était en règle avec l'Église évangélique.

Peu après, un second coup, encore plus dur lui fut porté. Environ six mois plus tard, un poste de chirurgien-chef se libéra de façon imprévue dans le grand hôpital hébraïque de Berlin ; le poste semblait destiné sans contestation possible à mon père, d'autant plus que le motif de l'exclusion précédente avait fait scandale dans le monde médical. Mais cette fois, parmi les conditions préliminaires, il n'y avait pas seulement, comme dans le cas précédent, celle de la religion du candidat au poste, mais aussi celle de sa femme et de ses enfants. Nous trois, les enfants, avions été baptisés, un peu à cause de ce luthéranisme souple auquel ma mère adhérait, un peu à cause du souci qu'avait notre père de nous épargner les difficultés bien connues de lui, qu'aurait engendré une séparation incompréhensible entre nous et les autres jeunes avec lesquels, en fait, nous avions tout en commun : l'école, la langue, la vie.

L'hôpital hébraïque ne faisait aucune exception. Son enquête était même beaucoup plus sévère parce qu'elle était consciemment inspirée par un critère non seulement religieux mais aussi racial, et la candidature de mon père au poste de chirurgien-chef échoua de nouveau cette fois.

À la cruelle ironie d'avoir été une première fois rejeté comme juif par les protestants, puis par les juifs parce qu'il s'était rapproché du christianisme, s'ajoutait la publicité désagréable et blessante donnée à une partie de notre vie privée, qui n'avait en soi rien de déshonorant mais qui, aux yeux des juifs bien pensants, revêtait désormais les apparences caricaturales du cas d'école.

Exemple de quoi ? Me demandais-je, méprisant tout bigotisme mais touchée au cœur par l'incapacité de mon père à se défendre, lui qui avait une sensibilité exagérée et quasi maladive pour le manque de tact, plus que pour les gros coups de la vie … Démonstration de quoi ? Qu'il fallait rester fidèle à la race et à la religion alors que tout le parcours et tout l'effort de la vie de mon père, et de tant d'autres, avaient consisté à comprendre, accepter et faire sienne la vie de la communauté dans laquelle il vivait ? … Je voyais bien que commençait à triompher alors (et pas seulement du côté nazi) l'orthodoxie, le fanatisme et l'intolérance ; mais depuis quand « triompher » est-il synonyme d'« avoir raison » ?

Face à cette première grave crise de leur vie, mes parents réagirent très différemment. Ma mère la ressentit comme une punition de Dieu. Elle

ne comprenait pas bien pourquoi c'était nous qui avions été touchés ; peut-être parce que mon père avait dit ce mensonge autrefois ; peut-être parce que nous, les enfants, avions été baptisés. Sans s'en rendre compte, avec la même absence de questionnement qui avait caractérisé sa conversion de jeunesse au luthéranisme, elle revint alors au dieu juif, puisque d'évidence, seul lui avait pu être offensé par notre baptême. Du reste, le visage de Jéhovah était pour elle semblable à celui du Dieu chrétien : bon, un peu moraliste et peut-être aussi un peu casse-pieds, mais extrêmement libéral …

En revanche, cette expérience personnelle ouvrit les yeux de mon père sur ce qui commençait à survenir autour de nous. Il n'avait rien à opposer à l'irruption de l'irrationalité, ni une autre irrationalité ni la ferme conviction que la raison pouvait en venir à bout. Il n'avait vécu qu'en se fondant sur la forte détermination de s'insérer dans cette culture allemande qui avait prouvé sa volonté de triompher de la vieille Allemagne de Guillaume II et s'était épanouie avec une si grande vigueur dans les années 1920. Il en avait empli toute son âme. S'il était retiré du monde dans lequel, pas à pas, il avait conquis sa place, il n'aurait eu nulle part où aller et il aurait senti le sol manquer sous ses pas. Mais c'est précisément cela qui se produisait : son univers, qui était hier encore aussi sûr de lui qu'un dieu de l'Olympe, traversait désormais de façon inattendue une grave crise, en raison du surgissement brutal et obtus de l'*Unkultur*, il vacillait et il se brisait autour de lui.

Un sourire résigné et ironique commença alors à dominer les traits de mon père. C'était comme si ceux-ci s'effaçaient peu à peu en même temps que son univers. Dans ce sourire ressurgissaient d'anciennes ruses, d'anciennes mélancolies et un fatalisme antique, à défaut d'être religieux. Pourtant, pénétré par cette humeur mélancolique au cours des dernières années de sa vie, il continua toujours à s'enraciner de nouvelles façons dans l'Allemagne qu'il aimait, et il me récitait avec une émotion d'amoureux les vers des poètes tristes et désinvoltes du romantisme tardif, et des pages de Kafka et les vers magique de Gottfried Benn, son collègue, médecin dans un dispensaire lointain de Berlin Nord.

Il mourut au printemps de 1933, âgé seulement de 53 ans, durant les premières grandes fêtes nazies. Il s'était tellement retiré en lui-même que sa mort ne nous toucha presque pas, tant nous étions submergés par la violence des événements qui se déroulaient autour de nous et investis dans l'effort de leur résister d'une manière ou d'une autre.

Mais quelques années après sa mort, quand j'avais déjà fui Berlin et que je vivais en France, une nuit, je fis l'un de ces rêves qui n'ont pas besoin de clefs interprétatives, parce qu'ils ne dissimulent pas de significations obscures, mais proposent seulement la claire représentation d'une pensée à laquelle nous ne nous ne sommes pas encore arrêtée mais que nous connaissons bien. Nous marchions encore une fois, lui et moi, dans « notre » Berlin, le long du Landwehrkanal aimé depuis toujours, sous les épais marronniers. J'éprouvais une grande douleur à son égard parce que je savais qu'il était mort, mais lui ne le savait pas encore. Je cherchais à le distraire avec divers discours pour faire disparaître de son visage la légère tristesse présente depuis toujours. Mais tout d'un coup, je sentis avec

angoisse s'élever du canal et des arbres un choeur ému et solennel : « Wir können einem toten Mann nicht helfen ».

L'effort de couvrir de ma voix le chœur impitoyable me fit pleurer. Quand, peu de temps avant de mourir, il m'avait lu ces mots de Bertolt Brecht, je ne m'étais pas rendue compte, comme j'en prenais conscience dans le rêve, qu'ils s'appliquaient à lui et à son univers, intenses et passionnés, disparus sans s'être accomplis, avant leur heure, sans aide, abdiquant sans lutter face à la vulgarité barbare qui avait fondu sur l'Allemagne.

Nous, les jeunes, aurions voulu le défendre, avec nos forces désormais aguerries, mais le chœur avait raison : « Nous ne pouvons aider un homme mort ».

Ma mère

Ma mère était l'âme de la maison, de la famille et d'un vaste groupe d'amis qui se réunissait chez nous.

De la première partie de sa jeunesse, je sais peu de choses ; seulement qu'elle était pleine d'admiration, et plus tard d'une amitié durable pour l'une de ses enseignantes, Toni Le Viseur, d'origine huguenote, que j'ai aussi connue parce qu'elle a été notre préceptrice. C'était une femme très sympathique qui vivait en union libre avec un magistrat simplement appelé « le conseiller ». Quand nous l'avons eue comme préceptrice, elle devait déjà avoir une soixantaine d'années ; elle était vive et intelligente et nous sentions qu'elle était profondément liée au « conseiller » qui venait la chercher à la fin des leçons. Tante Toni, comme nous l'appelions, était une fervente protestante aux idées libérales et elle avait exercé une influence décisive sur ma mère. Elle avait par exemple été la principale conseillère pour notre baptême, auquel mon père avait donné son adhésion par opportunisme.

Sans savoir plus que ce que je peux déduire d'un recueil de poèmes dans lequel ma mère notait, jeune fille, les poésies qui lui plaisaient le plus, je pense qu'entre quinze et dix-huit ans, elle a connu un long moment d'enthousiasme pour la poésie, la religion et la musique, au vu des poésies qu'elle copiait avec zèle d'une écriture gothique bien droite, en faisant les volutes alors à la mode. Vers dix-huit ans apparaissent les poésies d'amour, dont certains passages étaient soulignés et d'autres émaillés de points d'exclamation.

Il y a aussi quelques photographies de ce temps, sur du carton épais. Dans l'ovale délicat du visage naviguent deux yeux clairs et étonnamment voilés. Le nez est peut-être un peu long, la bouche pleine et légèrement ouverte. Sa chevelure claire et bouclée se déploie à partir de la classique implantation à la pointe du front.

Dans sa jeunesse, elle avait fait preuve de courage et d'esprit d'initiative. Mariée jeune, et évidemment sans l'avoir voulue, à un avocat de Nuremberg qui, par ironie du sort, s'appelait aussi « Hirschman », elle découvrit peu après qu'il ne l'aimait pas et qu'il était par ailleurs « pas normal ». Elle ne nous dit rien de plus, et de ce fait, je ne sais pas en quoi consistait son « anormalité ». Ma mère demanda et obtint le divorce. Ma grand-mère, de honte, était plus morte que vive, mais ma mère fit la chose la plus juste : elle ne revint pas à Berlin où elle aurait été exposée à tous les commérages et elle alla à Munich. C'était au début des années 1900. Elle recommença à étudier chez elle pour obtenir le baccalauréat et elle se divertit beaucoup dans les fêtes costumées de cette ville joyeuse. Elle se fit alors des amis pour la vie.

Elle alla ensuite étudier la médecine à Strasbourg, où elle mena aussi une vie libre et sans souci. Ma grand-mère avait rapidement refait la paix avec elle et elle commença à revenir de temps à autres à Berlin pour revoir parents et amis. Elle était élégante, belle et indépendante. Quand elle rencontra mon père, elle avait différents autres amis qui aurait voulu l'épouser, mais elle le choisit lui, bien que la répétition du nom l'ait fait hésiter un moment. Ils s'épousèrent en 1912 et en 1913 je naquis. En 1914,

au début de la guerre, mon père fut réquisitionné à l'hôpital de la Charité de Berlin et ma mère, qui n'avait pas terminé ses études de médecine, s'enrôla volontairement comme infirmière. Moi et mon frère, qui naquit en avril 1915, faisions l'objet des soins aimants de Nanna, une religieuse très affectueuse et gentille avec nous.

Ma mère fut la figure centrale de ma prime enfance. À la maison, elle était gaie et elle organisait des fêtes. Elle se tenait en cuisine avec un grand tablier blanc, le col fermé de l'intérieur, à la russe. À portée de mains, il y avait une corbeille en cuir finement travaillée et tapissée à l'intérieur de velours vert qui contenait toutes les clés de ses armoires. Dans un grand récipient de terre cuite brillante, elle préparait par exemple la pâte pour les biscuits de noël. Cette pâte, qui devait reposer un mois dans un lieu frais, diffusait un parfum exquis et de temps en temps, nous pénétrions dans le garde-manger pour en prendre un morceau cru. Quelques jours avant Noël, elle l'étalait sur une grande table de bois couverte de farine, et elle formait des cœurs, des étoiles, des motifs de fantaisie et des lettres marque-place pour la grande fête de Noël. Le 23 décembre était aussi une date mémorable. Mon père allait acheter les carpes de Noël, énormes et pesantes bêtes aux grosses écailles dorées qui, acccompagnées par nos cris d'étonnement, s'agitaient vingt-quatre heures durant dans la baignoire. Puis venait le moment culminant, attendu depuis des semaines : le 24 décembre. Toutes les décorations pour le dîner du 24 étaient disposées suivant un bel ordre, tous les cadeaux sortaient de leurs cachettes. Les carpes étaient tuées et cuites lentement dans un jus où leur sang se mêlait avec de la bière brune, du raisin sec et des amandes. Le plat était extrêmement savoureux et s'appelait carpe à la polonaise. C'était le plat de résistance pour le dîner du 24 dans presque toutes les maisons aisées de Berlin. Sur la table blanche de la cuisine s'alignaient des boîtes pleines de croquants, de biscuits au miel, et des Stollen, des pains longs et pesants, dont certains contenaient seulement du Muscat d'Alexandrie et des amandes, et d'autres un mélange exquis de graines de pavot cuites dans du lait et du sucre. Nous, les enfants, avions préparé depuis plusieurs jours les étoiles et les guirlandes pour l'arbre de Noël, et nous remettions alors l'ensemble à notre père qui avait pour tâche coutumière de préparer l'arbre. Après le modeste repas de midi, nous étions si fatigués que nous ne nous rebellions pas contre la tradition qui faisait que les enfants allaient dormir jusqu'à six heures du soir. On s'endormait dans l'attente de la plus belle fête de l'année. Chaque année, quand elle commençait, la grande salle à manger semblait métamorphosée. Dans un angle, jusqu'au plafond, il y avait un arbre étonnant, plein de bougies, de pommes rouges, de gâteaux en forme d'étoile et de chocolats, et nos guirlandes colorées avaient belle allure. À côté de l'arbre, était placée la longue table. Mais comme nous n'attendions qu'une douzaine de parents et amis pour le dîner, la moitié de la table était couverte de cadeaux. Ils n'étaient pas enveloppés, comme c'est l'usage aujourd'hui. Pour chacun de nous, il y avait un tas formé par les cadeaux qui lui étaient destinés et le tout était couvert d'une grande serviette blanche, de sorte qu'en entrant dans la salle, on voyait sur cette partie de la table une espèce de paysage composé de petites montagnes blanches. Sur la cime de chaque montagne, il

y avait un biscuit en forme de lettre indiquant à qui était destiné le monticule. Avant d'ôter la serviette, nous chantions tous ensemble les anciennes chansons de Noël. Ma mère nous accompagnait en jouant au piano à queue qui se tenait dans l'angle opposé à celui de l'arbre. L'air était plein de l'odeur de sapin et des bougies que mon père avait achetées en choisissant avec soin, pour leur parfum, celles qui étaient fabriquées avec de la cire d'abeille. Participaient à la fête les trois frères de ma mère et leurs familles et les amis les plus intimes : les Friedemann.

Les autres fêtes importantes étaient les anniversaires et un ou deux bals costumés que mes parents organisaient pendant l'hiver. On employait alors un jeune artiste qui transformait avec ingéniosité la maison en couvrant les murs de grandes cloisons destinées à créer l'illusion que nous étions en pleine campagne, le sol couvert de prés en papier et les murs de coins champêtres, là des arrières-salles avec quatre chaises autour d'une table et au fond de hauts bancs de style bavarois.

Je crois qu'au cours de ces fêtes, la conduite des parents et amis était très libre ; ma mère n'avait pas vécu longtemps pour rien à Munich, et quelques chassé-croisés, comme l'on disait alors, auront animés les soirées. Nous étions déjà au lit, mais de temps à autres, nous espionnions la fête et son orchestre composé de quatre musiciens, les danses et les costumes. Les femmes de service nous portaient quelques bons petits plats au lit.

À mesure que nous grandissions, j'avais l'impression que ma mère me préférait mon frère. Je devais du reste lui donner raison ; il était particulièrement aimable dans son effort lent mais systématique de faire les choses comme il faut. Il ne disait jamais un mensonge, non par manque d'imagination, mais par rigueur morale. Il était robuste et en bonne santé et appréciait les propositions de mes parents de faire de longues promenades ou des visites au musée. Moi, au contraire, j'étais maigre et décharnée, toujours très pâle, ce qui m'occasionnait de continuels examens de sang et des poumons, je n'avais envie ni de marcher ni de voir des musées avec mes parents, je réussissais bien à l'école mais avec irrégularité, le tout assaisonné de mensonges plein de fantaisie. Sur ce dernier thème, j'eus avec ma mère de sérieux affrontements, qui me faisaient me sentir coupable ; mais je ne fis aucun effort pour changer. Constatant le profond accord entre mon frère et ma mère, je cherchai et obtins d'être la préférée de mon père, mais cela était purement affectif. Sur le terrain du jugement moral, mon père préférait sans conteste mon frère. Nos deux parents nourrissaient un grand désir qu'en tout, nous fussions les premiers, en classe, en sport, en musique, etc. Mon frère était si pénétré de leur désir que jusqu'à la fin de ses études universitaires, il considéra qu'il était de son devoir moral d'être premier dans tout ce qu'il faisait. Je me souviens qu'à un jeu, il eut la patience de s'isoler pour s'entraîner des heures et des heures avec une balle, pour observer quelques jours plus tard avec satisfaction notre étonnement, quand il apparut qu'il parvenait désormais à nous battre, alors que nous l'avions battu jusque là facilement.

La raison de ma profonde aversion à l'égard de ma mère, qui avait émergé non dans la petite enfance mais dans les années d'adolescence et dont je ne me suis plus jamais libérée, était en somme un conflit de

générations. Encore aujourd'hui, par exemple, je me sens mal à l'aise quand on me dit, comme cela arrive souvent, que j'ai eu de la chance de vivre dans les années 1920-1930 à Berlin. Je ne les ai pas vécues parce que dans les années 1920, j'avais à peine six ans et de 1927 à 1930, quand nous commencions à comprendre, nous avons eu, mon frère et moi, une réaction très négative contre le monde raffiné et noceur qui nous entourait.

La génération à laquelle nous étions confrontés dans la maison paternelle n'était pas celle qui avait fait ses expériences décisives durant ou après la guerre. Avec celle-ci, nous aurions pu nous identifier et de fait, nous nous y sommes plus tard identifiés, quand nous avons lu Brecht, Toller, les manifestes du Bauhaus, la Weltbühne, Benjamin … La génération à laquelle nous étions confrontés était en revanche née dans les années 1880-1890, elle avait vécu sans soucis, je dirais presque inconsciente (à quelques très rares exceptions près) jusqu'en 1914 et elle avait ensuite considéré les années 1920-1930 comme la poursuite du temps d'avant-guerre avec une soif de jouir librement de la vie d'une intensité accrue.

Mes parents faisaient partie d'une génération qui était à la fois victorienne et très libre, et je ne parvenais pas à dépasser ma gêne à l'égard de ce mélange. Elle était victorienne dans le fait de donner beaucoup d'importance au jugement des gens de bien, « in » comme l'on dirait aujourd'hui. Mais par ailleurs, ce clan menait de 1920 à 1930 une vie très libre, consacrée sans l'ombre d'un jugement moral à tous les divertissements. Elle allait à l'étranger pendant les vacances, elle fréquentait les restaurants de luxe, elle organisait des fêtes somptueuses, elle s'habillait à Paris et à Londres, elle applaudissait des comédies très osées. Dans la génération plus jeune, certains les critiquaient durement, tout en se comportant comme eux, et pour ceux-ci, on avait créé l'expression de « communistes de salon ». Ce mode de vie était promu avec pompe et reposait sur un sentiment de sécurité, comme s'il devait durer toujours et servir de modèle pour la vie de tous. C'était comme s'ils fermaient les yeux sur les contrastes que nous voyions surgir peu à peu entre leur insouciance et les secousses effrayantes du monde qui nous entourait.

Naturellement, ils votaient pour le parti démocratique, comme tous les gens que nous voyions à la maison, mais il n'y avait dans cela aucun réel engagement, et leur façon de vivre était fondée sur un souvenir nostalgique de la vie d'avant 1914. Les rapports entre eux et ceux qui les « servaient » étaient débonnaires mais classistes, sans que cela suscite un quelconque souci. Les journaux qui « se lisaient » - « Die Vossische Zeitung » et « Das Berliner Tageblatt » - étaient de bon goût mais superficiels.

Cette génération était représentée de manière typique par ma mère, qui se considérait comme « libre », mais qui était plus libertine que libre, parce qu'elle était en réalité pleine de préjugés à l'encontre de tout ce qui n'était pas consacré par la riche et libérale bourgeoisie des années 1910.

Comme il arrive dans les conflits de générations, j'avais un bon flair pour tout ce que cette attitude recélait de paresse festive, d'hypocrite et de médiocre ; et je n'hésitai pas à la considérer comme une adjuvant coupable à ce qui était en train de se préparer. De là me vint une forte aversion morale à l'égard de ce monde de sentiments libres, mais toujours bien en adéquation

avec les convenances, que je rencontrais dans chaque expression de ma mère.

Comme tout comportement puritain, le mien avait aussi sa part de fanatisme. Dans ces années, naquit la profonde amitié qui nous unissait, moi et mon frère, que je convainquis de la profonde immoralité du monde de nos parents, et qui, à partir de ce moment, employa son intelligence systématique à l'exploration du monde inconnu qui s'étendait au-delà du clan familial.

Ma mère sentit que nous nous éloignions d'elle. Alors qu'elle aurait été pleine de compréhension à l'égard de toute incursion dans l'univers des divertissements, elle réagit avec rage contre nos exigences nouvelles et étranges pour elle. Elle cherchait inutilement à nous convaincre de participer aux fêtes des enfants les plus insouciants de ses parents et amis, et elle faisait tout pour empêcher nos amitiés avec des « gens inconnus », c'est-à-dire des personnes qui étaient de façon patente d'une extraction différente de la notre. Elle me trouvait puritaine et fanatique, alors que je la considérais comme libertine et prisonnière de sa classe. Au fil des années, cette opposition ne s'est jamais éteinte. Chacune de ses tentatives pour rétablir avec moi l'harmonie des années d'enfance s'est heurtée à une constante répulsion à l'égard du ton à la fois pompeux et enclin au compromis que je percevais dans tout ce qu'elle a continué à dire jusqu'à la fin de sa vie, et contre lequel j'ai cherché à former ma personne.

Je me repens maintenant de mon comportement qui manquait de générosité et de ma prétention à avoir toujours raison ; je me sens coupable de ses dernières années, qu'elle a traversées en étant malheureuse. Je l'avais fait venir à Rome, pensant, de loin, avoir surmonté l'aversion et pouvoir rendre moins triste la vie qu'elle avait menée seule à Londres à partir de 1939. Mais, à l'exception de rares moments pendant lesquels je parvins à me contrôler, j'ai toujours senti ressurgir le différend irrémédiable entre sa conception de la vie et la mienne.

Moi et ma mère

En cherchant à mettre à nu les relations que j'ai eues avec ma mère, j'observe que l'aspect le plus important réside, contrairement à ce que dit Freud, dans le rapport passionnel que j'ai toujours eu avec elle, et non dans la relation avec mon père. J'étais attachée à mon père de manière détendue, et je dirais même idyllique. Lui se situait au-delà du cercle familial et il était, comme tant de pères, gentil, affable, hors jeu. Il n'avait certainement pas un rapport primordial à nous, comme je sentais que c'était le cas pour ma mère. Un psychanalyste insinuerait probablement, en entendant cette dernière observation, que j'étais jalouse, peut-être plus sur un mode résigné qu'agressif. Mais, étant donné qu'en psychologie, les analyses se font et se refont toujours, et qu'au fond, les différences consistent dans l'ordre différent donné à chaque fois aux strates variées composant notre psyché, il me semble sincèrement que la vie passionnelle de notre enfance tournait seulement autour de notre mère. Ma mère était le pivot de notre vie, la récompense, le juge, l'obstacle à chacune de nos activités. Elle était affectueuse, omniprésente, elle nous jugeait et était jugée depuis le commencement. Sa parole nous libérait ou nous emprisonnait, nous comblait ou nous rejetait. Tout dépendait d'elle.

Dans un tout premier temps, j'ai éprouvé pour elle un attachement fort et heureux. Celui-ci a peut-être été brisé une première fois avec la naissance de mon frère, d'une an et demi plus jeune que moi. C'était un enfant facile à élever, plus tranquille et robuste que moi. En outre et surtout, c'était un garçon. Ma mère elle-même avait grandi seule fille parmi trois frères et elle l'avait beaucoup désiré. Je suis certaine qu'elle ne m'a jamais privé de son affection, mais ma jalousie a toujours été un puits sans fond, et c'est ainsi qu'entre mon frère et moi a commencé une compétition autour de ma mère, qu'il gagnait toujours, parce qu'il était par nature meilleur, plus calme et plus obéissant que moi.

Ma mémoire commence à se faire plus claire à propos des premiers différends que j'ai tendance à projeter dans les premières années d'enfance, alors qu'un examen plus attentif les situerait vers l'âge de dix ans.

Les traits de ma mère, qui étaient l'expression de sa condition de femme au caractère expansif mais corseté par les contraintes d'une société très rigide, commençaient alors déjà à m'irriter. Son activité, ne parvenant pas à se fixer sur un objet, se déployait de manière trop impérieuse sur nous. Sa continuelle présence me fatiguait. Son récit toujours recommencé de sa jeunesse libre me laissait froide. Son enthousiasme pour la nature me paraissait affectée. Et surtout son continuel appel à notre affection filiale me glaçait. Je sentais chez mon frère et ma sœur une tendance différente, beaucoup moins critique et intolérante. Ils auraient été enclins, chacun pour des raisons qui leur étaient propres, à demeurer enveloppés dans l'amour possessif de ma mère. Mon frère, à sa manière réfléchie et un peu sournoise, acceptait les compromis extérieurs pour rester plus libre intérieurement. Ma sœur était encore une petite bête qui avait besoin de chaleur.

Cet amour, au contraire, me pesait et je cherchais à m'en libérer, d'abord de manière instinctive et plus tard en employant toutes les forces de

la conscience. J'appris à connaître au cours d'une longue pratique le labyrinthe compliqué des relations familiales dans lequel, à chaque tournant, l'amour devient intolérance, aversion et vice-versa.

Je cherchais refuge contre l'invasion de ma mère dans l'amour de mon frère et de ma sœur. Tout compte fait, je parvins à les rendre étrangers à ma mère tous deux : mon frère, en empruntant le chemin d'une communion intellectuelle qui se révéla durable ; ma sœur, en me substituant pour elle à ma mère.

Je me souviens de nombreuses nuits, au cours desquelles, m'éveillant avec peine, je m'introduisais en retenant mon souffle dans la chambre de la petite pour l'arracher au sommeil et l'emporter dans mon lit où je la serrais contre moi, rendue folle par un amour maternel précoce.

Tout cela ne commença pas avec l'intention de détrôner ma mère, mais devint de plus en plus conscient au cours de l'adolescence. Elle en sortit perdante et épuisée, moi victorieuse et déjà à la recherche de nouvelles conquêtes en dehors de la famille. Ainsi ma mère demeura spoliée de ses enfants, alors que moi, comme un nouveau riche, je m'apprêtais à délaisser les richesses péniblement raflées.

J'ignorais qu'une immense revanche m'attendait : dans ma vie également, comme dans celle de ma mère, une place trop importante et trop coûteuse en efforts serait conférée à ce fameux « amour », à son exercice, à sa distribution, aux divagations à son propos, je m'y agripperais comme si c'était le seul bateau sur lequel il était possible de traverser la vie.

Je veux remarquer ici, sans fausse modestie, que je mérite peut-être dix en amour. Cela ne signifie pas que je ne me suis pas trompée cent fois. Mais je suis heureuse avec mon homme, avec mes enfants, j'en suis aimée avec cette part de haine qui est inévitable, j'ai évité les grosses erreurs, je me suis comportée avec le naturel acquis au cours de longues années d'apprentissage. Mais tout cela, combien ça m'a coûté ! Presque toute ma vie a été un effort continuel vers « l'amour », c'est-à-dire vers le néant. Parce que si j'étais devenue médecin ou architecte, j'aurais employé tous les trésors de mon inventivité, de mon instinct, de mon intellect en vue de cet objet extérieur à moi. Une telle projection de ma personne sur un objet autre m'aurait enseigné, par sa nature même, ce détachement et cet équilibre que j'ai poursuivis avec tant de peine sur la mauvaise route, la route « féminine » !

Oui, sans le savoir, et sans le vouloir, ma mère m'a instillé ce sens de l'amour. Et sans le savoir et sans le vouloir moi-même, je l'ai bu, ce venin, tout en croyant à tort contester pas à pas tout ce qu'elle disait, pensait, faisait. Ma critique passait au crible chacun de ses mots et gestes, mais sans reconnaître son échec fondamental : sa vie de femme …

La mort de ma mère

Ma mère est morte il y a un mois.

Je ne l'ai pas aimée, et aussi loin que ma mémoire remonte, je ne trouve que mon effort pour devenir différente d'elle, et plus tard pour protéger ma vie, et ma différence avec elle.

Mais sa mort m'a épouvantée. Elle a été sauvage comme sa vie, et malgré tout, je me suis reconnue en elle. Si je ne fais pas attention, je mourrai comme elle, sauvagement, sans m'en rendre compte, amoureuse de la vie malgré toutes les peurs, et non préparée.

Rêve sur la mort de la mère

Cet après-midi, j'ai fait un rêve limpide et désespéré. Dans le rêve, je revenais de la mer en compagnie de ma fille Barbara – où en effet je me trouve – à Rome. Nous devions aller voir la concierge de notre immeuble afin d'organiser quelque chose pour Barbara, chercher une nurse ou une petit appartement pour le moment où elle reviendrait en ville à l'automne, je ne sais pas. Alors que nous nous approchions de la maison, il me venait à l'esprit que ma mère était morte peu de jours auparavant, deux ou trois, et que je la trouverais là, dans mon appartement, étendue dans le cercueil, peut-être veillée par la concierge ou je ne sais qui. J'éprouvais une douleur mêlée de soulagement à l'idée que tout s'était déroulé en mon absence. Nous étions désormais à quelques pas seulement de la maison, je continuais à parler à bâtons rompus avec ma fille de ses problèmes domestiques et d'enfant, comme s'il avait été question de vie ou de mort, alors qu'il était bien question de vie ou de mort à propos d'un sujet dont je ne lui avais encore rien dit. Je le lui dis tandis que nous franchissions déjà l'entrée de la maison, mais elle, toute tendue vers la résolution de ses problèmes, ne comprit pas, elle ne pouvait pas comprendre. J'aurais du le lui dire avant. Je pensais avec angoisse que la concierge allait bientôt arriver et qu'il serait extrêmement inconvenant de l'accabler immédiatement de diverses questions d'organisation. La première chose à faire était de me présenter en état de deuil. C'est pourquoi je composais mon visage en une expression douloureuse pour faire comprendre que toutes mes pensées allaient vers ma mère.

Simultanément, j'avais honte de cette expression en présence de ma fille, qui devait juger que j'étais une grande comédienne, sachant parfaitement que deux minutes auparavant, nous étions en train de parler de façon animée sur de tout autres sujets.

À ce moment, la femme arrivait, comme toujours vêtue de noir, comme toujours avec une grimace de mécontentement, à cause des cent misères que lui occasionnaient tous les habitants de l'immeuble. Cependant, je savais qu'elle m'estimait et je lui en étais reconnaissante dans cette situation. Par chance, elle s'adressa à moi, et non à ma fille, qui ignorait tout. Elle m'adressa ses condoléances, et à entendre sa participation sincère, ma douleur s'épancha de manière plus naturelle. Je lui demandais avec anxiété de m'ouvrir le petit appartement où se trouvait ma mère et je goûtais par avance une espèce de félicité : je reverrais finalement ma mère, je resterais à côté d'elle, moi vieille, elle morte et étendue ; nous communierions dans la même douleur en raison de sa mort, je lui rendrais honneur, elle s'en réjouirait.

Il est trop tard, dit la concierge. Ils l'ont déjà emportée. Votre sœur s'est chargée de tout.

Alors, ma douleur devint désespoir. Comme toujours, le décompte du temps se révéla à moi dans son caractère implacable : je n'avais pas senti les heures passer, j'étais demeurée suspendue aux différentes sensations éprouvées à la mort de ma mère. Maintenant, j'en subissais pour la énième fois les conséquences. Je me révoltais : mais pourquoi ne m'avaient-ils pas

attendue, pourquoi n'avaient-ils pas laissé ma mère reposer dans l'appartement ? La concierge, toute en condoléances mesurées et sévères, me fit observer qu'on ne pouvait pas décemment laisser plus de trois jours dans un cadavre dans une maison. Dévorée par la douleur, je devais me rendre.

Puis venait ma sœur. Je lui demandai comment était morte ma mère et elle me répondit qu'elle avait eu une attaque, au cours de laquelle tous ses sens s'étaient déréglés; que cela était, selon les médecins, un signe évident d'une forme de cancer généralisé. Comme toujours, quand ma sœur me parlait de quelque chose, je n'étais pas du tout satisfaite. L'histoire du cancer généralisé me semblait étrange ; je voulais demander s'il n'aurait pas été mieux de faire une autopsie, mais je comprenais que cela n'aurait plus rien changé. En outre, étant arrivée en retard pour des raisons futiles, je n'avais pas le droit de mener une telle enquête. C'est pourquoi je me tus et je me sentis aussi coupable face à ma sœur qui avait du s'occuper seule de toutes les tâches relatives à la mort et à l'inhumation de ma mère.

Ce rêve contient de nombreux éléments de ce qu'a été la relation que j'ai eue avec ma mère.

Conspirations et histoires d'amour

La bataille qui ne vient pas

Les derniers mois de 1932 et les premiers de 1933 correspondent, dans mon souvenir, à une période très longue, parce que remplie d'expériences nouvelles faites avec mon frère, avec lequel je formais alors un duo inséparable. Au cours de l'hiver, avant que les nazis ne prennent le pouvoir, nous avions attendu, de moins en moins patiemment, que le parti social-démocrate – mon frère puis moi avions adhéré à son organisation de jeunesse – pèse de son poids politique important pour barrer la route au nazisme alors en ascension. La création du « Front de fer », c'est-à-dire l'alliance du SPF et de quelques groupes démocrates et d'obédience socialiste nous parut être dans un premier temps un bon signe, mais il apparut vite comme un trompe-l'œil, d'apparence brillante, mais en réalité dépourvu de volonté d'action. Nous nous rendions régulièrement aux grandes manifestations du parti. Elles étaient toujours très fréquentées et l'on sentait chez toutes les personnes présentes le même désir anxieux de recevoir enfin des chefs le signal pour agir contre la vague montante du fascisme. Il était évident que les national-socialistes devenaient toujours plus insolents parce qu'ils ne trouvaient personne qui leur barrât la route. Les deux grands partis ouvriers s'affrontaient avec une violence inédite sans se rendre compte qu'ainsi, ils libéraient la voie à la force qui, d'ici peu, les anéantirait tous deux. Dans les quartiers ouvriers, les agressions fascistes étaient fréquentes contre les membres du parti communiste et du Front de fer. Mais elles ne faisaient pas l'objet de réponses déterminées.

Je me souviens tout particulièrement de l'un de ces actes d'insolence fasciste, calculé à la mesure de la faiblesse de la gauche divisée. Dans une petite ville de la Silésie, un ouvrier communiste avait été brutalement tué par un SA. Au cours du procès de celui-ci, Hitler fit organiser des manifestations hystériques sur les places de la ville, dans le but évident d'intimider les juges et les jurés. Le jeu réussit à moitié car l'on infligea une peine légère à l'assassin. Le même jour, il reçut cependant un télégramme personnel de Hitler qui le qualifiait de héros et de martyr de la révolution nazie. Tout le monde comprit la gravité du signe et déplora doctement l'intrusion inouïe d'un chef politique dans l'administration de la justice. Mais tout et tous étaient comme paralysés, dans l'attente du cataclysme …

Ainsi l'on arriva au 31 janvier, jour de la Machtergreifung, la prise du pouvoir. Ce soir-là, Berlin fut comme emporté dans un cauchemar silencieux. Les nazis avaient appelé leurs masses à former un grand cortège qui devait défiler à travers le Brandenburger Tor et devant le Reichskanzlei, où Hitler et son état-major se trouvaient sur le balcon. Et nous, qu'aurions-nous fait ? Qu'attendions-nous encore ? Mon frère, plus encore que moi, était atteint par l'impuissance de notre parti, et je me souviendrai toujours ce que nous avons fait ce soir-là. Lui se rendit en bicyclette jusqu'au Karl-Liebknecht-Haus, le siège central du puissant parti communiste. J'y étais aussi, mais je ne me souviens pas comment j'y étais arrivée. Muet comme moi, il regardait l'édifice imposant, comme si le signal qu'il n'attendait désormais plus de son parti devait venir de là, et moi, je le regardais lui, que

j'aimais plus que toute autre personne au monde. Je comprenais qu'il souffrait et qu'il percevait plus profondément que moi la gravité du moment. Son apparence extérieure était l'expression exacte de son sentiment. Elle était transparente pour moi et elle m'émouvait jusqu'aux larmes. Il portait un costume un peu ridicule en laine verte ; la veste avait quatre poches rapiécées et une ceinture ; le pantalon était un knickerbockers trop long. Ce costume avait appartenu à un oncle riche, qui était mort et l'avait porté pour quelque occasion, peut-être pour aller à la chasse ; sur mon frère, il faisait bizarre, démodé ; on comprenait qu'il avait été ajusté maladroitement ; mais à ce moment, il symbolisait pour moi son absence de préoccupation et sa liberté à l'égard de toute relation avec le monde, absorbé qu'il était dans la réflexion sur le temps qui s'enfuyait, appuyé sur sa bicyclette, la tête inclinée, les yeux absents, la bouche légèrement ouverte qui s'oubliait dans l'attente. En haut, au dernier étage de l'édifice, toutes les fenêtres étaient éclairées, bien que la nuit fût avancée. Le comité central était en train de délibérer. Quelques autres personnes s'étaient arrêtées autour de nous, qui, de façon évidente, attendaient comme nous. Tous étaient silencieux. Mais aucun « reitender Bote », aucun messager à cheval n'ouvrit les grilles et ne donna le signal. L'un après l'autre, ces quelques personnes s'en allèrent, et nous avec eux. Le grand Berlin rouge semblait immergé dans un rêve incrédule, tandis que les hordes nazies célébraient leur premier contact avec l'ivresse du pouvoir sous les fenêtres du Reichskranzlei.

La dernière grande manifestation publique des social-démocrates fut celle qui eut lieu au Sportpalast, le plus grand stade couvert de Berlin. La salle était incroyablement pleine, la foule grave et disciplinée, plus que jamais dans l'attente du signe annonçant la grande bataille. Mais le signe ne fut pas donné. Tout l'état-major du parti se trouvait à la table de la présidence. L'un après l'autre, ses membres se levèrent pour conjurer les camarades de rester tranquille, de ne pas répondre aux provocations. Le raisonnement était celui qu'on nous tenait habituellement, toujours le même : les nazis cherchent à provoquer parce qu'ils sentent que leurs forces diminuent ; s'ils affrontent une classe ouvrière décidée à ne pas accepter la provocation, ils continueront à s'affaiblir. Leurs résultats avaient été significativement moins bons lors des dernières élections de septembre 1932, et ce fait était toujours mentionné pour étayer cette thèse. Du reste, ainsi se poursuivait l'argument, même si Hitler résistait quelques mois au gouvernement, cela serait peut-être salutaire, car tous ainsi se rendraient compte qu'il était un menteur, une personne inepte, qui avait imprudemment tout promis à tous ; en six mois, il échouerait de manière honteuse. La dernière recommandation, et je me souviens encore du ton suppliant et solennel avec lequel elle fut donnée, fut encore celle du « Genossen, Gewehr bei Fuss ! », « Camarades, armes aux pied ! », tandis que la foule quittait lentement l'énorme cirque, scandant l'Internationale et « Brüder zur Sonne zur Freiheit ».

L'atmosphère était étrange sur la Postdamerstrasse où nous sortîmes avec un groupe de camarades. Devant la grande sortie du Sportpalast, il y avait un énorme déploiement de forces policières, parmi lesquelles un escadron de policiers à cheval, de hauts casques sur la tête, alignés dans un ordre parfait, l'un à côté de l'autre, immobiles. Nous avions fait quelques pas

quand nous entendîmes la voix d'un passant crier : « Le Reichstag brûle ! ». Nous nous sommes regardés, stupéfaits, sans saisir à ce moment-là la signification de cette nouvelle. Nous fîmes une partie du chemin en direction du Reichstag, comme beaucoup d'autres, et nous aperçûmes au loin, dans le ciel obscur, la lueur sinistre de l'incendie. Comme il était tard, nous n'avons pas continué.

Le matin suivant, dans tous les journaux, l'annonce du grave événement s'étalait en gros caractères. Les différentes impressions ressenties au cours de cette soirée sont gravées de façon indélébile dans ma mémoire : la salle pleine et recueillie, les appels suppliants au calme, la lente sortie de la foule qui chantait, les silhouettes sombres à cheval alignées face à nous, et le ciel devenu rouge à cause de l'incendie.

Dans la clandestinité à Berlin

Au cours des quelques mois où je suis encore restée à Berlin, entre la prise du pouvoir par les nazis et l'été, j'ai fait la connaissance de divers petits groupes, qui se formaient et se défaisaient, dans l'atmosphère de colère générale éprouvée face à la chute apparemment inexplicable des deux grands partis de la gauche, tombé chacun selon une manière différente.

Au parti social-démocrate, l'on continuait à théoriser l'idée selon laquelle Hitler échouerait d'ici quelques mois et par conséquent, qu'il était sot de sacrifier les organisations syndicales et politiques dans une lutte ouverte qui serait meurtrière après les interdictions, les dissolutions et les arrestations qui avaient suivi l'incendie du Reichstag. Les nazis étaient bien contents d'une telle crainte. Ils demandèrent et obtinrent la remise des caisses des syndicats, du parti et de la Jeunesse socialiste. Rapidement, des nouvelles encore pires circulèrent : dans les cours des prisons, les vieux leaders social-démocrates, arrêtés immédiatement après l'incendie, naturellement pas tous, mais certains des plus connus, conseillaient aux jeunes de faire le salut nazi durant la promenade, pour mieux apprendre à l'imiter et ainsi revenir vite à la maison, naturellement afin de conserver intact le pouvoir apparent du parti. En réalité, cette organisation était en pleine dissolution même si elle se reconstitua ensuite à Prague.

Le parti communiste résista mieux, parce qu'il avait depuis un moment une organisation clandestine dissimulée derrière l'officielle ; mais bien que l'activité des véritables fonctionnaires se poursuivît, avec minutie et esprit de sacrifice, la paralysie des effectifs externes fut aussi totale que celle des socialistes, alors que c'est eux qui auraient pesé. Une exception notable fut le comportement de Dimitrov au cours du procès pour l'incendie du Reichstag.

Mais pendant que les social-démocrates défendaient leur attitude, les communistes imaginaient dans leurs journaux illégaux des luttes qui n'avaient jamais (ou presque jamais) eu lieu. Ils avaient plus mauvaise conscience que les social-démocrates, parce que les deux gros partis ouvriers avaient abandonné leurs positions sans combattre. Et ils publiaient des ordres de manifestations à mener ça ou là. Elles n'avaient de réalité que sur le papier. Je me souviens d'un article qui décrivait le premier mai 1933 à Berlin, journée qui s'était déroulée sans qu'un événement significatif ne survint, comme toutes les autres. D'après ce petit journal, en revanche – je crois que c'était le célèbre « Inprekor », et l'article était probablement surtout rédigé à l'usage des camarades russes -, ce jour-là à Berlin semblait avoir été un jour d'émeute menée sous la direction du parti communiste. Entres autres choses, on y racontait que les ingénieux camarades communistes avaient mis aux fenêtres leurs gros édredons, après avoir retiré les taies blanches ! Parce que les taies du dedans étaient rouges, c'était comme si les ouvriers héroïques avaient mis à la fenêtre des drapeaux rouges tout gonflés, tout en pouvant affirmer, en cas de contestation, qu'ils avaient seulement aéré les édredons.

En opposition à ces deux postures, celle du renoncement du SPD et celle, rhétorique, du KPD, des courants se formaient rapidement, qui

confluaient dans la tentative de reconstituer un centre d'action. Ayant quitté l'Allemagne au cours de l'été 1933 – naturellement avec l'idée d'y revenir rapidement, en réalité pour ne plus y retourner, sauf à quelques reprises, ces dernières années, au cours de voyages empreints de souvenirs mélancoliques -, il ne me reste que quelques impressions brèves et limitées des quelques rencontres faites pendant ces mois.

Le premier groupe rencontré fut le groupe « Miles », composé d'ex-socialistes et de quelques ex-communistes, baptisé ainsi parce qu'il se fondait sur un opuscule écrit par Miles, nom de combat de Richard Löwenthal, qui avait pour titre *Neu Beginnen*. Le groupe faisait une critique sévère du jugement superficiel sur le fascisme qui circulait depuis longtemps au sein du SPD. En outre, il s'efforçait de fondre la théorie socialiste avec la pratique léniniste, invitant les compagnons socialistes à s'organiser selon les règles de la clandestinité pour combattre le nazisme. J'ai participé à quelques réunions de cellule de ce groupe. Je n'en ai pas un grand souvenir, si ce n'est que les règles de la clandestinité étaient scrupuleusement observées. Un compagnon dont je ne connaissais que le nom de combat m'attendait à la sortie de la station de l'U-Bahn, au milieu d'un quartier populeux de Berlin Nord, et avant de me conduire à la petite pièce de l'appartement où avaient lieu les réunions, il me faisait tant tourner dans le voisinage que je n'aurais jamais pu retrouver ou indiquer le lieu. Les discussions me semblaient être plus des exercices scolastiques qu'autre chose, mais c'était peut-être ainsi à mon niveau et différent à des niveaux plus élevés de la petite organisation.

Au cours de cette période, j'ai rencontré un jeune fonctionnaire communiste, dont je ne connaissais également que le nom de combat : « Adolf ». C'était un jeune, peut-être la trentaine, fluet, maigre et grand, toujours vêtu de gris foncé. Il m'était impossible de deviner s'il était d'origine bourgeoise ou ouvrière, tant il s'était identifié à son rôle et au langage du « révolutionnaire professionnel ». Il était très secret, mais sans pour autant se donner des airs à cause de cela. De façon évidente, il était un anneau d'une certaine importance dans la chaîne des fonctionnaires du parti, et ses contacts avec moi devaient se situer aux marges de son activité. Il ne me concédait jamais plus que quelques minutes, avec une stricte ponctualité. Il considérait certainement comme naïves les questions que je lui posais. Un sourire mélancolique apparaissait alors sur son visage émacié, qui se distinguait par un nez effilé et une bouche mince. Mais il me répondait toujours avec une grande patience. Un jour, nous découvrîmes que nous connaissions tous deux la famille Kuczynski, moi parce que les parents étaient amis des miens et que les enfants étaient nos amis, lui parce qu'il connaissait Ursula Kuczynski dont il me dit qu'elle était à Shangaï depuis quelque temps en mission pour le Komintern. J'étais fière d'avoir ainsi d'une certaine manière établi un rapport humain minime entre lui et moi. Une autre fois, Adolf me parla de la nécessaire solitude de sa vie de fonctionnaire. Il m'en parla à voix basse, demeurant toujours gentil et distant. J'aurais voulu lui donner un peu d'amitié, mais je ne savais pas comment faire. Son visage lumineux et légèrement mélancolique est toujours resté dans ma mémoire et à Paris, j'ai parfois eu encore de ses nouvelles. Puis plus rien, et après la guerre, j'aurais voulu en avoir, savoir s'il avait survécu. Mais que

demander dès lors que les noms, dans la clandestinité, changeaient des dizaines de fois, et que la seule chose que je savais alors était qu'il s'était présenté à moi avec le nom d'Adolf et qu'il avait un sourire triste ?

Un autre groupe dont je fis partie s'était formé spontanément à l'université et était composé de socialistes et de communistes qui ne supportaient pas leur parti. C'est dans ce groupe que naquit l'idée d'un petit journal clandestin qu'ensuite nous avons fabriqué dans la chambre d'hôtel de Colorni. Ce groupe avait pour défaut que nous nous connaissions tous, ce qui conduisit rapidement à sa dissolution. Au début, un compagnon communiste sérieux nous dit qu'un des participants était probablement un espion nazi. Celui-ci s'appelait von Wiesen et il avait un visage étrange, pâle, grêlé, plat et des manières mystérieuses. Il ne semblait pas être un étudiant d'université, bien qu'il se présentât comme tel. Il emmenait souvent avec lui une fille. C'était, comme il nous le fit comprendre, sa compagne. D'évidence, elle s'était faite mordre la joue, comme le montraient les traces cicatrisées de trois ou quatre dents. Je me demandai toujours si c'était le mystérieux von Wiesen qui l'avait mordue. Je n'ai jamais su s'il était vraiment un espion ou si seul son comportement mystificateur avait fait naître quelque soupçon. Toutefois, il disparût rapidement de nos réunions universitaires.

Plusieurs mois après, peut-être même un an plus tard, je le rencontrai à Paris, dans ce lieu de passage et de transit qu'était le bureau « Antifa » de Barbusse, rue Lafayette. Je me précipitai chez Koenen, que nous considérions être un compagnon responsable, pour lui dire que von Wiesen avait été signalé auparavant comme un espion à éviter et que, si la chose était vraie, comme il pouvait rencontrer ici des camarades qui recevaient les instructions pour leurs missions en Allemagne, il mettait en danger leur vie et celle des camarades chez qui ils se rendaient. La réponse du vieux fonctionnaire, ex-député au Reichstag, fut d'une telle stupidité qu'elle contribua fortement à faire vaciller ma confiance dans le KPD. Il me dit qu'en effet, il y avait des doutes à ce sujet, et élargissant les bras en signe d'impuissance, il répondit : « Wiesen fait pour le KPD d'excellents résumés à partir des journaux anglais et américains, et je ne sais pas à qui d'autre je pourrais confier cette tâche ».

Cependant, ce ne fut pas le pâle von Wiesen qui sema la confusion dans notre groupe, mais en juillet 1933, l'arrestation de l'un de nos amis les plus proches, Peter Franck. Nous étions amis depuis un certain temps, avant même le temps de l'activité politique, quand il était encore un camarade de classe de mon frère. Nous nous voyions presque tous les jours avec lui et ses deux sœurs. Inge, l'aînée, n'était pas belle mais elle avait des traits sculpturaux et une remarquable capacité à être pleinement dans ce qu'elle faisait. Cela la singularisait par rapport à son frère, bon bougre mais garçon banal, et par rapport à sa sœur plus jeune, gentille mais un peu évanescente. Nous étions aussi souvent chez eux, où le père Heinrich, alors social-démocrate, professeur de chimie à la Technische Universität de Berlin, parlait toujours avec ironie. Son épouse était une belle femme, juive, pleine de charme et de gentillesse. Je sais que son père s'est débrouillé pendant le temps du nazisme, Dieu sait comment, et qu'après 1945, il a préféré l'offre faite par l'université de Berlin Est, où il a dès lors fait partie de l'establishment. Quand Peter fut arrêté, son père nous avertit

immédiatement, nous disant aussi que la police était en possession de l'agenda de son fils. Ce fut pour moi le signal d'alarme. Mon frère se trouvait alors en France pour un séjour estival ; j'étais seule à la maison avec ma grand-mère. Ma mère était en vacances avec ma sœur âgée de treize ans. Je décidai d'aller moi aussi en France et de rejoindre mon frère en Normandie. Entre-temps, les choses s'éclairciraient, le professeur Franck parviendrait certainement à sortir son fils hors de prison – ce qui, de fait, arriva -, et nous nous retrouverions tous à Berlin à l'automne lors de la réouverture de l'université. Ma décision fut facilitée par l'absence de ma mère, et rendue plus intéressante par une raison qui n'avait rien de politique : j'étais tombée amoureuse d'un camarade d'université, Ernst Jablonski, jeune communiste qui avait aussi à craindre d'être arrêté à la suite de Peter Franck. Il me paraissait incroyable de pouvoir lui proposer de quitter Berlin ensemble pour un peu de temps.

J'avais un passeport valide, mais pas lui. C'était le moment de demander de l'aide à Colorni, qui en effet aida Ernst à passer la frontière. Nous nous retrouvâmes tous les trois à Zurich, dans un hôtel qui s'appelait « Zum wilden Mann ». Je disais à Eugenio que l'homme sauvage, *der wilde Mann*, c'était lui, à n'en pas douter, avec sa façon de faire si leste et passionnée. En fait, mon Ernst avait l'air plutôt pâlot à ses côtés. La chose fit beaucoup rire Eugenio. Je compris qu'il percevait notre expatriation de façon beaucoup plus sérieuse que nous-mêmes. J'étais sûre de retourner rapidement à Berlin, et il y avait une part de moi qui cultivait la même illusion que tous ceux qui disaient et écrivaient qu'Hitler ne se maintiendrait pas longtemps. Nous avons passé deux ou trois jours agréables à Zurich, puis Ernst et moi sommes partis en autostop pour la Normandie, via Paris. Mon frère fut un peu étonné de nous voir arriver en couple, mais il accepta la situation. Je trouvai pour moi un emploi de jeune fille au pair pendant un mois chez les parents de la famille avec qui il se trouvait, tandis que Jablonski, après quelques jours, se rendit à Paris.

Les amis de Paris

Pendant les mois de juillet-août 1933 que mon frère et moi passâmes en Normandie, les choses s'aggravèrent rapidement en Allemagne, et même notre mère nous conseilla de demeurer en France pour le moment, en attendant de voir comment la situation se développerait. Peter Franck avait été relâché quelques jours plus tard, mais d'autres camarades avaient été arrêtés. Chez nous, la police avait fait une brève apparition, pour s'informer de notre domicile actuel, sans faire de commentaires. Enfin, les premières lois raciales furent publiées, qui rendaient impossibles la poursuite de nos études universitaires. Ainsi, il fut décidé que mon frère continuerait ses études à Paris, tandis que moi, je préférais chercher un travail pour gagner ma vie.

Nous avons loué un petit appartement dans un grand bâtiment en périphérie de Paris, nous avons acheté quelques meubles de bois brut que nous avons nous-mêmes vernis et nous nous sommes installés tous trois, mon frère, Ernst et moi.

L'amitié entre Ernst et moi était née dans le groupe d'étudiants de Berlin. Il était communiste et avait une mentalité de chef boy-scout. Il était toujours en train d'organiser quelque chose : une discussion, une promenade et au milieu de tout ça, il y avait régulièrement l'heure d'endoctrinement communiste qu'il menait avec habileté et une réelle capacité de conviction. Il avait une vraie passion pédagogique et se trouvait de ce fait toujours entouré par un groupe de personnes plus jeunes que lui. Il parvint à convertir au communisme plusieurs personnes, dont moi. Je tombai amoureuse de lui à cause de sa façon de faire, systématique et altruiste, qui cependant m'ennuya rapidement à cause du ton d'optimisme sans faille qu'il avait en toutes circonstances.

Je découvris aussi qu'il était capable d'expliquer, avec le même sourire patient, des leçons diamétralement opposées à celles qu'il avait faites six mois auparavant, sans se rendre compte le moins de monde des changements survenus dans son discours. « La dialectique » permettait toujours de faire ces sauts.

Notre histoire d'amour fut aussi de courte durée. Il me parla d'amour « en termes de matérialisme historique », comme il disait, ce qui signifiait : sans fausse pudeur. Mais nos tentatives pour faire l'amour étaient pénibles pour tous deux, qui étions si peu expérimentés. Il se satisfaisait à chaque fois au bout de quelques instants, tandis que je demeurai toujours insatisfaite. Un sentiment d'embarras en découlait pour lui, et de la rancœur pour moi. Bien que nous fûmes d'accord pour parler de tout librement, nous n'eûmes jamais le courage de parler de nos rapports insatisfaisants. Après quelques mois, nous nous séparâmes, lui convaincu que l'amitié donnée à tous était plus importante que l'amour individuel, moi un peu désillusionnée et curieuse de savoir, à l'aune de l'expérience suivante, si c'était lui ou moi qui était anormal.

Mon frère, qui dans un premier temps avait accepté mon amitié avec Ernst, accepta ensuite et approuva que je l'aie quitté. Nous étions tous deux très ouverts à l'égard des histoires sentimentales de l'autre ; souvent, nous

nous les racontions ; mais au fond, dans ces années-là, nous nous trouvions bien surtout entre nous. J'ai récemment trouvé une vieille lettre de 1934 que j'avais écrite à ma mère, dans laquelle je lui racontai qu'à l'occasion de l'anniversaire de mon frère, nous avons passé en revue tous les amis avec lesquels nous aurions pu passer la soirée, mais qu'à la fin, nous avions conclu que la manière la plus festive serait d'aller tous deux seulement dans un petit restaurant du jardin du Luxembourg.

Après nous être installé, notre première préoccupation fut de prendre contact avec les réfugiés allemands. Nous allâmes au « bureau » alors célèbre de la rue Lafayette, où il y avait un continuel va-et-vient de camarades français, allemands et d'autres nationalités, sous la direction paternelle et désordonnée de Henri Barbusse. Même si j'avais peu d'expérience de la politique dans la clandestinité, les enseignements de Colorni, les leçons du groupe « Miles » m'avaient appris quelque chose. Je trouvais ainsi étrange ce mélange de tous les camarades, qui incluaient aussi les courriers qui se rendaient et revenaient d'Allemagne. Là, en revanche, personne ne paraissait s'en préoccuper et il était facile de connaître des camarades aux noms importants qu'à Berlin je n'aurais jamais pu approcher.

À l'un deux, j'expliquai peu après que j'aurais voulu m'inscrire au parti communiste, parce que j'étais désormais convaincue que seul ce parti pouvait renverser le régime nazi. Le vieux camarade hésita et me fit ensuite savoir que pour servir la cause, il était mieux pour l'heure que, tout en restant en relation avec le parti communiste, je continue à appartenir à la Jeunesse socialiste, parce qu'ainsi j'inciterais mieux mes camarades à collaborer au sein du nouveau « front unique ». Cette ruse, employée du reste à large échelle à ce moment-là, connut plus tard une apogée folkorique : lors d'un congrès du mouvement « Antifa » organisé par le bureau de Barbusse, au cours duquel je vis Malraux, Renn et mes autres idoles de ces années, le « plus ancien vétéran communiste français » (un survivant de la commune, je crois) passa symboliquement, sous des applaudissements bruyants, un vieux drapeau rouge déchiré, « au plus jeune camarade social-démocrate allemand », qui n'était autre que moi, en signe de l'unité d'action contre le fascisme.

Parmi les nombreux camarades rencontrés à Paris au cours de cette période, il y avait un sculpteur, proche de la quarantaine, aux cheveux roux et clairsemés, qui répondait au nom de Tichauer. Il me fit la cour de façon très banale, une cour que je considérais entre autres choses comme « bourgeoise » et que je feignais d'ignorer, pour ne pas avoir à lui répondre de façon humiliante pour lui. Le parti était sa famille au sens le plus littéral du terme, et comme il n'était pas un héros, il était venu à Paris en suivant quelque camarade plus important. Il parlait du « comité central » avec une révérence totale et il cherchait à survivre en attendant la chute de Hitler.

Un jour, il m'emmena dans un jardin qui appartenait, disait-il, à un camarade français du nom de Kahn, qui lui avait donné la permission de me le faire visiter. C'était un magnifique jardin, divisé en trois parties : l'une était l'exacte réplique de la Forêt noire, avec de hauts sapins touffus ; la seconde était un jardin japonais avec des cours d'eaux, des petits ponts, des plantes naines exotiques et même du gravier dont Tichauer m'assura que Kahn « l'avait fait venir exprès du Japon ». Je ne me souviens pas de la

troisième partie. Quarante ans plus tard, il y a peu de temps, j'ai su complètement par hasard que le brave camarade m'avait fait une plaisanterie, peut-être dans l'espoir que ses bonnes relations avec le camarade Kahn augmenteraient ses chances auprès de moi … le jardin Kahn existait effectivement à Paris, mais il était depuis longtemps déjà un célèbre jardin public.

Comme à propos de tant d'autres, je n'ai rien su de précis sur Tichauer, seulement qu'il était allé à Moscou, probablement en suivant les mêmes camarades avec lesquels il avait quitté Berlin et qu'à Moscou, il avait disparu lors de l'une des nombreuses purges qui avaient lieu ces années-là. Pauvre Tichauer, il n'avait pas vraiment l'âme d'un opposant. Sa famille s'était déplacée à deux reprises, et lui avec elle, et rien de plus.

Notre foi dans l'efficacité de l'action communiste en Allemagne commença rapidement à vaciller. Nous lisions encore avec attention, mon frère et moi, l'« Inprekor », mais nous méditions désormais sur la chute des partis de gauche en Allemagne.

L'activité clandestine se poursuivait depuis Paris : les courriers partaient et revenaient, portant des nouvelles avilissantes, ou ils ne revenaient pas parce qu'ils s'étaient faits arrêtés. La promiscuité imprudente entre les camarades à Paris qui avaient décidé d'attendre à l'étranger la fin du nazisme et ceux qui devaient retourner en Allemagne avec telle ou telle tâche nous apparut rapidement scandaleuse. En outre, la persécution rageuse dont faisaient l'objet, dans les petits journaux illégaux destinés à être distribués en Allemagne, les camarades trotskistes ou les autres groupes « déviants », commença à nous être pénible. Leur activité était dénoncée de façon détaillée : figuraient par exemple leurs photos et leurs noms de combat, ce qui équivalait à une dénonciation directe auprès de la Gestapo, puisqu'il était évident que quelques copies de la gazette finiraient sur les bureaux de la police.

Mon frère et moi émirent une protestation vibrante contre cette méthode auprès de notre « cellule » à Paris, qui était dirigée par un étudiant raté, un certain Hugo, âgé d'environ trente ans, la personnification du petit fonctionnaire de parti. Grand et orgueilleux, il avait un teint maladif et arborait une éternelle expression de ruse. Il ne répondait jamais directement aux questions, et se bornait à toujours répéter les ordres qui venaient d'en haut. Naturellement, notre protestation n'eut aucune suite, tandis que croissait notre intolérance pour le radicalisme des discours et pour les descriptions absurdes des actions présumées du parti en Allemagne.

Hugo nous observait avec un regard alarmé et un jour, un homme plus âgé que lui, au visage réfléchi, le cheveu blond et rare, fit son apparition dans notre cellule. Il n'ouvrit pas la bouche durant nos discussion plutôt vives, mais la révérence avec laquelle Hugo le traitait nous faisait comprendre qu'il s'agissait d'un fonctionnaire plus important que lui. À la fin de la réunion, le mystérieux camarade s'approcha de mon frère et de moi, et nous prenant à part sur le mode de la confidence, nous demanda : « Vous avez donc mal à l'estomac ? ». Dans le jargon alors en usage chez les communistes allemands, « avoir mal à l'estomac » signifiait nourrir des doutes sur la ligne du parti, réduisant ceux-ci à des troubles passagers et un peu ridicules. Mon frère connaissait l'expression, il en fut offensé et feignit

de ne pas comprendre. Le fonctionnaire répéta une autre fois sa question, mais je le regardai aussi sans donner de signe de compréhension. Il fut ainsi obligé de nous demander explicitement si nous avions des doutes sur la ligne de parti, ce à quoi nous répondîmes finalement que oui.

« Vous pouvez m'appeler Heinrich », dit l'homme, afin de souligner ainsi le caractère fictif de son nom, et il nous expliqua avec précision qu'il avait pour tâche de nous reconduire à la ligne du parti au moyen d'une sorte de cure prolongée faite de conversations. J'en étais bien contente, parce que je ne désirais rien d'autre que discuter et peut-être comprendre. Au début, « l'homme », comme nous l'appelions, mon frère et moi, me parut intelligent et intéressant. Durant de longues heures, en marchant dans les rues et les jardins de Paris, il me parla de la révolution russe, de Lénine, de l'exil et de sa capacité à porter un jugement de classe sur un sujet politique ou autre ; sa célèbre expression « Cela est *leur* Westminster » constitua le thème d'une leçon intéressante qui dura une matinée entière. Puis, il en vint à me parler de Mehring et de Lukács, et un jour, tandis que nous marchions dans le jardin du Luxembourg, il s'arrêta à une certaine distance du palais en me demandant de lui dire quelles étaient mes impressions sur celui-ci. Je lui dis quelque chose sur les styles, comme je l'avais appris à l'école, mais il m'interrompit pour me faire une longue et intéressante description du palais dans lequel les plans superposés, avec leurs styles différents, étaient l'expression des différents rapports de classe qui s'étaient historiquement succédés.

Les jours passant, l'insistance de « l'homme » pour me voir se faisait plus forte, tandis que mon frère commençait à espacer ses rencontres avec lui parce qu'il le trouvait ennuyeux. Je me souviens comme si c'était aujourd'hui du « coup de théâtre ». Il était assis dans la modeste chambre d'hôtel où il me donnait la leçon, me témoignant ainsi une grande confiance. Il n'y avait rien d'autre qu'un lit, une table avec une chaise et une fenêtre étroite qui donnait sur quelque cour obscure. J'étais assise sur la chaise et lui, face à moi, sur le lit. Je lui expliquais pour l'énième fois mes perplexités sur je ne sais plus quel aspect. Tout d'un coup survint quelque chose que je n'aurais jamais prévu. Son visage, sillonné de rides en divers sens, qui donnait l'impression que penser le fatiguait beaucoup, y compris physiquement, sembla faire un ultime effort, et il me déclara être en réalité d'accord avec moi et mon frère. Il ajouta qu'il fallait demeurer unis pour mener à son terme la lutte contre le parti qui s'était complètement fourvoyé. Lui-même faisait partie d'un groupe secret, une espèce de comité central invisible mais réel, qui cherchait à unir tous les camarades dissidents. C'était exprès qu'il s'était fait assigner la tâche, du reste très dangereuse, d'approcher les incertains, pour pouvoir dans un premier temps les évaluer, puis éventuellement les associer au groupe secret.

« L'homme » dit tout cela très lentement et gravement ; la sueur perlait sur son front. Mais moi, si touchée que je fus par ce changement et cette confession, je ne pouvais ôter mon regard d'une punaise qui progressait sur le papier peint fleuri derrière le lit, se confondant avec quelque fleur pour émerger ensuite de nouveau. Je ne pouvais l'écraser parce que Heinrich était trop solennel. Et je ne savais pas bien comment me comporter, si je devais le

remercier pour sa confiance ou me taire, comme si, dans mon inexpérience, je n'avais pas compris du tout la gravité de sa confession.

Ce jour-là, les choses en restèrent là ; je dus seulement lui promettre formellement que ce qu'il m'avait confié resterait entre nous deux. Je dois dire que je fis cette promesse en goûtant par avance le moment où je raconterais la nouvelle à mon frère, qui était mon alter ego. Mais naturellement, nous n'en parlerions à personne d'autre.

Après ce jour, cependant, mes relations avec « l'homme » devinrent difficiles et se détériorèrent rapidement. Le jour suivant, il me répéta tout tel quel, et insista sur le fait que nous étions désormais étroitement liés par ce qu'il m'avait confessé. Il me prêta un livre anonyme écrit en allemand que je lus une nuit, dans lequel étaient énumérés les crimes du parti communiste allemand, de sa fondation à nos jours, un enchaînement terrible d'éliminations physiques de camarades dissidents, ordonnés par l'Internationale ou par le parti russe. Il fit allusion, plein de mystère, à la récente élimination d'un fonctionnaire dans un hôtel de Paris, par un camarade russe. Il semblait presque craindre pour sa propre vie.

Au même moment, il commença à me déclarer son amour. La chose m'embarrassa beaucoup, parce que j'avais de l'estime pour lui, mais aucun autre sentiment, et je ne comprenais pas s'il était réellement en danger, auquel cas je ne pouvais pas ne pas être solidaire avec lui, ou s'il exagérait et inventait des dangers pour me tenir liée à lui. Toutefois, je cherchai à ne plus le rencontrer dans cette chambre d'hôtel, qui se réduisait au lit et aux punaises, mais comme avant, dans la rue. Mais dehors aussi, il poursuivait ses discours obsessionnels. Il recommença à me parler du comité central invisible dont il faisait partie et des liens indissolubles qui unissaient ses membres. Il s'excitait en faisant cette description et me saisissait le bras comme si j'étais une partie de lui. Je compris que cela ne pouvait continuer ainsi et je décidai de le quitter à la première occasion. Elle survint rapidement. La fois suivante, il me prit de nouveau le bras et sur le ton tourmenté qu'il avait désormais adopté, il me dit que compte tenu de la confiance qu'il m'avait accordée et les sentiments qu'il éprouvait pour moi, je devrais demeurer avec lui, je n'avais pas le choix. Face à ce chantage, je me sentis d'un coup libre de l'abandonner. Je ne lui répondis pas, cela n'aurait servi qu'à provoquer d'autres flots de paroles sur la nécessité du groupe et la nature inéluctable du lien qui nous unissait. Je me fis raccompagner jusqu'à l'arrêt du tram, je le saluai comme toute les autres fois, si ce n'est qu'il me donna de force un baiser qui devait être le sceau de ses paroles. À la suite de quoi, j'évitai soigneusement de le rencontrer, manquant systématiquement tous les rendez-vous. Je ne l'ai plus jamais revu. C'est seulement de façon récente que j'ai su que lui et le mari de Hannah Arendt en Amérique était une seule et même personne : Heinrich Blücher.

Entre-temps, j'avais trouvé un emploi de secrétaire dans un bureau franco-allemand de brevets chimiques. L'habitation aménagée avec tant d'enthousiasme peu de mois auparavant commença à me peser et nous la cédâmes à des amis. Mon frère s'installa à la Cité Universitaire, et moi je pris, à quelques pas de là, à la Porte d'Orléans, la chambre de service de l'appartement de Raphael Rein Abramovic. Ses enfants et nous étions amis depuis Berlin.

Abramovic avait été l'un des leaders du « Bund », c'est-à-dire du parti social-démocrate juif de Russie, qui adhérait au parti menchévique, dirigé par Martov et Dan. Il avait été interné en Autriche durant la guerre ; il avait dû quitter la Russie en 1920 et il avait vécu les premières année d'exil à Vienne, puis à Berlin, tout en poursuivant toujours son activité politique de leader menchévique. Contrairement à nous, ses enfants était nés et avaient grandi dans un climat socialiste et étaient habitués à voir à la maison un va-et-vient de camarades russes et de l'Internationale socialiste. Les menchéviques expatriés avaient vécu comme une grande famille à Berlin et ils étaient maintenant réfugiés à Paris, où ils s'aidaient mutuellement. Quelques années plus tard, les survivants devaient tour à tour de nouveau émigrer, cette fois à New-York.

La maison des Abramovic était d'une hospitalité dans laquelle le sens de la fraternité socialiste se mêlait avec la cordialité russe. Une profonde tendresse, marquée chez le père par un caractère protecteur, unissait entre eux les parents. La mère était une femme petite et mince, à la chevelure rousse abondante et lisse qui couronnait, tressée, l'ovale pâle d'un visage à l'expression inquiète ; elle était toujours en mouvement et préparait continûment le thé pour ses nombreux hôtes. Les enfants, Mark et Lia, malgré la grande liberté dans laquelle ils avaient grandi, étaient timides et d'une certaine manière inhibés. C'était peut-être l'exceptionnelle force d'âme du père qui, sans le vouloir, avait rendu plus difficile pour eux de s'affirmer de façon autonome. Chez Mark, la timidité s'exprimait, en deçà même du comportement, dans un petit défaut de prononciation ; chez Lia, très gracieuse et de dix ans plus jeune, en une difficulté à entrer en contact avec autrui qui parfois se muait en mutisme complet. Les deux étaient rapidement devenus à Paris nos amis les plus proches.

Mark Rein avait suivi avec une bonhomie ironique mon histoire avec Ernst Jablonski, la naissance de l'amour puis son rapide refroidissement. Il avait aussi jugé précipité notre rapprochement avec le parti communiste, bien qu'il ne s'y soit pas opposé par principe comme son père et qu'il éprouvât aussi une forte intolérance à l'égard du manque d'engagement du parti social-démocrate.

Quand on en vient à évaluer et à clore une expérience de sa vie, on est d'habitude enclin à penser que ce jugement et cette décision ne pouvaient survenir qu'au moment précis où l'on a ouvert les yeux, et l'on refuse de reconnaître un quelconque mérite à qui l'avait annoncé préalablement. Toutefois, je dois reconnaître que la fidèle amitié de Mark m'a beaucoup aidée à surmonter les secousses multiples de ces premiers mois de ma vie indépendante.

Ma décision de quitter le petit appartement emménagé avec peine et fantaisie et de déménager dans la chambre, chez les Abramovic, m'était alors apparue dictée seulement par des motifs strictement rationnels, à cause de son caractère pratique. En réalité, considérée *a posteriori*, c'était un retour en famille, même si c'était une famille de mon choix. La rassurante figure du père, qui semblait nous surveiller distraitement mais avec bienveillance, a certainement contribué à l'idylle tranquille qui se noua rapidement entre Mark et moi, me faisant oublier les expériences blessantes des premiers temps de l'exil.

Peu de mois après avoir déménagé chez les Abramovic, je rompis définitivement les relations, déjà espacées, avec le parti communiste. Je ne me rendais plus aux discussions du petit groupe présidé par Hugo pour ne pas rencontrer « l'homme », ainsi que nous continuions à l'appeler, mon frère et moi, pour plaisanter. Mais Hugo me téléphona un jour pour me voir et me dit ensuite qu'il avait préparé pour moi une rencontre avec une camarade qui faisait parti de l'organisation qui travaillait en Allemagne.

Je trouvai, assise derrière un bureau, une femme à l'expression dure et froide, et un homme debout qui semblait être là par hasard. Sans préambule, la femme me dit que le parti était au courant que j'habitais chez Rein et que cela avait une certaine importance. Elle me demanda si je savais quelque chose de l'activité du père. Effectivement, j'en savais quelque chose, même si cela était vague, parce qu'en vivant chez eux, il aurait été impossible de ne pas s'en rendre compte. Abramovic, en fait, continuait à publier avec ses amis il « Vestnik », une gazette menchévique en russe, imprimée en caractères minuscules sur du papier très fin, qu'il faisait entrer en Union soviétique par des canaux que lui seul connaissait. J'avais aussi remarqué qu'il recevait quelques visites, différentes des autres, de personnes qui traversaient rapidement le petit couloir pour demeurer ensuite longtemps avec lui, enfermées dans sa pièce de travail. Tout cela me traversa l'esprit pendant que je m'entendais dire de façon glaciale à la femme que j'étais amie avec les enfants et que je ne savais rien de l'activité du père. Elle en vint alors immédiatement au fait et m'invita à réfléchir sur le fait que Rein Abramovic développait une activité contre-révolutionnaire et qu'il serait utile que je cherche à procurer au parti les documents qui se trouvaient chez lui. Pour gagner du temps, je demandai quels étaient les documents qui les intéressaient. Sa première réponse fut ridicule parce qu'elle me demanda les « ronéo verts de la Seconde internationale », c'est-à-dire des documents qu'il n'était pas utile de faire voler chez les Abramovic, justement parce qu'ils étaient ronéotypés. Ils se trouvaient sans difficultés et je lui dis quelque chose de cet ordre. Mais il était évident qu'elle voulait autre chose et elle ne tarda pas à me demander les papiers clandestins destinés à l'URSS. À cette demande directe, il ne me restait qu'à répondre tout aussi directement, et je dis qu'en sus du fait que je ne savais rien, étant hôte dans cette maison et amie, je ne jouerais pas les espionnes. La femme se leva en me déclarant que j'avais encore beaucoup de préjugés petits-bourgeois. La conversation s'arrêta là.

Mes relations avec le parti communiste allemand avait été plus un jeu qu'une chose sérieuse, soit à cause de la confusion des premiers mois d'exil, soit parce que je n'en étais jamais devenue un membre formellement, mais surtout parce que je me sentais parfaitement libre d'entrer ou de sortir, de protester ou d'accepter, de me débrouiller en rendant les coups à qui voulait m'en donner. Au contraire, pour notre ami Mark, les choses sont allées bien différemment, et il a payé de sa vie sa participation croissante à la politique du front unique.

Mark avait vingt-quatre ans au moment où j'ai quitté Berlin et il avait déjà longtemps milité au parti social-démocrate allemand. À Paris, il travaillait comme ingénieur dans une entreprise d'appareils radio. À partir de 1934, il avait pris ses distances du point de vue politique avec son père,

qui excluait catégoriquement que l'on puisse collaborer avec les partis communistes. Mark souffrait de ne pouvoir participer activement à la lutte contre le nazisme et il avait cherché à plusieurs reprises à se faire confier des tâches pour revenir clandestinement en Allemagne. Il collabora avec l'aile du parti socialiste qui s'était ouverte à la collaboration du front unique. Quand la guerre civile éclata en Espagne, il fut parmi les premiers à s'enrôler pour le République. J'étais alors déjà en Italie et c'est pourquoi je ne connais de ce qui lui est arrivé que l'histoire laconique racontée par sa sœur Lia.

Il s'était rendu à Barcelone où il s'occupait d'installations radio-électriques reliant les lieux de combat et l'arrière. Un jour, il reçut un appel téléphonique lui demandant de se rendre à un certain endroit. Il y est allé et n'est plus jamais revenu. Il fut assassiné par la GPU, par l'intermédiaire d'un communiste allemand. Cela avait été une vengeance politique entre russes, contre le père qui ne pouvait être atteint à Paris.

Je lus à Trieste en 1937, dans un journal italien, la nouvelle, brève et énoncée dans un style dépouillé, comme dans toute la presse internationale. On était déjà à un moment où un assassinat ne constituait plus « une nouvelle », parce qu'il s'en produisait chaque jour. Cela m'atteignit beaucoup. J'imaginais Mark Rein accourant, comme toujours, pour rendre le service qu'on lui avait demandé ; Mark, content de pouvoir enfin agir dans une bataille d'unité de la gauche ; Mark, comprenant d'un coup qu'il est tombé dans un piège, tué sur le champ, non dans une guerre civile, mais à la place du père, dont il a cherché toute sa vie à dépasser les limites. Tombant au cri de « Vive le socialisme », songeant peut-être à quelques ouvriers viennois fusillés, dont il avait la photographie dans sa chambre à Paris. « Oui, mais pas ton socialisme », aura pensé l'assassin.

Peu ou prou, c'est ainsi que les choses se seront déroulées. Le corps ne fut pas trouvé. Le père, doté d'une force d'âme inébranlable, continua à vivre et à travailler stoïquement. La mère, d'une santé déjà délicate, perdit son fragile équilibre et ne parvint pas à se reprendre. Elle se dit que son fils avait été déporté en Russie et qu'un jour, il reviendrait. Pendant des années, elle courut à la porte à chaque coup de sonnette, dans cette folle espérance. Jusqu'à sa mort, elle emporta avec elle – dans sa fuite aux États-Unis, puis lors de son retour en France – le manteau d'hiver de Mark, le conservant pour le moment où il serait de retour.

Souvenir de Renzo

J'étais allée chez Angelo Tasca qui vivait dans un appartement modeste et sombre avec sa compagne, une femme petite, maigre, avec des pommettes saillantes et de grosses lunettes. Placé derrière son bureau, dans une petite pièce dont les murs étaient couverts de livres et de dossiers, il m'avait donné un billet destiné à un jeune étudiant exilé qui me donnerait volontiers des leçons d'italien. C'est ainsi que je fis la connaissance de Renzo Giua, au printemps 1935 à Paris.

Le souvenir de notre rencontre est associé à celui de son sourire qu'il ne pouvait contenir. C'était un beau garçon, aux yeux gris acier, aux sourcils courts et aux dents brillantes. Il riait de tout : de mes questions, de ma prononciation, de ma timidité. Il riait sans y penser, par pur amusement, et alors je riais aussi, sans raison, sans plus de timidité. Ainsi désarmés, nous nous posâmes les premières questions, naturellement sur les raisons de notre antifascisme, sur le groupe auquel chacun appartenait, sur nos idées et nos projets pour le futur.

Au cours des leçons, Renzo me parlait de Turin, sa ville, de « Justice et Liberté », de la vie des exilés italiens à Paris, son rire fou éclatant de temps à autres, mettant en doute les choses les plus sérieuses.

Puis c'était mon tour. Mon système marxiste commençait à ce moment à être ébranlé. Je restais d'autant plus attachée aux raisons morales et aux règles pratiques de mon engagement politique. Je parlais à Renzo de nos batailles au sein de la Jeunesse socialiste, en Allemagne avant et maintenant à Paris, en vue d'une action commune avec les communistes contre le fascisme. Je lui parlais de nos divisions idéologiques, de nos efforts de rénovation ; toutefois, je ne prononçais aucun nom car cela aurait été contraire à la pratique de la clandestinité. Mais Renzo me demanda à brûle-pourpoint si je croyais vraiment à toute cette comédie clandestine que les allemands antifascistes jouaient à Paris, vu que, probablement, bien peu reviendraient en Allemagne un jour.

Plus tard, il me parla d'une femme très belle qui, disait-il, était à Turin l'« égérie » de l'anti-fascisme turinois. L'apparition, dans la langue courante, d'une expression d'inspiration classique me parut drôle, et encore plus drôle, dans un discours politique, l'expression rêveuse de Renzo. « Elle s'appelle Paola » ajouta-t-il avec gravité. Ce mélange de discours personnel et politique n'existait pas dans nos cercles allemands qui avaient un caractère plus ascétique. Pour la première fois, je commençai à me moquer de ce chef de groupe des jeunes communistes allemands à Paris, que je voyais souvent et qui commençait toujours son discours par ces mots : « Camarades, nous parlons d'abord *sachlich* et ensuite *persönlich*, d'abord objectivement et ensuite subjectivement ».

Cependant, le temps passant, l'attitude de Renzo commença à me paraître peu sérieuse et je cherchai à le mettre à l'épreuve. Je lui demandais quelques informations sur les organisations des antifascistes italiens. Il me répondait, en débitant tout ce qu'il savait. Je changeais de ton et je lui disais que je trouvais irresponsable sa façon de faire : au fond, il ne me connaissait

pas, je pouvais être une espionne ou au moins une bavarde et mettre en danger les personnes dont il m'avait parlé. Il me regardait stupéfait, heureux. Il me demandait si je pensais qu'il était assez stupide pour ne pas savoir distinguer entre une espionne et une personne amie, entre une bavarde et une personne sérieuse. Il ne disait pas « une camarade ». Je remarquais qu'il n'adoptait pas volontiers le jargon de l'anti-fascisme marxiste qu'en revanche, j'avais fait mien.

La personnalité de Renzo Giua me frappa et il devint important pour moi, justement parce qu'il était si différent des gens que je connaissais. À travers son rire, Renzo me contraignit à me rendre compte de certains aspects philistins de notre posture morale : le faux activisme, le manque de courage d'une part et la propagande trop optimiste de l'autre, la poursuite de polémiques absurdes entre socialistes et communistes, conjuguée au soin que nous mettions à éviter des révisions plus profondes.

Un jour, il me parla d'un professeur de l'école élémentaire en Italie qui, lors d'une cérémonie fasciste, s'était levé après le discours du président et avait publiquement prit position contre la guerre en Abyssinie, condamnant le régime fasciste. Naturellement, il avait perdu son emploi et avait été confiné. Je me rebellai : « beau courage », disais-je, « et ainsi, vous avez un anti-fasciste de moins ; il a fait son beau discours pour être en accord avec sa conscience et il a été découvert, alors qu'au contraire, s'il avait respecté les règles du travail clandestin, il aurait pu continuer à être utile au mouvement ».

Renzo riait. « Être utile au mouvement », disait-il en m'imitant. « Comme votre langage est pompeux ! Un homme qui se lève et qui parle vaut mieux que tout votre savant réseau d'illégaux qui n'ouvrent pas la bouche, mais murmurent les nouvelles aux oreilles des autres. À la longue, à force de rester silencieux, ils deviendront eux aussi de braves nazis ».

Je protestai. Cet italien, léger et anarchique, était différent de nous, il ne pouvait pas comprendre. Notre technique n'était pas improvisée. Elle avait été éprouvée autrefois, au temps des lois antisocialistes de Bismarck, puis dans la Russie tsariste, et ensuite au moment des persécutions anti-spartakistes qui avaient eu lieu dans l'immédiat après-guerre en Allemagne, et elle avait été fructueuse : grâce à elle, la classe ouvrière était demeurée soudée dans l'opposition au cours des périodes de réaction, sans subir de graves pertes ; se laisser aller aujourd'hui en Allemagne à des actes isolés de révolte signifiait tomber dans l'illusion individualiste et petite-bourgeoise : c'est ce que voulaient les nazis, cela signifiait ne pas avoir confiance dans la classe ouvrière …

Renzo perdait patience : « l'âme de votre classe ouvrière ! Il me semble que le moment est venu de perdre une peu de votre confiance en elle … Douze millions de socialistes et de communistes organisés, le mouvement ouvrier le plus puissant d'Europe …et puis arrive Hitler et tous demeurent immobiles, personne ne se bouge ! C'est ça, votre discipline ? Que vaut-elle ? ».

Il touchait mon point le plus sensible. Oh, ces jours et ces nuits terribles de la *Machtergreifung*,[10] de l'incendie du Reichstag, des lois sur les plein-pouvoirs ! Ils étaient terribles, plus à cause de ce qui ne s'était pas

[10] Machtergreifung : prise de pouvoir.

produit que de ce qui était arrivé : l'attente d'abord solennelle, puis calme, et ensuite effarée de l'ordre, qui devait enfin venir, de réagir, de nous mettre, *nous*, en marche. Cette nuit hallucinante qui avait vu la grande procession aux flambeaux des nazis devant le balcon du gouvernement, avec Hitler et son état-major plantés là. Et nous, mon frère et moi, sur nos bicyclettes, pris entre un groupe de camarades berlinois, rendus muets et le cœur serré à cause de la gravité du moment, devant les fenêtres illuminées du Karl-Liebknecht-Haus, le siège du parti communiste, dans l'attente du signal de la révolution. Et rien ne venait. La grande, la généreuse classe ouvrière allemande qui avait subi pendant des années, consciente de sa responsabilité, la provocation de la marmaille fasciste, baissait maintenant la tête comme un pauvre christ en croix. Nous nous étions lentement dispersés, après avoir jeté un ultime regard aux fenêtres illuminées, là, en haut, face à nous, isolées dans un silence et une obscurité jamais oubliés … Puis, une fois l'attente rompue, les premières arrestations avaient commencé, ainsi que les petits faits de résistance antifasciste ça et là, et les premiers exercices d'activité clandestine, qui s'étaient poursuivis à l'étranger pour qui avait du fuir.

Et si Renzo avait eu raison ? Si l'adaptation à l'atmosphère nazie, première règle de l'« action interne » en Allemagne, devenait un paravent pour ne plus rien faire dans le découragement de la *Gleichschaltung* ?[11] Peut-être notre méthode clandestine convenait aux temps de brève réaction réactionnaire, qui pouvait être violente mais ne visait pas à s'emparer des esprits. En revanche, face à l'agression totale que constituait le nazisme, peut-être était-il nécessaire de se tourner vers le romantisme individuel, vers le courage de la personne seule, peut-être fallait-il donner ça et là l'exemple de l'homme qui dit non, comme avaient fait von Ossietzky, Müsham et quelques autres. Il est vrai que ces derniers, en Allemagne, ne finissaient pas à la frontière, mais torturés et tués dans un camp de concentration. Du reste, même dans le réseau des conspirateurs, tissé et retissé au prix de tant de sacrifices, l'un ou l'autre disparaissait après avoir été découvert, et cela survenait assez souvent dans ces années, même si presque personne n'en parlait.

Les questions désinvoltes de Renzo me menaient si loin, sans que, peut-être, lui-même ne s'en aperçoive. Parce que rien ne lui était plus étranger que l'intention de convaincre quelqu'un. C'était sa manière d'être qui convainquait.

Un jour, il m'invita avec d'autres amis chez lui, pas loin du Panthéon. Au-dessus de son lit, il y avait quelques photos de femmes en couleur, découpées dans quelque hebdomadaire à bon marché, comme il y en a sur les murs des chambres de certains ouvriers ou sportifs. Comment était-il possible que Renzo, homme de culture, n'en perçoive pas le mauvais goût, la vulgarité ? Du reste, il avait toujours quelque chose qui détonnait dans sa façon de s'habiller, une cravate voyante, une veste aux épaules trop grandes. Comme s'il avait voulu exprimer aussi extérieurement sa moquerie joyeuse à l'égard de toute respectabilité, y compris la sienne.

Quand Renzo mourut en Espagne, j'étais déjà en Italie. Je ne connais pas les circonstances de sa mort et quand j'aurais pu poser des questions à

[11] Gleichschaltung : mise au pas.

leur propos, bien des années plus tard, je ne l'ai pas fait. Mais dans sa mort, les traits de sa personne se sont fondus en moi dans une image d'une grande beauté.

Chacun de nous est devenu antifasciste pour des raisons différentes, mais nous avions presque tous en commun le savoir de ce que nous laissions derrière nous, parfois le sentiment du poids de la décision prise et en même temps de l'engagement moral austère qui nous ordonnait de poursuivre le chemin emprunté. Renzo, en revanche, n'était pas antifasciste par raisonnement ni par exigence de pureté morale. Il l'était en vertu de sa vitalité, parce qu'il ne pouvait être autre chose, à cause d'une sorte de noble jeu.

Tout en lui a été gratuit : sa vie, son action, sa mort.

Il avait combattu un peu de temps en Espagne contre les phalangistes et les fascistes avec l'allégresse d'un héros aristocratique ; et il avait certainement continué là-bas à rire de manière irrévérencieuse sur les antifascistes importants qui demeuraient à Paris, tout comme avant, à Paris, il s'était moqué de ces antifascistes aux poses solennelles qui écrivaient depuis la prison des lettres vibrantes à leurs épouses, en les priant de les numéroter, pour la postérité.

Puis, il s'était élevé jusqu'au ciel, chevauchant un nuage d'un rose un peu trop voyant, riant désormais pour toujours, le cœur déchiqueté par une bombe de phalangistes.

Ma vie avec Eugenio

Ma vie avec Eugenio

Je parle non seulement de moi mais aussi d'Eugenio, parce que je sais qu'il aimait à raconter ; il l'aurait certainement fait lui-même s'il n'était pas mort. J'ai la présomption de mieux savoir en parler que les autres, parce que lui et moi avons conservé jusqu'à la fin une chose en commun, même si, pour tout le reste, notre vie commune s'est mal terminée et que nous nous sommes continûment cherchés sans nous trouver.

Eugenio, par exemple, aurait souri du discours sur l'antifascisme et la résistance fait sur le mode de l'hagiographie mystificatrice. Grâce à son mépris souriant pour l'héroïsme, sa rechercher haletante, sans succès mais pas complètement inutile, il s'était libéré de toute pompe et de toute tendance au double langage. Il avait quitté la confortable maison meublée de commodes anciennes pour une froide chambre de location ; sa fiancée bourgeoise pour une rencontre incertaine ; la carrière assurée pour l'aventure de l'esprit ; il se disait antifasciste et il l'était ; il parlait révolution et il conspirait ; il riait face à la mort et il mourut en héros. Son histoire mérite d'être écrite surtout pour rappeler que la qualité la plus émouvante du héros demeure toujours son innocence.

J'ai fait la connaissance d'Eugenio Colorni à l'automne 1932, à Berlin, lorsque j'étudiais Hegel à la Staatsbibliothek. Il s'était assis près de moi deux ou trois fois dans le grand hémicycle, et j'avais remarqué qu'il étudiait Leibniz sur d'énormes volumes anciens, prenant des notes minutieuses et ordonnées. Quelques jours plus tard, en plaisantant, il me posa quelques questions à propos de mes études hégéliennes, et nous interrompîmes nos lectures pour faire ensemble quelques pas dans le grand salon d'entrée de la bibliothèque. Il exprima immédiatement, avec le mode direct qui était le sien, trois ou quatre jugements qu'il s'était formulés à mon propos, en m'observant de près ; je ne me souviens d'aucun, mais l'un d'entre eux m'a probablement plu ou touché. Nous avons ri ensemble et c'est ainsi que débuta notre amitié.

Il était alors lecteur d'italien pour le professeur Erich Auerbach à Marburg et il venait parfois à Berlin pour achever ses études leibniziennes commencées sous la direction de Piero Martinetti à Milan. Après la rencontre à la Staatsbibliothek, nous avons continué à nous voir de temps en temps, pas aussi souvent qu'il l'aurait voulu, et nous nous sommes parfois écrit, entre Berlin et Marbourg. Je me souviens d'une lettre particulièrement belle qu'il m'écrivit après la mort de mon père en mars 1933. Mon père avait vu Eugenio une fois à la maison de la Hohenzollerstrasse, il lui avait plu parce qu'il était plus mûr que nos autres amis, et après son départ, il avait dit en plaisantant quelque chose comme « celui-ci est un prétendant sérieux », ce que j'avais nié en riant parce qu'alors, la chose ne m'intéressait pas le moins du monde. J'avais dix-neuf ans.

Peu de temps avant la mort de mon père, l'amitié avec Eugenio progressa d'un pas. Le printemps était déjà assez avancé en 1933, après l'avènement du nazisme, et j'étais alors active au sein d'un groupe universitaire composé de socialistes et de communistes qui cherchait à faire

quelque chose, en opposition à la consigne de la direction du SPD de demeurer unis sans s'exposer en aucune manière. J'avais compris qu'on pouvait se fier entièrement à Colorni et je lui avais parlé de notre activité qui consistait alors surtout à chercher d'autres personnes qui la jugeraient comme nous le faisions. C'est pourquoi notre problème le plus pressant était de publier une gazette clandestine dans laquelle témoigner de notre indignation face au silence forcé auquel la direction de la Jeunesse socialiste voulait nous soumettre, en obéissance aux directives du parti social-démocrate. Non seulement Colorni nous approuva pleinement, mais il nous donna aussi d'utiles enseignements fondés sur l'expérience qu'il avait déjà de l'action clandestine de l'antifascisme italien. Quelques jours après nous être ouverts à lui, mon frère, moi et un autre camarade préparions dans sa chambre d'un petit hôtel de la Fasanenstrasse à Charlottenburg, sur une ronéo fournie par lui, le premier et unique numéro d'une gazette clandestine, entièrement rédigée par nous et revue par lui, qui s'appelait « Der Jugendgenosse ».

Peu après, en repartant pour Marbourg, Colorni me dit que je pouvais toujours compter sur lui en cas de besoin ou de danger.

À Trieste avec Eugenio

Plus tard, à Paris, en fréquentant l'émigration italienne, je rencontrai de nouveau Eugenio, qui venait parfois quelques jours à Paris pour ses études philosophiques et en profitait pour maintenir les contacts avec le centre étranger du Parti socialiste italien.

Engenio s'était engagé dans l'anti-fascisme militant dès l'université. Parmi les professeurs qui n'avaient pas accepté de faire le serment fasciste, il y avait Borgese, la Mazzucchetti et d'autres, qui étaient ses professeurs. Il était fier de leur exemple et il cherchait ses amis parmi ceux qui pensaient comme eux. Même s'il n'était pas encore dans la politique active, il avait des relations avec de nombreuses personnes qui s'y étaient déjà engagées et il témoigna de ses convictions en renonçant à la carrière universitaire parce que celle-ci exigeait de prêter serment de fidélité au régime.

Il enseignait désormais à Trieste à l'école normale des femmes Giosuè Carducci, parce que le serment n'était pas nécessaire pour enseigner dans les écoles primaires ; et il écrivait un long travail sur la philosophie de Leibniz. Il avait fait connaissance des jeunes anti-fascistes qui se trouvaient parmi les professeurs et les professions libérales de Trieste, et il passait quelques heures au café avec eux. Ils étaient nombreux, mais je me souviens ici seulement de Bruno et Gino Pincherle et de Giorgio Radetti, parce que je les ai souvent rencontrés de nouveau bien des années après. À leur insu, Eugenio avait désormais des liens avec le parti socialiste à l'intérieur du pays et à l'étranger.

Quand je lui écrivis, au printemps 1935, je me sentais en crise, dans tous les sens du terme, même s'il n'y avait rien de dramatique. Il était désormais évident que le national-socialisme durerait longtemps et qu'il était dénué de sens de continuer à vivre comme je le faisais, sur le mode du provisoire.

Mon travail m'avait donné l'indépendance économique et m'avait fait apprendre un bon français, mais en aucun cas il ne constituait une préparation pour le futur. Politiquement, je n'avais presque plus aucun lien avec l'émigration allemande, je n'avais pas pris contact avec des groupes ou des partis français. La vie à Paris était agréable, mais les conversations avec mon frère étaient les seules à être vraiment stimulantes. Lui aussi suivait les événements politiques, mais avec un engagement moindre et il se dédiait de plus en plus à l'étude de l'économie. Dans ma vie privée, j'étais devenue très peu assurée. La relation affective avec Mark s'était épuisée et même si mon amitié avec lui et les siens perdurait, le fait de demeurer chez eux me pesait, parce que je sentais toujours chez lui une attente muette à laquelle je savais ne plus pouvoir répondre. J'avais écrit à Eugenio au sujet de cet ensemble d'incertitudes et il m'avait immédiatement répondu en m'invitant à venir à Trieste.

J'arrivai à Trieste au début d'avril 1935, à l'âge de 22 ans, et la vie dans cette ville me plus tout de suite beaucoup. La petite ville me paraissait toujours être en fête, tant elle était ensoleillée et rafraîchie par le vent, des pâtisseries à tous les angles de rue, des marchés ouverts avec des montagnes de fruits, de légumes et des poissons de toutes les couleurs, la grande place aux cafés solennels, et la mer au devant. Les gens faisaient chaque jour la même promenade à travers les rues joyeuses jusqu'à la place, aller et retour, et toujours avec le même plaisir.

Eugenio et moi étions les seuls locataires d'une veuve qui louait deux chambres dans son appartement devenu trop grand pour elle.

Eugenio était heureux que j'aie accepté son invitation. Quelques semaines plus tard, il me raconta que ma lettre, que j'avais expédiée à l'une de ses adresses antérieures à Trieste, lui était parvenue par pur hasard, grâce à un facteur scrupuleux, qui l'avait envoyée bien que l'enveloppe fût déjà tamponnée pour être renvoyée à l'expéditeur. Il me raconta aussi qu'elle lui était parvenue au bon moment, alors qu'il était engagé, déjà avec un sentiment de lassitude, dans des fiançailles officielles avec une jeune fille de la bonne bourgeoisie juive de Trieste. Ma lettre lui avait donné la secousse nécessaire pour rompre ce lien, et cela non parce qu'il avait alors pensé que nous nous rencontrerions de nouveau, mais parce qu'en lisant mes propos, il avait compris qu'il n'avait rien de commun avec cette jeune fille. C'est pourquoi sa réponse avait été si vibrante, si stimulante et pleine de compréhension que j'avais décidé sans beaucoup y réfléchir, quand je l'avais lue, d'accepter l'invitation.

Les premiers jours après mon arrivée, il ne me posa aucune question à propos des problèmes que je lui avais mentionnés dans ma lettre, et je lui en fus gré, parce que je me sentais comme malade de tant de choses qui m'opprimaient et n'avaient pas trouvé leur issue. Par ailleurs, je prenais un tel plaisir à la simplicité et au naturel de la vie italienne, après toutes les difficultés parisiennes, que ce fut pour lui un plaisir, je crois, de me voir de nouveau et si rapidement m'épanouir.

Cela m'est difficile aujourd'hui, après toute une vie vécue en Italie, de décrire en quoi consista cette libération, que tant d'étrangers, avant et après moi, ont ressenti et ressentent quand ils commencent à vivre dans un lieu et une ambiance italiennes.

Avant tout, il y a certainement le climat et son influence sur la vie quotidienne. Eugenio et moi avons ri d'une phrase écrite sur l'une des premières lettres que je reçus de ma mère à Trieste : la phrase habituelle « in Italien spielt sich das ganze Leben auf der Strasse ab » (en Italie, toute la vie se passe dans la rue), certainement vraie pour le vieux Naples, et aussi pour quelques quartiers de Rome, ne l'est sûrement pas pour Trieste. Mais il demeure vrai que les longues périodes de beau temps créent effectivement dans ce pays cette continuelle osmose entre les maisons et les rues, les rues et les cafés, les cafés et les places, qui n'existent pas dans le nord, et ouvrent le cœur à la joie et à des relations humaines plus faciles.

Une seconde libération, surtout par rapport à la sombre indifférence des parisiens, avait trait, dans les relations de tous les jours, à la gentillesse des personnes pour qui acheter un kilo d'oranges au marché ou entrer au café était une fête en raison de cet échange naturel de paroles aimables qui accompagnait toute rencontre.

Puis, il y avait la cuisine italienne. Au premier abord, elle semblait trop simple, presque naïve, avec son absence d'élaboration méditée, ses viandes d'abattage presque toujours trop fraîches, coupées sans grande précision et sans grand choix, avec ses légumes crus ou bouillis sans art, avec ses pâtisseries un peu enfantines. Au début, on regrettait la cuisine aux sauces savantes et aux menus parfumés. Mais l'on guérissait vite des rites de la cuisine trop élaborée et l'on découvrait le goût simple de ces salades et de ces légumes naturels, qui vont du vert au rose, de ces épinards entiers, encore chauds et à peine assaisonnés d'un filet d'huile et de vinaigre. Ah ces oranges petites et lisses, ces « mûres » à la cavité rouge-bleu, que l'on trouve seulement en mars-avril, avec leur arôme un peu sauvage. Chaque jour, j'en achetai en bas du canal, là où la rue C. Battisti devient une place.

Après quelques jours ainsi passés entre promenades et siestes, nous commençâmes à nous raconter nos expériences des deux dernières années au cours desquelles nous ne nous étions pas vus et presque pas écrit. En un sens, j'étais venue chez lui comme on va chez un médecin auprès de qui on vide tout le sac de ses maladies, dans l'espérance qu'il pourra trouver le remède juste. Eugenio était enthousiaste à l'idée de me soigner. Que je tombe amoureuse de mon médecin était dans la nature des choses. Et qu'il fut depuis longtemps amoureux de moi, même si c'était de façon latente, je le savais au fond, même si nous ne nous en étions jamais parlé. La vie commune facilitait tout désormais, et nous devînmes vite amants.

Le matin, il allait à l'école normale d'instituteurs où il enseignait la philosophie. Vers une heure, j'allais le chercher à la porte de l'école, sous le regard curieux et amusé de ses élèves, qui avaient seulement quelques années de moins que moi, et nous allions déjeuner dans un petit restaurant.

L'une des premières choses qui me frappa dans notre nouvelle vie commune fut sa relation avec sa mère Clara. Il lui écrivait tous les jours, même si c'était souvent seulement des cartes postales, et chaque jour, il recevait de ses nouvelles de Milan, écrites d'une calligraphie fine et rapide. Il lui écrivit ainsi assez rapidement que nous vivions ensemble, parce que selon lui, ç'aurait été mal de ne pas le lui dire. Au premier abord, sa mère n'en fut pas enthousiaste, mais dans son effort pour comprendre son fils, elle dépassa rapidement ses propres principes, et quelques mois plus tard,

au cours de l'été 1935, elle vint me rencontrer avec la cordialité qui était la sienne, c'est-à-dire un peu distante, mais réelle et dénuée de toute arrière-pensée.

Clara

Clara Pontecorvo était une femme forte et belle. Élancée, les traits durs et droits, la carnation un peu olivâtre, les cheveux noirs et crépus, elle ressemblait à une juive romaine. Ses grands-parents avaient vécu dans l'ancien ghetto de Rome, mais ses parents étaient allés demeurer à Pise où ils avaient créé une petite industrie textile dans laquelle, peu à peu, la famille s'agrandissait, et où chacun trouvait un travail. Ils vivaient tous ensemble, l'esprit juste et parcimonieux, et Clara, la plus grande, s'occupait de ses frères plus petits, les accompagnait à l'école et aux leçons de religion auprès du rabbin, coupait le pain pour les goûters et y plaçait des tranches de fromage si fines qu'elles semblaient transparentes, comme le lui avait appris son père.

Un jour, vint à Pise un industriel du Nord, muni de la recommandation d'une connaissance commune, fabricant d'étoffes lui aussi. Il n'était plus tout jeune, il respirait l'air du monde milanais agité, il portait un anneau avec un brillant au doigt, et il avait une barbe épaisse et bien entretenue. Il vit Clara, si sérieuse et grave au milieu de la jeune tribu de ses frères, et décida immédiatement qu'elle devait être sa femme.

Au grand étonnement des siens, Clara donna son assentiment presque immédiatement. Bien qu'elle eût déjà vingt-trois ans, elle n'avait jusque là pas réagi aux compliments que d'autres jeunes lui avaient adressés, demeurant toujours fermée et altière, comme satisfaite de sa vie au milieu de sa famille.

Là, au contraire, face à ce milanais, elle avait d'un coup perdu sa froide contenance. En quelques semaines, elle prépara son trousseau, complet mais sans ostentation, et elle quitta Pise pour toujours, pour rejoindre « l'ingénieur » (comme on l'appelait en famille) qui, depuis le jour de son départ, avait envoyé presque chaque jour d'extraordinaires bouquets de rouges roses.

Bien des années plus tard, en me parlant de sa mère, morte depuis, Eugenio se demandait parfois comment il se faisait qu'elle eût accepté d'un coup, et presque sans réfléchir, la cour du père milanais, différente d'elle par ses goûts et l'atmosphère dans laquelle il vivait ; et il disait que dans l'esprit de la mère, qui reposait entièrement sur son puissant sens de la famille, il devait y avoir des zones arides dont elle était, d'une certaine manière, consciente. Autrement dit, elle devait se sentir incomplète, elle doutait d'elle et elle acceptait de ce fait d'être complétée d'une façon qu'elle n'avait pas voulue.

À Milan, une vie bien différente de celle qu'elle avait eue à Pise l'attendait, mais Clara s'y habitua rapidement, la maîtrisant sans difficultés. Son éducation, l'aisance de l'ingénieur et de sa famille la menèrent au cœur de la Milan comme il faut : elle rendait visite aux dames qui s'habillaient

chez le tailleur, elle recevait des bijoux aux grandes occasions, elle avait son fauteuil à la Scala durant l'hiver et une résidence à Viareggio durant l'été.

Au début, Clara s'était parfois rebellée contre les conformismes obligés de cette société, et ce furent les objets des uniques litiges qu'elle eût avec son mari. Il ne céda pas d'un pouce dans l'exigence d'une telle vie pour elle, parce qu'elle soulignait la position économique qu'il avait atteint, et qu'il avait l'intention de transmettre un jour à ses enfants, renforcée et sûre. Clara se soumit sans rancœur, et elle exprima sa vitalité dans cette opulence croissante.

Quand naquirent les enfants, Silvia et Eugenio, et bien qu'elle disposât de nourrices et de bonnes, elle s'occupa de leur éducation, bien plus que ne le firent ses amies femmes ; et quand, en 1920, son mari lui offrit une villa à Forte dei Marmi, elle y invita durant l'été les enfants de ses frères de la Pise voisine, qui étaient demeurés plus pauvres et moins conformistes que le clan milanais, mais avec lesquels elle voulait que ses enfants fassent connaissance et se lient d'amitié.

Toutefois, les années de bonheur de Clara furent brèves. L'ingénieur mourut, quelques années après, d'une infection mystérieuse contractée en Allemagne, contre laquelle on ne trouva pas de remède. Clara demeura seule dans la fleur de l'âge et la plénitude de sa beauté sévère, que le mari avait tant aimée, en compagnie de ses deux enfants dont elle avait pris soin et qu'elle avait éduqués avec amour. Elle avait conservé toute la vitalité qui avait tant ému son mari le premier jour de leur rencontre dans la modeste maison de Pise et par la suite, tout au long de leurs années milanaises. Pour Clara, la douleur fut probablement terrible, mais elle ne laissa rien paraître. La force de son sentiment, éprouvé en secret, mais aussi une certaine dureté envers elle-même fit qu'elle se ferma une fois pour toute à sa vie de femme, comme l'on referme une parenthèse heureuse. Elle recommença au point où elle se trouvait avant de se marier. Peu après, dans un équilibre à peine voilé d'amertume, elle s'occupa de ses enfants, comme elle s'occupait seule de ses frères avant le mariage. La conclusion de sa vie m'a souvent fait penser à la soeur de la légende, qui s'échappa du monastère pour vivre de nombreuses années pleines d'amour et, après la mort de l'amant, revint au monastère, pareille à celle qu'elle était avant, et personne ne se rendit compte qu'elle était partie pendant vingt ans.

Eugenio et sa mère

Eugenio avait onze ans quand son père mourut. Plus tard, quand il chercha à élucider avec la psychanalyse quelques nœuds douloureux de sa vie, il avait l'habitude de définir ses premières années comme des années d'impuissance complète. Malgré tous les soins qu'il avait reçus de la mère, il disait n'avoir jamais éprouvé la joie irrésistible du petit homme qui triomphe sur sa mère. Les sentiments de Clara avaient été éveillés et assouvis par son mari, mais ils n'avaient pas eu le temps de faire mûrir en elle ce sens du bonheur qui se reflète aussi dans la relation primordiale aux enfants. L'amour était demeuré dans sa vie une ouverture mystérieuse et un peu accidentelle ; à l'amour, elle n'avait pas donné ce tribut d'attente, d'incertitude et de trépidation qui fait ensuite éprouver son avènement

comme une libération éternelle. L'amour maternel, par ailleurs, n'avait pas été pour elle le reflet de l'amour reçu, mais la prolongation de son ancien mode de vie parmi ses frères : il s'en était alors trouvé approfondi, mais était antérieur à sa vie de femme.

Ainsi, le petit Eugenio se trouva, tant que le père était vivant, ressentir un besoin d'aimer qu'il ne savait pas à qui adresser. Le père était affectueux, mais c'était un homme du monde perpétuellement occupé. La mère était toujours présente, dévouant continuellement ses soins à lui et à sa sœur, toujours parfaite. Mais l'amour d'Eugenio était trop passionné pour ne pas sentir qu'il y avait dans la vie de la mère un secret qu'il ne parvenait pas à pénétrer. Jamais le petit ne parvint à éprouver cette satisfaction, douce même lorsqu'elle est brève, même lorsqu'elle ne dure que le temps d'une étreinte, d'avoir détrôné le père dans le cœur de sa mère. Jamais il ne vit dans ses yeux le sourire complice qu'il avait parfois épié entre elle et son père.

L'amour d'Eugenio s'affina sous l'aiguillon de l'échec. Il devint un enfant modèle, subtil dans l'art de deviner les désirs de la mère, réfléchi, attentif à chacun de ses mouvements. Au contraire de la sœur, qui eut une enfance normale, bruyante et insouciante, il eut alors, déjà, ses premiers conflits moraux, et il les perçut clairement comme tels.

Sa tendresse, ne trouvant pas chez la mère la réponse immédiate qui est, chez tant d'enfants, la première expérience d'un plaisir sans faille, devint rapidement pour lui un objet de méditation. Non seulement, il sentait qu'il ne parviendrait pas à émouvoir sa mère comme il l'aurait désiré, mais qu'en outre, pour elle, la tendresse n'était pas un état naturel, plutôt une brèche inattendue et qui ne relevait pas de l'ordinaire. De là à éprouver une forme léger d'embarras, sinon déjà de culpabilité, en raison de son panérotisme non satisfait, il n'y avait qu'un pas. Il n'y eut nul besoin d'un discours moral particulier pour lui faire comprendre que cette relation entre sa mère et son père, à laquelle il ne participait pas, devait être quelque chose de mystérieux, peut-être aussi de monstrueux, si sa mère était capable de le tenir autant à l'écart de sa vie de tous les jours. Les plaisanteries autour du petit homme, toujours tendre et amoureux, souvent formulées par la nourrice et les femmes de service, mais jamais par la mère, confirmait cette première appréhension du péché.

Quand survint la mort du père, Eugenio comprit, grâce à l'acuité acquise au cours d'années d'observation, que non seulement il ne prendrait jamais la place du père dans le cœur de sa mère, mais qu'en elle se fermait pour toujours quelque chose qu'il aurait voulu déchiffrer. Pendant quelques années, ce fut pour lui un soulagement, parce que cela lui permit d'ouvrir ses yeux sur le monde. Mais au fond de son âme, son besoin d'aimer demeurait frustré, et à celui-ci s'ajouta à partir de ce moment l'inquiétude relative à la nature de ce sentiment qu'il avait entrevu chez sa mère sans le découvrir, et de la raison pour laquelle elle le lui avait si jalousement dissimulé.

Quand il eut environ douze ans, sa mère commença à lui parler de la religion juive et de son contenu moral. Tout en continuant à maintenir pour ses enfants la position sociale du père dans la société milanaise, Clara était désormais revenue à la tradition de sa famille. Le père, trop homme du

monde pour éprouver de forts sentiments religieux, avait été l'un de ces libertins modérés, qui avait d'abord suivi avec ferveur le libéralisme, puis l'Italie nationale engagée dans la guerre. À l'école comme à la maison, Eugenio avait vécu ses premières années dans cet esprit de patriotisme provincial qui était caractéristique de la bourgeoisie, tout particulièrement de celle de Milan.

Clara, une fois veuve, comprit tout d'un coup qu'elle devait choisir : faire administrer la fortune considérable laissée par son mari par ses frères à lui, qui avaient été ses subordonnés dans les affaires, ou prendre elle-même en charge la responsabilité d'une administration complexe. Elle choisit sans hésiter la seconde solution, sachant se tourner vers un grand avocat ou un homme d'affaires expert pour recueillir les conseils nécessaires, mais tenant avec fermeté et parfois une certaine dureté les rênes en main. Dans le même temps, elle diminua le train de vie dispendieux de sa maison milanaise à un niveau plus en accord avec ses idées ; et tout en maintenant avec fidélité les liens avec les amis de son mari, elle était fière de voir que ses enfants étaient, en chaque occasion, un tantinet moins élégants et exigeants, un tantinet plus modestes que les autres.

Clara était trop intelligente pour ne pas se rendre compte du caractère passionnel que son fils réprimait et elle chercha un remède en lui offrant rapidement le plus de nourriture intellectuelle possible. Elle éprouva du plaisir dans le lien qu'elle avait avec sa propre famille, lien qui était demeuré vif et alla en se renforçant. Les enfants de ses frères demeurés plus pauvres avaient grandi dotés d'un fort sens critique envers la société qui les entourait, et la religion juive suscitait en eux une austère tension et leur conférait le sens de l'élection.

Eugenio, qui les rencontrait chaque année à Forte dei marmi, se sentait un peu honteux, en leur compagnie, de sa richesse, d'être appelé « monsieur » par la femme de chambre, de porter des chaussures élégantes et orthopédiques. Il commença aussi rapidement à éprouver de la honte pour avoir accepté si naturellement, depuis qu'il était petit, le patriotisme milanais. Son père, comme toute sa famille, était bien juif, mais trop lié au monde des affaires et de la culture milanaise pour avoir le sens de ce qui distinguait et séparait les juifs des autres, et il participa en libéral modéré au mouvement enthousiaste qui mena l'Italie à la guerre. Eugenio avait accepté cette façon de penser sans y réfléchir. Sa mère aurait peut-être été, pour son compte, moins perméable à l'esprit bourgeois satisfait de l'époque, mais grâce à son sens de la loyauté envers la famille du mari, elle avait appris à Milan à se mouvoir dans cette société, même après la mort de celui-ci. Et puisqu'elle mettait, par nature propre, un peu moins de libéralisme et un peu plus d'ascétisme dans les choses qu'elle effectuait, le résultat étrange fut qu'avec son tempérament anticonformiste, elle fut finalement emportée par l'esprit de patriotisme envahissant plus que ne l'aurait jamais été son mari, avec sa façon de faire d'homme du monde.

Cependant, comme elle avait été loyale à l'égard de son mari, elle le fut ensuite avec son fils. Elle avait le sentiment qu'elle devait lui offrir non seulement le monde qui était alors le sien, mais aussi celui, différent et souvent opposé, de ses propres frères. Il est difficile de dire combien il y avait, dans cette offre, de sympathie réprimée pour l'autre monde, le monde

de ses origines. Cependant, les années passant, Eugenio lui fut fort gré de cette générosité qui était, de façon méditée et voulue, en contraste avec son tempérament autoritaire.

C'est dans ces années-là que la relation de parfaite harmonie entre la mère et le fils s'établit. Elle devait durer jusqu'à la mort prématurée de la mère en janvier 1937. Plus tard, à un moment de sa vie, Eugenio voulut dénoncer l'attachement qu'il éprouvait pour elle comme une « couverture » ou une « superstructure » recouvrant des sentiments de profonde frustration affective. Mais quel est le rapport humain qui n'a pas ses structures changeantes, son contrepoids, son versant négatif dans notre inconscient ? Et si de telles découvertes peuvent illuminer notre nouvelle conquête du moment où elles sont formulées, leur valeur descriptive pour notre histoire demeure facilement trompeuse, parce qu'elle correspond seulement à notre nécessité momentanée de dégrader à dessein une réalité qui, en son temps, a été vécue pleinement, avec ses ombres et ses lumières.

Eugenio était bon à l'école, il se querellait avec sa sœur, mais se montrait obéissant avec sa mère, qui reconnut rapidement en lui l'énergie et la rigueur morale de sa famille et, sans difficultés, le maintint lié à elle et à son enseignement strictement puritain. Cependant, les dissonances ne manquaient pas entre les deux. Dans ce dialogue silencieux, qui avait lieu à des niveaux profonds entre mère et fils, qu'une tierce personne ne percevait et ne comprenait pas, affleuraient parfois d'anciennes tensions encore vives. Clara, par exemple, un peu effrayée par l'excessive rigueur morale de son fils, semblait parfois vouloir dire à Eugenio : « mon fils, détends-toi, ne deviens pas comme moi, pense à ce qu'était ton père, sois plus ouvert que moi, plus flexible, moins rigoureux » ; et Eugenio semblait lui répondre : « Mère, ne me demande pas d'accéder à ce que tu m'as refusé ; ne mentionne pas mon père ; j'étais plus ouvert, malléable comme la cire, amoureux de toi ; maintenant, je suis comme toi, pour toujours ; peut-être aussi pour te punir ». Mais ni lui ni elle ne parlaient ainsi. Elle lui conseillait seulement quelques divertissements, la musique, les voyages ; et lui, qui aurait désiré tout cela, disait non aux divertissements, à la musique, aux voyages.

Mon guide intellectuel

Quand je commençai à parler de mon expérience politique en Allemagne et en France, je le fis complètement, sans rien laisser dans l'ombre. Je devais désormais accepter l'interprétation qu'Eugenio m'avait déjà donnée depuis longtemps du nazisme comme un régime qui, loin de tomber six mois après en raison des fameuses « difficultés économiques », s'installait en Allemagne de façon toujours plus solide. Mais ce point était déjà établi et, tandis que je me souviens d'avoir pensé plusieurs fois à ce jugement à Paris, je ne me souviens pas qu'à Trieste, nous en ayons encore parlé longtemps, tant la choses était évidente.

Je me souviens en revanche qu'Eugenio attaqua tout de suite massivement mon point de vue marxiste sur les choses. Les conversations avec lui m'ont libérée de ce monde culturel de peu de valeur que constituaient le « socialisme de base » et le matérialisme dialectique, qui avaient jusqu'alors satisfait mes exigences en matière de culture et d'action

politique. Comme toutes les libérations, celle-ci est venue quand j'en ai senti la nécessité, c'est-à-dire lorsque j'ai éprouvé un vide dans les réponses qui, jusque-là, m'avaient paru satisfaisantes, et que j'étais prête à rompre avec les schémas dans lesquels je me mouvais encore. Durant ces discussions, je continuais à me faire l'avocat des sophismes marxistes, mais j'étais chaque fois satisfaite de la défaite que je subissais par l'effet d'une logique supérieure et plus libre. Cependant, malgré ma disponibilité, « l'illumination » fut violente et définitive.

Je tombai amoureuse de sa manière joyeuse et irrévérencieuse d'attaquer tous les tabous et d'insuffler à la politique toute la liberté issue de sa culture. Grâce à cela, l'engagement politique ne diminuait pas, mais au contraire devenait plus fort ; il perdait en sécurité dogmatique, mais gagnait immensément en vitalité et en imagination potentielle. Surtout, était restituée à la volonté humaine une grande partie de l'espace occupé, dans mon esprit, par l'inexorable « cours de l'histoire » qui m'avait toujours plus oppressée qu'encouragée, parce qu'au fond, personne de peu de foi, je n'étais jamais parvenue à y croire sérieusement.

D'aimer ses idées à l'aimer, lui, il y avait un tout petit pas, presque nécessaire. Je ne pouvais plus imaginer vivre loin de cette fontaine d'idées toujours fraîches, originales et, ce qui était le plus important, toujours en mouvement. Après quelque temps, je m'habituai moi aussi à me mouvoir avec naturel dans cet espace libre, dont je devais l'accès à Eugenio. Dans ce domaine, notre dialogue s'est poursuivi de manière vivante toutes les années de notre difficile vie commune et même après notre séparation.

Les puritains de l'amour

La problématique de nos relations amoureuses demeura dans un premier temps immergée dans l'enthousiasme de l'accord que nous éprouvions dans tous les autres domaines. En amour, Eugenio n'avait pas alors faite sienne la liberté qu'il avait dans ses jugements moraux et politiques. Il lui était demeuré un fond de puritanisme tenace, en vertu duquel l'union physique constituait pour lui une espèce de sceau de notre pacte d'union intellectuelle et morale, et était comme telle importante, mais en elle-même insignifiante et plutôt quelque chose auquel on ne pouvait donner un nom. À la place de l'amour, il y avait, de sa part, une grande tendresse qui devait peut-être remplir, dans l'inconscient, l'espace laissé vide et muet de l'amour véritable.

J'avais vécu deux expériences plutôt chastes, dans lesquelles se trouvait déjà cet élément de tabou et de mutisme. On faisait l'amour parce que l'on devait passer par là pour des raisons plus fortes que nous – et ce pour quoi on l'acceptait comme une chose naturelle – mais sans faire rien de plus que les simples gestes nécessaires pour son accomplissement. La réalité de l'amour résidait dans les regards, les baisers, les caresses très chastes et surtout dans les propos, dans le contentement de vivre ensemble. Dans ma rencontre avec Eugenio aussi, je n'attendais rien d'autre, et je restais complètement passive.

J'avais lu peu de temps auparavant *L'amant de Lady Chatterley* de Lawrence et la liberté et le plaisir avec lequel il parlait de l'amour physique

m'avait émue et fait entrevoir une façon différente de faire l'amour. Mais malgré ma chasse à tous les tabous possibles dans les autres domaines, il ne me vint pas le moins du monde à l'esprit que je pouvais être également active ou du moins encourager ou solliciter d'une manière ou d'une autre une façon plus satisfaisante de faire l'amour. Au contraire, j'étais profondément attachée à mon rôle passif et presque sauvage, que personne ne m'avait enseigné, et que je prenais par conséquent pour une donnée immuable. Je restai ainsi de longues années, même si, le temps passant, croissait en moi la vague espérance qu'un jour peut-être cette sauvagerie serait brisée par quelqu'un.

Eugenio avait également lu Lawrence, et la chose étrange était que tous deux, nous approuvions le livre sans en tirer la moindre conséquence pour nous. Eugenio m'en parla une seule fois, au tout début de notre union. Je ne me souviens pas de ce qu'il dit précisément, mais il en parla bien. Puis il ajouta que la jeune fille avec laquelle il avait été fiancé lui avait lu un passage très explicite, en ricanant. Il en parla en marquant son irritation contre elle, parce qu'il avait trouvé impudique son insistance sur ce point, ce ricanement, et ajouta quelque chose comme : par chance, je l'ai quittée et je t'ai trouvée. Je ne comprenais pas bien ce qui était mal dans le rire de cette jeune fille, dès lors que nous trouvions juste cette façon libre de parler de l'amour physique. Mais je n'eus pas le courage de le lui demander et je me convainquis plus que jamais que c'était ridicule ou pire, et de toute façon exclu, que la femme exprimât une volonté, prit une initiative ou indiquât une quelconque préférence.

La difficile vie commune

Nous avons commencé à nous quereller très vite. Mais au début, nous pensions que cela ne signifiait rien. Notre amour étant devenu presque tout de suite un jeu compliqué et dense de paroles affectueuses réciproques et une rencontre de sensibilités, Eugenio, peu de temps après que nous nous soyons mis ensemble, se rendait compte des plus légers changements de mon humeur. Un rien, une correspondance qui n'était pas complète ou immédiate à l'un de ses mouvements sentimentaux induisait de longues discussions qui se concluaient d'abord par de l'irritation, puis débouchaient sur de nouvelles expressions de tendresse. Je l'observais pareillement et j'entretenais ce jeu. Il en résulta, l'un à l'égard de l'autre, une sensibilisation psychologique exacerbée, dont nous souffrions tous les deux.

Quand je repense avec attention à la manière dont j'étais alors, je dois dire que je me sentais souvent agitée par une inquiétude de fond qui allait et venait par vague. Cela ne me plaisait pas toujours qu'Eugenio s'en rendit compte, mais lui en prenait immanquablement conscience, souvent de façon anticipée sur mes propres sensations. Il me semblait alors que s'il ne s'en était pas déjà rendu compte, la vague aurait reflué sans arriver au seuil de la conscience, comme cela arrivait souvent quand j'étais seule, et je lui reprochai de l'avoir suscitée, à cause de sa sensibilité qui précédait les événements. Mais lui m'expliquait avec une abondance de détails quels étaient les symptômes prémonitoires qu'il avait observés et qui signifiaient certainement que ma mauvaise humeur approchait. Je me sentais

découverte et prise au piège. En effet, il m'avait observé avec acuité et ses descriptions étaient précises. Mais je refusais avec violence qu'à ces signes légers, un regard impatient, un mouvement brusque, je doive suivre la vague pesante et destructrice de la mauvaise humeur. Je soutenais que ces signes n'était pas prémonitoires, c'est-à-dire inéluctables, que j'étais libre de les annuler, en leur donnant un autre cours.

Ce type de querelle était permanent et exténuant, parce qu'un cercle vicieux se formait dès qu'il se déclenchait. Je niais, sachant que je protégeais ainsi un mécanisme psychique qui était le mien et dont je ne connaissais pas bien le rythme, mais dont je devais avec certitude, pour le salut même de mon âme, affirmer que je savais, au moins quelques fois, l'orienter, l'atténuer, le contrôler. Eugenio se butait et m'accusait de manquer d'honnêteté. Être accusée de mentir au moment où je luttais encore pour demeurer en équilibre m'exaspérait. Je me convainquais que lui, et non moi, avait provoqué la querelle, et la vague d'inquiétude, telle une lame de fond, surgissait, violente et imparable …

À partir de ce moment-là, je commençai à être assez fréquemment peu sincère : au lieu de laisser se déployer la vague telle qu'elle était, c'est-à-dire un sentiment de malheur profond dont je ne connaissais pas l'origine et que nous aurions peut-être pu explorer ensemble, je l'étranglais pour la dissimuler, l'amoindrir, l'apaiser pour finalement la ridiculiser, et un peu par peur de moi-même, un peu par fatigue, et un peu pour indiquer à Eugenio un raccourci pour faire la paix. Je faisais semblant, autrement dit, je me comportais comme si la montagne accouchait d'une souris. De l'abysse de mon désespoir et de sa violence, je sortais avec une affirmation banale et dénuée de sens, un mouvement absurde de jalousie ou un quelconque tu-ne-m'aimes-pas.

Alors la situation se renversait, comme c'était mon intention. Eugenio redevenait généreux ; non seulement il avait raison en devinant de façon anticipée les signes de la crise imminente, mais en outre, et surtout, il était visiblement bouleversé par la futilité des motifs de la crise elle-même. Au fond, il était un peu impressionné par mon angoisse, et entendant alors que tout se réduisait à une absurde accusation de jalousie ou alors à un absurde appel à m'aimer plus, il retrouvait tout son amour protecteur et il n'avait qu'à me consoler, comme on le fait avec une enfant irrationnelle.

Je me laissais faire et la consolation avait de toute façon un effet momentanément apaisant sur mon inquiétude. Mais quand je faisais retour sur moi-même, je sentais que j'avais joué un faux rôle, qui avait donné lieu à une fin heureuse et factice. Peut-être que le tour que j'avais donné à mon désespoir avait été sage et même amoureux, mais à la longue, cette mystification était destinée à engendrer un mal difficilement mesurable, même si, parfois, elle ouvrait la porte à la réconciliation. Réconciliation superficielle, car je demeurai convaincue qu'au début de la querelle, j'aurais été capable de donner un cours différent à mon comportement si je n'avais pas été « espionnée » trop tôt. Mon ressentiment, par conséquent, s'accroissait. Au fond, il est étrange qu'Eugenio, si plein d'acuité psychologique, n'ait jamais nourri des doutes sur la véracité des fausses étiquettes que je collais sur mes vagues de désespoir.

Des querelles et des réconciliations qui leur succédaient naquirent d'autres éléments qui dégradèrent notre relation. Eugenio tenait beaucoup, et il me le répétait toujours, à ce que notre relation fût transparente, et que rien qui demeurât en partie sous silence ne la trouble. Mais c'était plus facile à dire qu'à faire. Le mutisme complet qui recouvrait nos relations physiques était déjà en rupture avec cette maxime. Et la manière dont se développaient nos querelles déjà décrites n'obéissait pas non plus à cette règle proclamée de sincérité.

Ce fut précisément dans un moment de sincérité et d'abandon que je mis en doute cette règle. Je ne sais pas comment cela me vint à l'esprit, mais je me souviens qu'étant dans l'idée de fouiller dans mon enfance, pour en tirer des fils encore vivants ou signifiants pour moi, j'expliquai un jour à Eugenio que j'avais toujours eu un fort besoin de liberté et que celle-ci, pour pouvoir croître sans être dérangée, avait eu besoin, comme presque toujours dans le monde de l'enfance, d'être défendue avec ruse. J'ajoutai, presque pour nous mettre à l'épreuve, que cette nécessité était peut-être encore d'actualité aujourd'hui, qu'il ne valait pas toujours mieux lui dire la vérité entière et qu'il pouvait survenir entre nous des situations dans lesquelles une vérité ou une demi-vérité ne devait pas être dite d'emblée, mais retenue, éprouvée seulement par l'un d'entre nous pendant un certain temps. La réaction d'Eugenio à cette idée fut véritablement terrible. Il n'avait pas encore lu Freud à ce moment : il aurait certainement réagi différemment après l'avoir découvert, comme il le fit peu après, et la découverte fut pour lui un véritable tremblement de terre. Mais ce fut alors la vision de l'abysse. Il me dit que je faisais la théorie du mensonge, que je lui donnais une place d'honneur au lieu de l'exécrer, que je me préparais à cacher quelque chose. Il avait raison et je me sentis coupable, mais en même temps, je savais que ma propre survie psychique était liée à la défense de mon autonomie, ou à la fermeture, ou au mensonge, quel que soit le nom qu'on veuille lui donner. Il avait raison seulement du point de vue de l'amour parfait que nous avions conçu ensemble. En substance, je lui avais dit que mon ouverture à lui ne serait pas complète, même s'il s'agissait alors plus d'un exercice de défense que d'une défense effective, plus d'un besoin d'avoir une cachette à ma disposition que de choses à cacher. Je me repentis immédiatement de lui avoir fait cette confidence et je m'en repentis encore plus par la suite, parce qu'à cause d'elle, il m'assaillait dans les moments les plus imprévus avec des doutes absurdes et il me reprochait souvent de lui avoir confessé aimer le subterfuge et le mensonge et plus généralement d'être attachée affectivement à mes expériences immorales de l'enfance. Et pourtant, dans le pire moment où ces querelles eurent lieu, c'est-à-dire en 1936-1937, je n'avais rien à cacher.

Je deviens une dame italienne

Après avoir admiré la vie italienne, j'en étais venue à participer à celle-ci. J'avais des journées denses, remplies de nombreuses commissions, de promenades, de lectures, de correspondances, etc. Le soir, nous rencontrions des amis au dîner ou au café. Je cherchais à me conformer au goût inné pour l'élégance que j'observais chez les femmes italiennes, sans

jamais atteindre du reste leur naturel. Toutefois, je ne parvins pas à me lier d'amitié avec les femmes de nos amis et je m'étonnais toujours de leur expression d'absence dès que les discussions s'animaient.

Dans les rencontres avec les amis, le lien fondamental reposait sur la commune aversion à l'égard du fascisme, même si, chez certains, c'était seulement une question de tempérament ou de tradition familiale, tandis que c'était chez d'autres une conquête personnelle ou un engagement singulier. Cependant, au cours de ces rencontres, nous parlions de politique sur le mode de la généralité ou de la plaisanterie. Les conversations sérieuses et parfois, les échanges d'informations étaient réservés aux rencontres entre quatre yeux à la maison.

Une grande partie des conversations du groupe d'amis était consacrée à une espèce de jeu rapide de mise à jour de nos informations, auquel chacun contribuait avec le plus de coups possibles (et avec de nombreuses répétitions, dans la mesure où le jeu se répétait chaque soir) : on passait en revue à un rythme soutenu la situation de tous les intellectuels d'un certain niveau, qu'évidemment, nous connaissions tous. Chaque fois, s'ajoutait une nouvelle : un tel enseigne maintenant à Cagliari, a publié dans telle revue, veut quitter l'école et acquérir le titre nécessaire à l'enseignement universitaire, s'est marié, est parti à l'étranger, s'est disputé avec le journaliste X, etc. C'était une revue quotidienne d'un groupe d'une centaine de personnes, avec ça et là, quelques appréciations. Je me demandais si je trouvais ce jeu ennuyeux simplement parce que je ne connaissais pas les personnes, mais Eugenio, lui-même très au fait, admettait qu'il s'agissait d'une mauvaise habitude, comme celle qui consiste à lire la nécrologie dans le « Corriere », mais qu'on pouvait, somme toute, continuer à pratiquer parce qu'en Italie, les intellectuels qui comptaient n'étaient autre que cette centaine de gens-là, un groupe à propos duquel il était facile de se tenir au courant.

Si je songe aujourd'hui au contenu véritable de mon angoisse pendant ces années, je parviens à la conclusion que je me sentais prise, sans en être consciente, dans le lent processus mis en place par notre société, et dans mon cas, la société italienne de ces années-là, qui conduit à phagocyter la femme.

Cette société qui présente aux hommes une série de défis, pour mettre à l'épreuve leurs capacités, propose aux femmes une grande série de tentations pour mettre hors jeu leurs capacités. La tentation esthétique, par exemple, qui se présente avec cent facettes, et dont il est difficile de se passer une fois qu'on en a éprouvé les charmes. Il est nécessaire, ou il semble nécessaire de bien s'habiller de se tenir au courant, de choisir entre une infinité de belles choses, de perdre beaucoup de temps chez le coiffeur, chez le tailleur, dans des magasins sans nombre. La journée se remplit d'engagements multiples, agréables, apparemment nécessaires, en réalité fictifs. Il n'y avait rien de particulièrement « italien » en cela, mais il m'est arrivé d'éprouver ces tentations en Italie, où j'étais d'une part moins aguerrie pour les identifier comme telles et où, d'autre part, elles se présentaient sous un jour particulièrement séduisant. Je voulais connaître et vivre la vie italienne, et je connaissais et vivais à la place la vie de la jeune bourgeoise italienne, même si notre vie commune, celle d'Eugenio et moi-même,

contenait quelques engagements sérieux. Je ne me rendais en fait pas compte de cette situation, mais je pense aujourd'hui que mon angoisse de ces années-là était due au fait que je supportais mal cette évolution qui fut lente, inconsciente, mais réelle. Même Eugenio n'en fut certainement pas conscient, parce qu'il n'aurait pas hésité, dans le cas contraire, à m'en parler. Il m'aurait plutôt ri au nez si j'avais formulé un tel jugement sur moi. Parce que, confrontée aux femmes de ses amis, évidemment, j'avais un autre langage et une autre attitude, d'autres exigences et façons de faire. Mais cela n'était que la surface. En réalité, je cédais aux tentations féminines fondamentales l'une après l'autre. Cela me plaisait d'aller le matin au marché aux poissons au bord de la mer et de voir là, exposées sur les marbres légèrement inclinés, les pêches extraordinaires de l'Adriatique, des poissons et des crustacés aux couleurs changeantes et nuancées, le parfum de la mer et des algues emplissant l'air. Cela me plaisait de goûter ces poissons dans de petits restaurants, de deviner les recettes et de les refaire à la maison. Cela me plaisait d'acheter des fruits et des légumes dans les marchés de quartier qui résonnaient du bavardage des femmes. Cela me plaisait de choisir dans les magasins des étoffes fines et de les porter ensuite chez le tailleur, leur dessinant des croquis pour indiquer comment le vêtement ou le tailleur devait être. Cela me plaisait de faire le plan de l'appartement que nous avions loué et de dessiner moi-même de simples meubles vernis, de discuter longuement avec le menuisier, et en suivant son travail, de voir comment les choses prenaient forme et couleur jour après jour. Cela me plaisait de passer de belles matinées de printemps et d'été dans l'établissement balnéaire voisin, allongée au soleil sur les chaises en bois, et d'entendre l'eau limpide battre contre les pilotis épais de l'édifice. Cela me plaisait de participer de temps à autres aux conversations légères des amis, de se moquer de l'un d'entre eux, d'entendre l'invraisemblable histoire d'un autre, de rire à l'évocation d'une anecdote récente. Cela me plaisait de demeurer dans ce groupe d'outsiders, un peu mélancoliques, un peu cyniques, un peu fiers de leur isolement choisi, que constituait le groupe des jeunes anti-fascistes à Trieste. Et cela me plaisait de deviner que l'un ou l'autre me faisait un peu la cour, d'une façon quasi imperceptible. Avec toutes ces préoccupations et d'autres encore, nombreuses, mes journées étaient pleines et je devais bien m'organiser pour parvenir à tout faire, à écrire des lettres aux parents et amis lointains, faire un peu de piano, partir de temps à autre en voyage. Le temps s'écoulait à vive allure.

Je ne m'en rendis pas compte alors, mais je pense aujourd'hui avoir une preuve a posteriori de la justesse de cette auto-analyse selon laquelle sous tout cet activisme satisfait, une insatisfaction de fond demeurait inconsciente, et c'est le changement étrange qui se produisit en moi lorsque je suis tombée enceinte, dans l'été 1936. Au cours des neuf mois de grossesse – et la chose se répéta pour toutes les autres grossesses – cette mauvaise conscience qui se manifestait par de la mélancolie, des scènes, des querelles, disparut, parce que j'étais pendant ces neuf mois occupée à faire naître quelque chose de sérieux, un enfant, dont la lente croissance en moi m'imposait de réguler ma vie jour après jour de façon significative.

Je deviens mère

Au début de l'année 1937, la mère d'Eugenio mourut d'une pneumonie. Je vins à Milan où Eugenio se trouvait déjà depuis plusieurs jours. J'ai toujours éprouvé face à la mort un sentiment mêlé de peur et de volonté d'en nier l'existence, volonté qui est encore une forme de peur. Il en alla encore ainsi cette fois. Cela me déplaisait vraiment que cette femme, qui m'avait toujours traitée avec une grande gentillesse, et que j'estimais beaucoup, ne fut plus là, surtout maintenant que j'étais dans l'attente de mon premier accouchement. Mais ensuite, je tentais de ne pas trop y penser. Je comprenais que la douleur d'Eugenio était beaucoup plus profonde, mais quelques jours après, son désespoir et ses longs pleurs commencèrent à m'ennuyer légèrement, ce que je tentais de ne pas faire paraître.

Puis nous sommes revenus à Trieste et avons repris notre vie habituelle. De ce moment, je me souviens d'une querelle étrange. J'étais terrorisée par l'accouchement qui s'approchait et un jour, je le dis à Eugenio. Il m'expliqua qu'avec sa mère, il avait pensé que l'accouchement serait pour moi, d'un point de vue éducatif, une bonne leçon. J'étais furieuse qu'il considérât mon accouchement comme une part de l'éducation que je devais recevoir, j'étais furieuse qu'il adoptât un point de vue pédagogique sur les épreuves qui m'attendaient et je le lui dis. De là une querelle exténuante dans laquelle il me reprochait mon infantilisme face à la douleur et moi son esprit pédagogique omniprésent.

L'accouchement fut effectivement une révélation pour moi, mais en un autre sens : j'avais tellement vécu dans la terreur de l'événement qu'aux premiers signes, je commençai à trembler et à claquer des dents comme une folle. Puis à mesure que venaient les douleurs, je me rendis compte que ce n'était rien d'autre qu'un pénible travail. Je m'y engageais à fond, je ne sentis quasiment aucune douleur et quand Silvia naquit, j'étais guérie d'une grande peur et heureuse.

Je me dévouai avec une grande joie à Silvia au cours des premiers mois de sa vie. Je trouvai l'allaitement enivrant et je faisais jour après jour des courbes précises de la croissance de la petite. Il en a été ainsi pour cinq des six enfants ; chaque accouchement a été pour moi une heureuse libération et, dans les mois qui suivaient, l'expérience de leur rapide croissance était toujours une expérience enthousiasmante. Cela a été différent seulement pour Renata. Quand elle est née, de manière prématurée, je me sentais coupable d'avoir, avant de sentir les premières douleurs, défait la malle de vêtements pour nouveaux nés que je voulais commencer à préparer. C'est seulement plusieurs mois après que j'ai su que l'accouchement prématuré n'était pas du à ce geste, mais à une légère hépatite virale que j'avais contractée une dizaine de jours auparavant et qui s'appelait alors encore « jaunisse catharale ». Les premiers jours de la vie de Renata furent un véritable supplice. Le berceau ne fut pas porté hors de ma chambre. Son visage incroyablement petit se trouvait près de mon lit et de temps à autre passait du teint rouge foncé des nouveaux nés au bleuâtre. Je devais alors le recouvrir du masque à oxygène pour la faire mieux respirer. À cause de sa faiblesse et de l'angoisse qu'elle mourût à tout moment, j'étais toujours en sueur. Quand je m'assoupissais, je m'éveillais toujours en sursaut en craignant de ne pas l'avoir surveillée pendant quelques minutes.

De nuit, une infirmière me soulageait. Les repas étaient un supplice. Chaque heure, on cherchait à introduire quelques gouttes de lait dans sa bouche ou son nez. Mon lait, d'abord abondant, s'en alla rapidement malgré les tortures du tire-lait, employé à chaque heure. Dix jours plus tard, l'enfant fut hors de danger et son teint devint joliment rose. La peur était partie. En six ou sept mois, elle atteignit un poids presque normal.

J'ai eu à une autre reprise une fort sens de la culpabilité à l'égard de l'une de mes filles. C'était à l'égard de Silvia et elle avait environ un an. Elle avait vomi le soir deux ou trois fois de suite, ce qui était arrivé de temps à autres, mais toujours sans conséquence. Je pensais qu'il s'agissait d'un simple mal d'estomac et je n'y avais pas accordé d'importance. Avant d'aller au lit, je m'assurai qu'elle dormait et je ne remarquai rien de particulier. Le lendemain matin, je trouvai Silvia dans un état de prostration totale. Je la levai et quelques minutes après, je l'amenai à la clinique pédiatrique. Le médecin, avant de faire de quelconques analyses, comprit, à l'odeur de pomme qui émanait d'elle, qu'il s'agissait d'un évanouissement causé par l'acétone. Elle était sans connaissance, extrêmement pâle. Ils pratiquèrent immédiatement sur elle une hypodermoclyse de solution de glucose et je demeurais des heures et des heures l'estomac retourné. Je me sentais abjecte et coupable de ne pas avoir compris que le vomissement mousseux et répété de la veille au soir était différent des autres vomissements causé par une nourriture trop abondante. En outre, ce soir-là, nous avions eu des amis à la maison et je doutais d'avoir prêté une attention suffisante à l'état de Silvia, étant distraite par la compagnie. Je suivais avec une anxiété infinie les gestes de médecins qui contrôlaient sans interruption l'enfant et quand, vers midi, elle ouvrit enfin les yeux, tourna la tête à ma recherche et m'offrit l'ombre d'un sourire, je sentis alors revenir en moi un grand bonheur non mérité et une profonde gratitude envers Silvia.

On tente la fuite

Je ne peux passer aux années du confinement, c'est-à-dire au début de 1939, sans raconter une histoire en elle-même banale qui devrait s'appeler « La trahison » si on l'envisage d'un point de vue moral. Le fait est que je ne l'ai pas sentie et vécue de ce point de vue et par conséquent, je ne peux la raconter avec un ton contrit ou accusateur ou même un ton qui justifierait qu'on parle de « trahison ». La nommer sans tenir compte de la manière dont elle fut ressentie équivaudrait à la falsifier. Quel nom lui donner ? Le nom qui la caractériserait le mieux, compte tenu de la manière dont elle a été alors perçue est « Divertissement » ou « Aventure », vue d'aujourd'hui « Évasion » ou « On tente la fuite » ….

[L'hémorragie cérébrale qui l'a frappée les premiers jours de décembre 1975 et qui a été suivie d'une aphasie dont elle ne s'est jamais complètement remise a empêché Ursula de poursuivre ces pages qu'elle avait commencées à écrire en 1963, et qu'elle a continué à rédiger dans les années suivantes à ses heures perdues. (Altiero Spinelli)]